LE MIRACLE FRANÇAIS

JEANNE DE DOMRÉMY

C'est, dit-on, la nuit des Rois de l'an 1412 que naquit celle qui devait restaurer, de façon miraculeuse et pour l'émerveillement des siècles, la maison royale de France. On le sait par le sénéchal de Berri, chambellan de Charles VII, Perceval de Boulainvilliers, qui devait l'écrire au duc de Milan, au lendemain de la libération d'Orléans. Comme, en cette nuit d'allégresse coutumière, les coqs réveillés avaient beaucoup chanté, battu des ailes, la légende villageoise aima plus tard à voir en cette aubade inhabituelle de l'oiseau des Gaules un présage symbolique. Pour annonciateur de Jeanne la guerrière, ni rossignol, ni alouette romanesques, mais le coq fier et infatigable des fermes paysannes, le médiéval et national Chantecler...

6 janvier 1412. Trois ans plus tard, Henri V de Lancastre, roi d'Angleterre, peut débarquer à Harfleur, revendiquer le titre de duc de Normandie, titre d'avant-garde précédant celui de roi de France, battre la chevalerie française aux champs néfastes d'Azincourt : elle est née, elle respire l'air de France, elle mange le blé de nos sillons, et son cœur bat, celle qui réparera plus qu'au centuple les fautes de la noblesse française et les malheurs de la maison des Valois. Dans la mêlée guerrière d'Azincourt, Henri l'usurpateur ne perdra qu'un fleuron de sa couronne : elle grandit, la paysanne française qui

l'arrachera toute à son jeune fils Henri VI. Il pourra bien dire à notre charmant duc Charles d'Orléans prisonnier, avec un sans vergogne de vainqueur : « Je sais bien que si Dieu m'a fait la grâce de gagner la bataille sur les Français, c'est qu'Il a voulu les punir. On dit que jamais il ne s'est vu tant de désordres de voluptés, péchés et mauvais vices qu'on en voit aujourd'hui en France. C'est pitié de l'ouïr et horreur pour les écoutants. Si Dieu en est courroucé, ce n'est pas merveille » Elle est née, la divine enfant qui fera cesser cette pitié dont s'afflige ce superbe et présomptueux pudibond. Dieu a déjà fait une merveille bien autrement grande où la grâce prévaut sur le courroux. Mais l'orgueilleux vainqueur d'Azincourt ne s'en doute pas! « *Et nunc, reges, erudimini qui judicatis terram.* Et maintenant, rois, instruisez-vous, rois qui jugez la terre! » Dieu est pour la France...

I. LES VOIX ET APPARITIONS DE DOMRÉMY.

1424. Voilà deux ans que sont morts, à quelques semaines de distance, Henri V d'Angleterre, le vainqueur d'Azincourt, et Charles VI de France, le pauvre roi fou. La dépouille du premier, mort prématurément, a été transportée à Westminster dans un deuil incroyable du peuple anglais, comme celle du plus triomphant de leurs souverains; celle du second à Saint-Denis, « petitement ». Un seul grand prince l'accompagnait : l'anglais duc de Bedford, régent pour la France du jeune roi anglais Henri VI. Sur sa fosse, le duc de Berri, roi d'armes de France, a crié, comme pour clore à jamais la dynastie française des Valois : « Dieu accorde bonne vie à Henri, par la grâce de Dieu roi de France et d'Angleterre, notre souverain seigneur! » Ainsi que Michelet le formule définitivement : « La royauté d'Henri VI de Lancastre était la mort nationale de la France même. » Les Anglais tiennent la Normandie, leur base naturelle d'opérations, tout le nord de la France et sont les alliés du duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon, acharné à venger sur le dauphin Charles de France l'assassinat de son père. Les Anglais

enfin tiennent Paris et sont installés au Louvre; Charles VI, roi de France, et la reine Isabeau, ils les avaient relégués à l'hôtel Saint-Pol. Celui qui représente la continuité dynastique et nationale de la France est le dauphin Charles que rien n'avait destiné à régner; il n'est l'héritier de la couronne que par la mort successive de trois frères. Mais sa légitimité paraît bien douteuse, à ses yeux mêmes. Depuis le traité de Troyes, signé par le roi Charles VI et la reine Isabeau, sanctionné à Paris par les Etats, en janvier 1421, le dauphin Charles de Valois est condamné au bannissement perpétuel et débouté de tout droit à la couronne de France, pour ses « horribles et énormes crimes et délits perpétrés au dit royaume », mais il est aussi qualifié de *soi-disant Dauphin,* ce qui fait entendre publiquement, avec le consentement de son père et de sa mère, qu'il n'est pas légitime, et confirme la rumeur de cour qui le fait issu des débauches de la reine avec son beau-frère, le duc Louis d'Orléans.

Cependant, dès la mort de Charles VI, en 1422, le dauphin Charles, bien que de caractère anxieux et incertain, a voulu affirmer ses droits, méconnus officiellement, à la couronne de France et tenté, lui, petit « roi de Bourges », ainsi qu'on l'appelle par dérision, de reconquérir son royaume perdu. La noblesse française demeurée fidèle ne s'est point encore suffisamment relevée du désastre d'Azincourt; le dauphin Charles alors a tenté de recruter une troupe de choc parmi les Ecossais, traditionnels ennemis de la maison d'Angleterre comme semblables amis de la maison de France. Malgré les siens, il a fait connétable de France un Ecossais et, avec ces vaillants auxiliaires, tenté un coup désespéré, mais hardi, en se portant sur la base anglaise, la Normandie. Hélas! après un heureux début, l'armée franco-écossaise est écrasée à Verneuil, le 17 août 1424. Plus qu'écrasée, massacrée. Les Anglais prennent bien garde qu'il ne demeure nul Ecossais en France, non plus qu'il n'en retourne aucun dans leur pays. Verneuil, c'est un second Azincourt.

Comble d'infortune. Le duc de Bourgogne, comte de

Flandre, qui s'était un instant refroidi avec les Anglais, à cause des vues du duc de Glocester, régent de Henri VI à Londres, sur Jacqueline, comtesse de Hainaut, Brabant et Hollande — ce qui coupait à Philippe-le-Bon l'espoir d'arrondir largement son territoire des Flandres, si, par contre, cette union servait à merveille l'intérêt des Anglais dont les tisserands flamands étaient les gros acheteurs de laine — le duc de Bourgogne vient, hélas! de se réconcilier avec ses amis et alliés, Glocester ayant soudain et sans façon renoncé à Jacqueline de Brabant pour épouser, sans délai non plus, une éblouissante Anglaise... Au lendemain de Verneuil, l'alliance Bourgogne-Angleterre est de nouveau scellée et plus intime encore qu'auparavant. Jamais les affaires de la maison de France n'ont paru aussi désastreuses; la partie semble humainement perdue pour le dauphin Charles, pitoyable roi de Bourges.

Eté de 1425, moins d'un an après le désastre de Verneuil, la petite maison du paysan Jacques d'Arc et son jardinet attenant, à l'ombre de l'église de Domrémy. Ecoutons... Ecoutons la voix même de Jeanne, sa parole pure et simple et toujours véridique : « Lorsque j'eus l'âge de treize ans, j'eus une voix de Dieu pour m'aider à me gouverner. Et, la première fois, j'eus grand'peur. Et vint cette voix, environ l'heure de midi, au temps de l'été, dans le jardin de mon père... J'ouïs la voix, du côté droit, vers l'église, et rarement je l'ouïs sans clarté... »

Le salut miraculeux de la Nation des Lys commence; il le sera par un autre lys, et surnaturel, qui vient d'éclore soudain, en un midi d'été, dans un jardin du village de Domrémy.

« Il me semblait, poursuit Jeanne, que c'était une digne voix et je crois qu'elle m'était envoyée de par Dieu. Quand je l'eus entendue par trois fois, je connus que c'était la voix d'un ange. Elle m'a toujours bien gardée et je la comprenais bien. »

Comme Jeanne est tout ensemble paysanne et champenoise, elle ne manque pas d'être avisée, voire malicieuse. Elle précise donc tout de suite à ses juges : « Je n'avais pas jeûné la veille. » Ainsi sont-ils priés de ne

point la croire hallucinée par faiblesse momentanée du sang, des nerfs ou de l'esprit.

Pour ses juges, curieux de savoir quel enseignement lui donnait cette voix, Jeanne ajoute : « Elle m'enseigna à me bien conduire, à fréquenter l'église. Elle me dit qu'il était nécessaire que je vinsse en France. »

Pour ses juges, hostiles ou incrédules, Jeanne insiste : « Cette voix me disait, deux ou trois fois la semaine, qu'il fallait que je partisse et que je vinsse en France et que mon père ne sût rien de mon départ. Et je ne pouvais plus durer où j'étais. »

Comment était cette voix? De quelle manière, sous quelle forme exacte était-elle apparue? demanderons-nous, à notre tour, comme les juges de Rouen, mais avec de meilleurs sentiments que la plupart d'entre eux. « Jeanne, répondez-nous. Etait-ce voix d'ange qui vous parlait, voix de saint, de sainte, ou de Dieu sans intermédiaire? »

— C'est la voix de sainte Catherine et de sainte Marguerite. Je sais que ce sont elles et je les connais bien l'une de l'autre. Je les connais par le salut qu'elles me font. Je les connais parce qu'elles se nomment à moi. Leurs figures sont couronnées de belles couronnes très riches et très précieuses.

Ce n'est pas tout de suite que Jeanne a su quelles étaient ces apparitions et ces voix survenues dans une grande clarté.

— Je ne les ai pas connues sitôt... J'ai eu aussi confort de saint Michel. Ce fut saint Michel que je vis devant mes yeux à la première fois et il n'était pas seul, mais bien accompagné d'anges du ciel. Je vis saint Michel et les anges de mes yeux corporels, aussi bien que je vous vois. Et quand ils se séparaient de moi, je pleurais et j'eusse bien voulu qu'ils m'emportassent avec eux. Après leur départ, je baisais la terre où ils avaient reposé, en leur faisant révérence. A saint Michel je ne vis pas de couronne et de ses vêtements je ne sais rien. J'avais grande joie lorsque je le voyais. La première fois, j'eus

grand doute si c'était saint Michel et j'eus grand'peur. Je le vis maintes fois avant de savoir que c'était lui.

— Jeanne, demanderons-nous avec ses juges, comment connûtes-vous que c'était saint Michel?

— Par le parler et langage d'anges. Et je le crois fermement que c'étaient des anges! Je le crus assez tôt, et j'eus cette volonté de le croire. La première fois, j'étais jeune enfant et j'eus peur. Mais depuis, saint Michel m'enseigna tant de choses que je crus fermement que c'était lui. Il était en la forme d'un très vrai prud'homme. Quant aux anges, je les ai vus, de mes yeux. Je crois aussi fermement les dits et les faits de saint Michel qui m'est apparu, comme je crois que Notre Seigneur Jésus-Christ souffrit mort et passion pour nous. Et ce qui me met à le croire, c'est le bon conseil, confort et bonne doctrine qu'il m'a faits et dits... Sur toutes choses il me disait que je fusse bonne enfant, et que Dieu m'aiderait et, entre les autres choses, que je vinsse au secours du Roi de France. Et me racontait l'ange (1) la pitié qui était au royaume de France. Saint Michel, quand il vint à moi, me dit que saintes Catherine et Marguerite allaient venir à moi et que j'agisse suivant leur conseil, qu'elles étaient ordonnées pour me conduire et conseiller en ce que j'avais à faire et que je les crusse en ce qu'elles me disaient, parce que c'était par le commandement de Notre-Seigneur.

— Jeanne, demanderons-nous encore avec ses juges, comment savez-vous que vos apparitions sont homme ou femme?

— Je le sais bien et les reconnais à leurs voix, et parce qu'elles me l'ont révélé! Je ne sais rien que ce ne soit fait par révélation et commandement de Dieu. Je vois le visage et les cheveux. Je ne sais s'il y avait des bras ou autres membres figurés. Du reste et de leurs robes je ne sais rien. Elles parlaient très bien et bellement, et je les comprenais très bien. Comment? Je m'en rapporte à Dieu. Cette voix est belle, et douce, et humble, et parle langage de France puisqu'elle est du parti des Français. De saintes

(1) Pour l'archange.

Catherine et Marguerite il est bon à savoir qu'elles sentaient bon. Je les ai accolées toutes deux, je les ai senties et touchées. Quand elles venaient à moi, le plus que je pouvais leur faire de révérence, je le leur faisais, parce que je sais que ce sont celles qui sont au royaume de Paradis. Et si je ne l'ai pas fait parfois, je leur en ai crié merci et pardon depuis. Je ne leur sais pas faire si grande révérence qu'il leur convient, car je crois fermement que ce sont saintes Catherine et Marguerite. Et pareillement saint Michel. Et mes voix m'ont plusieurs fois appelée *Jeanne la Pucelle, fille de Dieu.*

— Jeanne, demanderons-nous enfin avec ses juges, quel signe donnez-vous que vous eussiez cette révélation de par Dieu et que ce soient saint Michel et saintes Catherine et Marguerite qui vous aient parlé?

— Je vous l'ai assez dit que ce sont saint Michel et saintes Catherine et Marguerite! Croyez-moi si vous voulez! Ne sais si vous le croyez, et m'en attends à votre cœur. Mais si vous ne le croyez, pourtant je suis envoyée de par Dieu. Et si vous croyez que je suis envoyée de par Dieu, vous n'êtes point abusés.

Et nous le croyons. Elle a donné son signe par la libération de la France, et son enthousiasme intrépide, et son courage et sa raison toujours francs. Et par sa pertinence et son impertinence merveilleuses, étourdissantes, durant ses vingt interrogatoires. Et par sa netteté héroïque, sans nulle défaillance, et sa sainteté manifeste, et son martyre. Elle a prouvé le miracle par le miracle.

Et nous baisons la terre du jardin de Domrémy où son archange et ses Saintes et elle-même ont passé. Et nous nous enchantons à miracle de cette voix unique de paysanne inspirée, belle et douce et modeste, et qui parle le plus pur langage de France. Et nous la saluons, de tout notre cœur, humbles, éblouis, ne sachant pas, à notre tour, et moins encore qu'elle-même, faire si auguste révérence qu'il convienne à cette fille de notre terroir qui, une merveilleuse nuit des Rois, nous est venue du royaume de Paradis.

II. JEANNE QUITTE DOMRÉMY POUR SAUVER LA FRANCE.

Jeanne lutta, environ trois ans, non point contre ses voix conseillères — elle ne doutait pas qu'elles ne fussent de Dieu — mais contre elle-même, sa raison, son humilité, sa faiblesse, sa pudeur. Elle savait, certes, qu'elle obéirait à la fin, puisque Dieu le voulait, comme les bons chrétiens des Croisades jadis. Mais elle attendait que se formât en elle l'énergie, le vouloir qui lui permettrait de partir et de réussir dans son invraisemblable mission. Car, pour elle, ce qui passait l'entendement et toute raison, ce n'était point les apparitions de l'archange et des Saintes du Ciel, ni qu'ils lui parlassent, ni qu'elle les touchât : bonne chrétienne bien instruite, dont la croyance est une certitude, elle savait que les Anges se mêlent surnaturellement aux chrétiens, sans qu'on les voie toujours. Chacun de nous a près de soi son ange gardien, invisible et présent, n'est-ce pas? Non, cela n'a rien d'étonnant que leurs corps glorieux échappent à notre vue; ils n'en sont pas moins là, comme les étoiles dans le ciel, en plein midi, ou dans la nuit, quand les nuages les cachent. Si nous étions meilleurs, si nous étions plus saints, plus spiritualisés et d'une sensibilité plus pure, nous les sentirions très proches de nous et qui nous frôlent, à chaque minute de notre vie. C'est telle grâce que Dieu a voulu lui faire, comme à une servante favorisée, et bien qu'elle en fût certes indigne. Ainsi disait déjà à l'Ange de l'Annonciation la Vierge Marie, beaucoup plus digne que Jeanne de l'attention céleste. Non, l'invraisemblable, l'inconcevable, le déraisonnable et le déconcertant de cette religieuse aventure, de ce colloque répété avec les messagers du ciel, c'est leur commandement, leur mission, leur étrange idée : demander à la plus humble et jeunette des paysannes du plus perdu des villages de France d'aller trouver le Roi, de lui redonner cœur, de vivre avec les hommes d'armes et de les entraîner à la victoire pour chasser les Anglais du pays, alors que nul conseiller, nul chef n'a réussi et que toute espérance de succès est en-

gloutie. Cela passe tout entendement et bouleverse la jugeote de Jeannette, son bon sens robuste de fille des champs qui ne s'en laisse point accroire, sa raison bien assise. Elle a dû douter de soi longtemps, se tâter souvent pour savoir si elle était encore une fille corporelle, un être de ce monde, quelqu'un qui fût bien « dans la vie ». Elle a dû se demander si elle ne rêvait pas en tout ce qu'elle voyait et entendait. Elle n'en a rien dit à personne, pas même à son curé. Ce n'est point un péché que de recevoir les Saintes au jardin de son père, puisqu'il leur plaisait d'y venir : elle n'a point à s'en accuser ni à se le faire pardonner. Quel mal y a-t-il à cela? Qu'est-ce qu'il aurait dit, monsieur le Curé!... Il l'eût traitée de folle, de prétentieuse. Elle n'en dit rien non plus à personne, pour que le secret ne s'évente point et que ni ses parents ni les ennemis du Roi ne l'empêchent de partir ou ne l'arrêtent, car elle sait, au plus intime de sa conscience, qu'un jour elle obéira au Roi du Ciel et elle veut réussir l'entreprise si belle, mais si folle et difficile, qu'Il lui commande et qui lui paraît, pour l'instant, impossible. « Je ne fus pas contrainte de mes voix de celer mes visions, mais je redoutais moult de les révéler, par crainte des Bourguignons et qu'ils n'empêchassent mon voyage; et, tout spécialement, je redoutais moult mon père...

« Cette voix me disait encore que je lèverais le siège mis devant la cité d'Orléans. Elle me dit, en outre, d'aller à Robert de Baudricourt, dans la ville de Vaucouleurs, et qu'il me baillerait des gens pour aller avec moi. Et alors je répondis que j'étais une pauvre fille qui ne savait monter à cheval ni mener la guerre... » Jeanne disait vrai; elle répondait fort bien à ses voix téméraires et aventureuses : on n'est pas plus raisonnable que ne le fut cette enfant.

Le temps avait passé au milieu de toutes ces hésitations, ou plutôt de la lente, pénétrante préparation de l'esprit, du cœur, du courage de Jeanne à son incroyable mission et, comme il arrive en pareilles aventures, lorsqu'on ne s'y lance point tout de suite, le temps avait com-

pliqué les choses. Lorsque l'invisible et l'incompréhensible s'en mêlent par surcroît, on peut s'attendre à tout. Voilà qu'ainsi qu'en une tragédie bien réglée, le père de Jeanne se met à avoir des songes prémonitoires et s'emporte contre elle, comme si ces extravagances réclamées du Ciel fussent déjà arrivées! Ce n'était point rassurant du tout, une prescience si bizarre, et l'on conçoit la discrétion de Jeannette, et sa prudence, et sa timidité. « Plus de deux ans après que j'eus les premières voix, quand j'étais encore avec mes père et mère, me fut dit plusieurs fois par ma mère que mon père disait qu'il avait songé qu'avec les gens d'armes s'en irait Jeanne sa fille. Et en avaient grand souci mes père et mère de me bien garder, et me tenaient en grande sujétion... »

On comprend pourquoi les voix lui dirent de s'en aller de Domrémy sans avertir personne.

« Et j'obéissais à tout, sinon au procès de Toul, au cas de mariage. » (Un jeune paysan « auquel elle n'avait fait nulle promesse » et qui la voulait pour femme, séduit par sa précoce beauté, et qui l'avait fait citer mauvaisement devant le juge, dont elle avait eu gain de cause.) Dès qu'elle avait compris que Michel et Catherine et Marguerite étaient vrais émissaires de Dieu, Jeannette avait résolu de vouer au Seigneur sa virginité, pour se consacrer tout entière, corps et âme, à la mission qu'Il lui confiait. Aussi repoussa-t-elle les projets de mariage que ses parents formaient pour elle.

« J'ai ouï dire à ma mère que mon père disait à mes frères : « Si je croyais que la chose advînt que j'ai songée d'elle, je voudrais que vous la noyassiez; et si vous ne le faisiez, je la noierais moi-même. » Et à peu qu'ils n'en perdirent le sens, lorsque je fus partie pour aller à Vaucouleurs... »

En attendant ce jour de la grande décision, Jeanne va songeuse sur les chemins, et par les prairies et les champs, et dans le courtil paternel. En la voyant ainsi, seule et comme aliénée du monde, saisie par son tourment comme en un tourbillon ascensionnel, quelque divinateur de mystère, s'il en fut à Domrémy ou à Greux, parmi les

sourciers, l'aurait pu saluer en la rencontrant d'un : « Bonjour, Jeannette et la compagnie! », ce mystérieux salut, que l'on entend encore dans les campagnes chrétiennes, des petits pâtres qui croisent chaque passant. « A cause de l'Ange gardien », expliquent-ils, en un sourire d'une ingénuité rayonnante, au voyageur solitaire qui leur demande raison de leur salut. L'Ange gardien! Jeannette avait bien davantage en sa compagnie. Visiblement, elle est une âme où Dieu s'est mis, d'un vouloir souverain et singulier, et dont Il ne sera point délogé.

Cependant, au cours de ces trois années d'attente, les choses empiraient en France pour le dauphin Charles, ainsi que l'on pouvait s'y attendre depuis le grand désastre de Verneuil et le resserrement d'amitié de Mgr le duc de Bourgogne avec les Anglais. Ceux-ci, enhardis, veulent aller plus avant et commencer contre le roi de Bourges une campagne décisive. Ils tiennent bien leur base normande, Paris avec son Université, tout le nord de la France et bien davantage par l'alliance de Bourgogne. Ils se disposent à gagner la Loire au point le plus haut de sa courbe. Ce fleuve, et sa vallée, c'est la couture majeure de la robe du pays français; suivant son fil, ils la comptent déchirer à leur avantage. Par l'amont et l'aval, ils pourront s'engager vers le sud-est pour se relier à leur ami le duc de Bourgogne, mais aussi vers l'ouest pour former bloc avec leurs vastes possessions de Poitou et d'Aquitaine. Du même coup, ils sépareront les Français armagnacs de leurs alliés de Lorraine et de Bretagne. Ils mettront donc le siège devant Orléans, point névralgique des territoires demeurés féaux au « soi-disant dauphin ». La chute d'Orléans sera décisive, non seulement à cause de sa situation stratégique, mais encore à cause de sa valeur symbolique. Le parti qui est tenant de Charles contre Bourguignons et Anglais est bien dit « des Armagnacs », mais c'est parce que le duc Charles d'Orléans, le poète, le captif d'Azincourt, est le gendre de feu le comte Bernard d'Armagnac, ancien connétable de France. La lutte, en France, est, au fond, entre Orléans et Bourgogne, les deux maisons qui mutuel-

lement se reprochent leurs chefs assassinés. Qu'Orléans, apanage du duc Charles, tombe aux mains des Anglais, la guerre est perdue dans l'imagination des Français. Ils renonceront alors et se soumettront au ciel qui se sera prononcé manifestement pour la cause d'Henri VI, roi de France et d'Angleterre. Ce sera « jugement de Dieu » contre la soi-disant légitimité du dauphin Charles. Aussi, en octobre 1428, l'armée anglaise de Salisbury met-elle le siège devant Orléans.

Leur audace, leur volonté d'en finir furent bien visibles, dès l'été de cet an 1428, et Jeanne même en ressentira l'impulsion, algue des profondeurs arrachée, soulevée par le flux de la vague. Au mois de juillet, Antoine de Vergy, gouverneur des pays et comtés de Champagne et Brie pour le compte des Anglais, a reçu l'ordre du régent Bedford, à Paris, de soumettre les places de la Meuse dépendant du dauphin. C'est alors que Jeanne, avec ses parents, les troupeaux et tous les gens de Domrémy, a dû s'enfuir et se réfugier quinze jours chez la Rousse, dans l'enceinte fortifiée de Neufchâteau, « en Lorraine ». Au retour, le village, et l'église même, étaient en partie incendiés.

Alors, les voix se sont faites plus pressantes et ont assigné à Jeanne un terme à son indécision : le grand jubilé de mars 1429, c'est-à-dire le vendredi saint 25 mars, qui était à la fois jour de la Croix et jour de l'Annonciation, « le Grand Vendredi ». Elle leur a déjà obéi dans son cœur; elle a même confié étrangement à un garçon de son âge, le jeune laboureur Michel Lebain : « Il y a entre Coussey et Vaucouleurs une fille qui, avant un an d'ici, fera sacrer le roi de France. » Michel Lebain l'a regardée, se demandant si Jeannette ne devenait pas folle de songer à choses pareilles qui ne la regardaient point et passaient son entendement. Mais nous, nous comprenons fort bien et Michel Lebain a compris, lui aussi, un an après, aux lendemains d'Orléans et de Reims.

Jeanne a mieux fait encore. Elle a tenté d'obéir en fait à ses voix, mais elle a échoué, malgré tout son bon vouloir. En mai de cette année 1428, elle est allée voir

ce fameux capitaine de Baudricourt, à Vaucouleurs, ce représentant du dauphin Charles que les voix lui ont désigné, recommandé et que son père était allé trouver naguère pour des dommages causés aux paysans de Domrémy par un certain damoiseau de Commercy.

Mai 1428, Jeanne se rend à Vaucouleurs : c'est son premier pas, son premier acte décisif. Mai 1429, elle délivrera Orléans. Mai 1430, elle sera prise dans la prairie de Compiègne. Mai 1431, elle sera brûlée à Rouen où éclatera sa sainteté. Saluons ces quatre beaux mais, trèfle à quatre feuilles, trèfle magique de la Patrie! Jeanne mériterait, à côté de celui de Sibylle, cet autre charmant prénom des jeunes filles du pays armagnac : Maylis, lis de mai...

« La voix me disait de venir en France, et je ne pouvais plus durer où j'étais... Dans le beau mois de mai, j'allai chez un mien oncle et lui dis que je voulais demeurer quelque temps chez lui. Et j'y demeurai environ huit jours. Et je dis alors à mon oncle qu'il fallait que j'allasse en la dite ville de Vaucouleurs. Et mon oncle lui-même m'y mena. Lorsque je fus venue en ladite ville de Vaucouleurs, je reconnus Robert de Baudricourt, encore que je ne l'eusse jamais vu auparavant. Je reconnus par cette voix ledit Robert, car la voix m'avait dit que c'était lui. Et je dis à Robert qu'il fallait que je vinsse en France. Robert par deux fois me repoussa et me refusa... »

Heureusement que Jeanne avait ses voix, en plus de son oncle, pour l'accompagner. Ce sont elles qui vaincront tous les obstacles, y compris elle-même, sa timidité, son angoisse, sa pudeur de jeune fille, sans omettre sa raison bien accrochée.

Celui que Jeannette appelait son oncle, et qui était, en réalité, un cousin plus âgé qu'elle, Durand Lassois, laboureur, demeurait à Burey-la-Côte, entre Domrémy et Vaucouleurs. Ce village intermédiaire était une étape toute désignée à la jeune fille pour sa mission. Lassois étant venu voir Jacques d'Arc à Domrémy, Jeanne se fait emmener par lui, pour une semaine, à Burey et là lui confie qu'il faut, d'ordre du Roi du Ciel, qu'elle aille à

Vaucouleurs trouver messire Robert. Lassois, d'abord stupéfait — on le serait à moins — se laisse persuader, sinon convaincre, entraîné par la sincérité ardente de cette petite cousine de seize ans. Comme tous les bons chrétiens du moyen-âge, il est accessible au merveilleux qui ne l'étonne pas outre mesure. Pour lui, comme pour Jeannette, le plus renversant, ce ne sont point les apparitions ni les voix du ciel, c'est leur singulier commandement.

On sait quelle fut l'entrevue avec messire Robert par lui-même au procès de réhabilitation.

— Messire Robert, dit hardiment la jeune paysanne en pauvre cotte rouge, n'avez-vous point ouï-dire que la France, désolée par une femme, serait restaurée par une pucelle? Je suis venue vers vous de la part de Messire, pour que vous mandiez au dauphin de se bien tenir et de ne point assigner bataille à ses ennemis. Car le Seigneur lui donnera secours vers la mi-carême (1). Le royaume de France n'appartient pas au dauphin, mais à Dieu. Cependant, Notre-Seigneur voulant que le dauphin devînt roi et qu'il eût le royaume en commande et malgré ses ennemis, il sera roi. Et moi, je veux le mener sacrer.

— Qui te l'a dit?

— Le Roi du Ciel.

— Reconduisez cette jouvencelle à la maison de son père qui lui donnera de bonnes gifles.

Ainsi fut fait, fors les gifles.

Puis, survint la fuite à Neufchâteau, en juillet, pour échapper aux soudards d'Antoine de Vergy, gouverneur de Champagne pour le compte des Anglais, et le retour au village saccagé, puis la nouvelle du siège mis par les Anglais, en octobre, devant la féale Orléans, cité du bon duc Charles, puis les voix du ciel, de plus en plus pressantes et rappelant le dernier terme qu'elles lui fixaient pour obéir : 25 mars 1429. En décembre, Jeanne n'y tint plus. Profitant que sa cousine de Burey allait avoir un enfant, elle se proposa pour l'aider au ménage. Son père y consentit. Elle fit son petit ballot et s'en alla pour

(2) La mi-carême de 1429 fut le 3 mars. Jeanne arrivera à Chinon le dimanche 6 mars, vers midi, au bout d'un voyage de onze jours.

jamais — pour jamais! — de son cher Domrémy, sans avoir dit adieu à personne, ni à ses parents, ni à ses petites amies. Il le fallait, il le fallait pour que la sensible Jeannette eût jusqu'au bout le cœur d'accomplir son extravagante et périlleuse mission.

« En toutes choses, j'ai bien obéi à mes père et mère, hors en ce départ. Puisque Dieu le commandait, il le convenait faire. Puisque Dieu le commandait, si j'avais eu cent pères et cent mères, et si j'eusse été fille de roi, je serais partie. »

Jeanne est une fille du lignage des Croisés qui tout abandonnaient pour aller à la délivrance des lieux saints, au cri de « Dieu le veut! » « Quant à ce qui est de père et de mère, mes voix étaient assez contentes que je leur disse mon départ, *n'eût été la peine qu'ils m'eussent faite, si je le leur avais dit*. Quant à ce qui est de moi, je ne le leur eusse dit pour chose au monde. Mes voix s'en rapportaient à moi de le dire à père ou mère ou de m'en taire... Depuis, je leur ai écrit, et ils m'ont pardonné... »

Pour ses petites amies, elle embrassa en pleurant, et en la recommandant à Messire Dieu, Mengette étonnée... (Adieu, je vais à Vaucouleurs! » cria-t-elle, son ballot à la main, en passant devant la maison de Gérard Guillemette, à Greux... Pour Hauvette, sa préférée, elle aima mieux partir sans la revoir.

On peut penser dès lors que la sensible Croisée pour la Croisade de France et la délivrance des lieux saints nationaux — Orléans, Reims, St-Denis, Paris — ne s'est pas retournée, sur la route hivernale, pour revoir Domrémy, l'église des Angelus, la maison de son père, ni le jardin, le jardin enchanté, visité de l'archange et des saintes : elle n'aurait pas eu le courage de les abandonner. Il faut apprendre à ne point perdre cœur, à le ressaisir pour l'exalter, à l'épurer, le sublimer, à se faire, même contre lui, un autre cœur, non point de pierre : un cœur de flamme, contre son pauvre cœur de chair. Les Poilus savent cela...

Adieu donc, mon père! Adieu donc, ma mère! Adieu, Domrémy! Comme elle a dû, Jeanne, sous le ciel bas

et sombre de ce décembre meusien, appeler à l'aide ses saintes! Moment peut-être le plus douloureux et redoutable de sa vie, qui en connaîtra d'autres!

« Mes saintes viennent souvent sans que je fasse appel et, d'autres fois, si elles ne venaient bientôt, je requérais Notre-Seigneur de me les envoyer. Oncques n'en eus besoin un peu sans les avoir. »

N'en doutons pas. Appelées ou non, elles étaient là, sur la route, pour la conforter, puisque Jeanne a pu partir. Nous le savons bien, puisqu'elles l'ont acompagnée en France et qu'elles furent toujours avec elle, et jusque dans la prison de Rouen.

En janvier 1429, Jeanne a réussi à gagner Vaucouleurs. Elle loge chez un ménage de la petite ville, les Le Royer, amis du cousin Lassois ,et partage son temps entre l'église et l'embrasure de la fenêtre aux petits vitraux vert-bouteille, filigranés de plomb, où elle file la laine en compagnie de la dame de céans, Catherine. Le curé de Vaucouleurs, maître Jean Fournier, l'entend souvent en confession et, par lui sans doute, Jeanne fait connaître au sire Robert de Baudricourt qu'elle est dans la ville, à nouveau, chez le charron Henri Le Royer, et y attend qu'il la mène là où est le dauphin de France! Sire Robert résiste à ses instances et finit par juger que cette obstinée, si elle n'est pas folle, est peut-être diabolique. Il entre même, un jour, chez les Le Royer, en compagnie du curé Fournier, muni de son étole. Pour toute sûreté, et à toutes fins utiles, celui-ci exorcise Jeanne, en la priant de s'éloigner, si elle est l'envoyée d'un esprit malin. Jeanne tombe aux genoux du prêtre en lui disant qu'il ne faisait pas bien ainsi, puisqu'il l'avait ouïe en confession, et savait donc à quoi s'en tenir. Baudricourt s'en va sans autre réponse. « J'irai quand même à Mgr le dauphin, assure Jeanne à Catherine, puisqu'il faut que j'y aille! » A la bonne heure! Nous sommes bien sûrs que Jeanne ira, non point parce que nous savons la suite de cette merveilleuse histoire, mais à cause de ce « quand même », mot d'ordre des revers qui deviennent des victoires. Et Jeanne reparle à Catherine de l'ordre du Roi du

Ciel et de la prophétie assignant le salut de la France perdue par une femme à une fille des marches de Lorraine.

Elle est parfois dans les rues, impatiente, douloureuse, espérant toujours en quelque miracle, en quelque rencontre heureuse qui lui portera aide. Le temps lui durait, comme l'on dit, ainsi qu'à une femme enceinte. Jeanne porte, en effet, les ordres du ciel et la flamme sacrée qui donnera la victoire. Et Orléans assiégée, peut-être perdue demain, si l'on ne se hâte.

Un matin, l'écuyer Jean de Nouillompont, dit de Metz, vieux soldat quadragénaire, la voit inquiète et qui rôdait dans sa robe rouge, comme un feu follet, le long des maisons grises. Il avait ouï parler de cette jouvencelle mystérieuse arrivée dans la ville.

— Ma mie, lui dit-il, que faites-vous ici? Faut-il donc que le roi soit chassé de son royaume et que nous devenions Anglais?

Ce vieux soldat fidèle veut sans doute éprouver sa foi.

— Je suis venue à chambre de roi, réplique Jeanne, heureuse de cet intérêt qui lui est porté, pour parler à messire Robert de Baudricourt, afin qu'il veuille me mener ou faire mener au roi. Or, il n'a cure de moi ni de mes paroles. Toutefois, avant que vienne la mi-carême, il faut que je sois vers le roi, dussé-je, pour m'y rendre, user mes jambes jusqu'aux genoux. Car il n'y a au monde ni rois, ni ducs, ni fille de roi d'Ecosse ou autres qui puissent recouvrer le royaume de France. Il n'y a secours que de moi-même, quoique j'aimasse mieux demeurer à filer auprès de ma pauvre mère, car ce n'est point là mon ouvrage. Mais faut que j'aille et que je le fasse, parce que Mon Seigneur veut qu'ainsi se fasse.

— Quel est votre Seigneur?

— C'est Dieu.

Jean de Metz, persuadé, lui prit la main et lui promit, foi de chrétien et d'écuyer, que, sous la conduite de Dieu, il la mènerait au roi.

L'obstination de Jeanne commençait à porter ses fruits.

Un jeune gentilhomme fut touché de sa grâce pleine de flamme et jura de suivre partout cette sainte fille. Le peuple s'intéressait à elle et commençait à se laisser gagner par sa croyance. Mgr le duc de Lorraine, vieil et malade, ouït parler d'elle à Nancy et manda un sauf-conduit pour elle à sire Robert. Il la voulait voir. Il lui fit tenir aussi un cheval de poil noir et quatre francs pour son voyage. Mgr le duc de Lorraine, ce n'était pas encore Mgr le dauphin de France, mais c'était un personnage. Par lui Jeanne pourrait arriver à son but. Ne venait-il pas de marier sa fille Isabelle au gentil René d'Anjou, duc de Bar, beau-frère de Mgr le Dauphin?... Et voilà Jeanne à la cour du duc de Lorraine. C'est un second pas de franchi, le second progrès dans l'accomplissement de sa mission. Le duc n'obtint pas d'elle ce qu'il voulait : sa guérison. Jeanne n'était point thaumaturge, ni même rebouteuse. Avec audace et dignité, prévenue on ne sait comment, elle ne donna au duc que des leçons de morale en remède préventif. Qu'il se sépare de sa belle amie, Alison de May, pour reprendre sa bonne épouse, Marguerite de Bavière. Il ne pourrait être guéri sans cette précaution. Que le duc lui donne aussi son gentil gendre, René d'Anjou, qui est seigneur de Jeanne par surcroît, puisqu'il a Domrémy en fief, pour l'accompagner en France et l'introduire chez Mgr le dauphin. Jeanne, cette merveille de « bon sens dans l'exaltation », comme a dit Michelet, ne perd jamais de vue son idée, sa mission, son étoile. Le duc de Lorraine, bien qu'attendant mieux d'elle pour son compte, l'encouragea, dit la chronique.

Après un pèlerinage de dévotion à Saint-Nicolas-du-Port, Jeanne rentra à Vaucouleurs où elle trouva une embellie. Le miracle commençait à faire sa trouée dans les voies naturelles. Messire Robert de Baudricourt, influencé à la longue par la volonté et l'ardeur de Jeanne, puis la voyant prise en considération par le duc de Lorraine, avait averti le dauphin à Chinon, de l'obstination qu'apportait une jouvencelle de Domrémy (qui d'ailleurs ne paraissait point folle et sur qui l'on n'avait que de bons avis) à vouloir se rendre près de lui, au nom de

Dieu, pour délivrer Orléans et le faire sacrer! Il pensait qu'après tout, puisque les choses n'allaient pas bien, il y avait lieu de voir de ce côté où brillait un espoir inattendu. Il dut rappeler la prophétie encourageante. Bref, Jeanne de retour à Vaucouleurs y trouva le courrier du dauphin, Colet de Vienne, qui l'attendait. Il n'était bruit que de cela dans la petite ville et que le dauphin mandait vers lui la jouvencelle. Ah! la jolie histoire qui se dessinait! Aussitôt, le peuple voulut participer à la belle aventure, merveilleuse et sympathique, qui partirait de Vaucouleurs. Il se cotisa pour offrir à Jeanne son cheval, qui coûta seize francs.

— Quand voulez-vous partir? lui demanda Jean de Metz, l'écuyer.

— Plutôt aujourd'hui que demain et demain qu'après, répond-elle.

A la bonne heure, encore! voilà déjà la partie gagnée. Foi, obstination, ardeur et bon sens, promptitude : Jeanne possède le génie de l'action. Elle vaincra. « Et je dis à Robert qu'il fallait que je vinsse en France. Robert par deux fois me repoussa et me refusa... et, la tierce, il me reçut et me bailla des hommes. La voix m'avait dit ce qui arriverait. »

Sur une question de Jean de Metz qui la fit réfléchir, Jeanne décida qu'elle prendrait habit d'homme, puisque sa mission guerrière commençait, qui l'obligerait à vivre désormais parmi les gens d'armes. Le porter n'était pas contre l'Eglise. « L'habit, c'est peu, la moindre chose, dira-t-elle plus tard à ses juges qui l'interrogeront sur ce point, avec une insistance odieuse et absurde. J'ai pris habit d'homme, parce que j'avais à être parmi gens d'armes, avec lesquels il était plus sûr et plus convenable de se trouver en habits d'homme que de femme, et ce que j'ai fait, je l'ai bien fait. Il le fallait. Je crois que mon conseil m'a bien dit. » Les habitants de Vaucouleurs ne voulurent laisser à personne l'honneur de vêtir ce chef de guerre singulier, cette charmante jeune fille-chevalier, cette sainte amazone. Ils lui fournirent des bottes et des éperons, un pourpoint et des chausses noirs

de page, un chaperon noir et une courte tunique grise. C'est presque la vêture d'une hirondelle.

Il était grand temps de partir. Jeanne rentra à Vaucouleurs vers le 12 février qui est une nouvelle date néfaste pour le dauphin Charles et pour Orléans. Ce jour-là, le connétable de France, écossais, et le seigneur d'Orval, qui voulaient secourir Orléans, sont battus à Rouvray, en Beauce. C'est la bataille dite des Harengs, où les Français sont défaits par Falstaff, bien qu'humainement ils eussent toutes les chances pour eux. Il semble que le ciel, en vérité, se fût prononcé contre leur droit.

Des documents de l'époque assurent que, ce jour même, Jeanne se présentait à Baudricourt et l'adjurait de la croire et de l'aider en sa mission providentielle. « En nom Dieu, lui aurait-elle dit, vous mettez trop à m'envoyer, car aujourd'hui le gentil dauphin a eu assez près d'Orléans un bien grand dommage. Il sera en danger de l'avoir plus grand, si vous ne m'envoyez bientôt vers lui. » Cette dernière adjuration aurait achevé d'entraîner Messire Robert... Ce même jour de désastre, selon Michelet, Dunois, pour encourager les Orléanais à la résistance quand même, Dunois leur promettait « le merveilleux secours d'une jeune fille venue des marches de Lorraine... » « Dieu secourra le dauphin vers la mi-carême », avait dit Jeanne, en mai 1428. La date extrême approchait que lui assignaient ses voix pour leur obéir et partir...

En avant donc! Bertrand de Poulengy, écuyer, qui connaît les d'Arc, l'accompagnera, avec Julien, son serviteur, puis Richard l'archer; Jean de Metz naturellement, avec son serviteur Jean de Honnecourt ,et enfin Colet de Vienne, courrier du dauphin, qui connaît la route. Il sera le guide. Et voilà la petite troupe qui va sauver la France! Les grandes actions, comme les grands fleuves, ont d'humbles commencements : il importe, avant tout, qu'à l'origine bouillonne une source profonde.

Jeanne ne partira pas sans avoir prévenu ses parents. Dieu ni ses voix ne la dispensent d'être une fille respectueuse. Elle leur fit écrire pour les informer, les apaiser,

obtenir leur pardon qu'on a vu qu'ils lui donnèrent. Chacun ici-bas doit se conformer à la volonté de Dieu.

On est le 23 février 1429. Voilà la petite troupe qui part enfin sous le ciel froid et noir. Robert de Baudricourt est là et apporte à ce séduisant page du Ciel sa première épée. Il fait jurer aux hommes de « conduire bien et sûrement » leur compagne de guerre, puis :

— Va, va, dit-il à Jeanne avec un sourire, et advienne ce qu'il pourra advenir!

Il n'a jamais rien vu de tel, le capitaine. Il trouve l'aventure curieuse et charmante. On verra bien. Mais il semble plutôt sceptique... Le charron est là, avec sa femme Catherine : ils sourient en larmes. C'est un peu leur fille adoptive, cette guerrière adorable, radieuse de joie et d'espérance.

— La route est ouverte maintenant devant moi », dit-elle en sautant à cheval, avec une grâce leste, comme si elle n'eût fait que cela toute sa jeune vie. Elle objectait pourtant aux saintes qu'elle ne savait même pas monter à cheval. « S'il y a des gens d'armes sur mon chemin, j'ai Dieu, mon maître, pour me faire ma route jusqu'à Mgr le dauphin. *C'est pour cela que je suis née.* »

Ah! l'heureux dernier mot! Jeanne réussira, puisqu'elle agit par vocation et avec cette allégresse que donne la vraie foi.

Et en avant! A la grâce de Dieu, et des Saintes, et de l'Archange qui lui racontait la grand' pitié du royaume de France!

FRANÇOIS DUHOURCAU.

LA FIGURE TOURMENTÉE DE CLAUDE BERNARD

—

Le génie, comme la sainteté, est voué à l'iconographie la moins sincère, car elle est toujours à fins d'édification. Une attitude officielle est fixée une fois pour toutes; et l'imprudent qui cherche si d'autres gestes, d'autres réactions ne peuvent être saisis dans l'intimité du personnage, voit se dresser les académiciens, savants, philosophes, grands-prêtres préposés à la sauvegarde du culte et de sa tradition.

Après avoir lu et relu l'œuvre de Claude Bernard, sans me soucier de l'image qu'on nous donne de lui, j'eus l'audace, il y a quinze ans, de le peindre à ma façon (1). Ce n'était pas une attaque, mais un essai de mieux comprendre un homme dont on faisait une manière de dieu. Le plus grand des physiologistes m'était apparu avec des faiblesses, des imperfections que je n'avais aucune raison de cacher. Je m'étonnai sans ambages qu'on s'obstinât à le désigner au médecin comme le guide à suivre, lui qui ne voyait dans l'hôpital que l'antichambre du laboratoire; je trouvai sa logique neuve par la place qu'elle donne à l'hypothèse dans le raisonnement scientifique, mais sa philosophie bien médiocre et la contradiction vraiment trop flagrante entre l'idée directrice et le déterminisme. Enfin ce modèle de sérénité que l'on proposait à ma méditation n'avait pas résisté à mon enquête tenace, et ce masque insensible s'était peu à peu animé de toutes les expressions de la souffrance et de l'angoisse.

(1) *Aux confins de la Médecine. Nouvelles rencontres. Libres échanges* (B. Grasset, éditeur.)

Ce fut un petit scandale. Je reçus quelques compliments trop intéressés pour me laisser aucune illusion sur l'usage apologétique qu'on ne manquerait pas de faire de ma critique; je suscitai surtout des protestations. Dans les milieux scientifiques et médicaux on cria au blasphème; des maîtres me dirent leur tristesse, d'autres leur indignation.

« L'Eglise a le bras long et ce n'est pas la première fois qu'elle cherche à mettre la main sur de grands hommes », écrivait à mon propos M. Georges Bohn dans le *Mercure de France.* Les plus indulgents, les plus amicaux, avec M. Paul Voivenel, pensèrent : « Que Claude Bernard ait souffert de son absence de métaphysique, qu'il ait été malgré lui nommé grand-prêtre du déterminisme, semblable à ces Paul Bert, Berthelot, Le Dantec que « torturé » (le mot est écrit) il n'ait pas osé se libérer; qu'un « respect humain, un scrupule « l'aient retenu » de se retirer parmi les publicains dans l'ombre où prient Laennec et Pasteur », cela me paraît rester dans le domaine d'appréciation directement personnelle de Mauriac. L'inquiétude de certains savants est comme le sourire de la Joconde, chacun la voit comme il veut ou... comme il peut. »

Sans doute ma tentative était-elle bien révolutionnaire puisqu'elle effaroucha ceux mêmes qui eussent dû y applaudir. En 1934, sans illusion, mais pour tenter l'expérience, j'envoyai un article à la *Revue des deux Mondes.* M. René Doumic voulut bien me faire quelques éloges de convenance. « Mais, ajouta-t-il, c'est de la Revue qu'il s'agit et de son public. Claude Bernard est une des gloires, une des plus pures gloires de la maison. Y porter atteinte, même de la main la plus respectueuse, même sur un point qui laisse intacte l'œuvre du physiologiste, ne nous serait pas pardonné par nombre de nos lecteurs et paraîtrait une sorte de sacrilège. »

Ce sacrilège, je l'ai consommé d'un cœur léger, sûr qu'un témoignage se joindrait un jour au mien, irrécusable.

Deux brochures viennent de paraître : l'une intitulée

« *Pensées* » (1) est faite des papiers que Claude Bernard confia à M. le Pr. d'Arsonval, son élève; l'autre *Philosophie, Manuscrit inédit* (2), est présentée par M. Jacques Chevalier.

Un homme parle, un homme se découvre. Est-il celui que j'avais deviné?

§

Sur la vie intime et familiale de Claude Bernard, ces notes ne nous disent rien de plus que nous ne sachions déjà.

En 1889, Claude Bernard dut se séparer de sa femme. Ses deux filles, Tony et Marie, prirent parti contre leur père. Sa vieille mère, petite bourgeoise conformiste, ne put s'accommoder du scandale et en mourut. Claude Bernard fut bien le « martyr de la vie conjugale » dont Emile Zola devait s'inspirer dans le *Docteur Pascal*. Les Goncourt l'ont décrit « comme un homme qu'on a retiré du tombeau... pareil au spectre de la science ». Il portait avec lui une tristesse infinie, faite de toutes les déceptions sentimentales et d'une souffrance que l'âge ni le temps ne peuvent guérir; il avait en effet perdu deux petits garçons en bas âge; la mort du second lui fut surtout sensible, comme s'il perdait celui qui eût été son soutien dans l'isolement qui l'attendait. Une note, exhumée par M. Justin Godart, en dit plus dans sa simplicité que toutes les confidences : c'est un inventaire des objets réclamés par le savant au moment de la liquidation des biens entre les époux :

La moitié de l'argenterie.
La moitié du linge.
Les vêtements que j'ai laissés.
Un Christ en ivoire.
Un bénitier en chêne sculpté.
Le portrait de mes enfants.
Les livres de mes enfants.
Divers petits objets ayant appartenu à mon dernier enfant.

(1) Claude Bernard : *Pensées*, Notes détachées, Librairie Baillière Paris.
(2) Claude Bernard : *Philosophie* « Manuscrit inédit », Boivin.

En 1870, à Davaine qui avait écrit un livre sur *Les Eléments du bonheur:* « On voit bien, lui écrivait Claude Bernard, que vous possédez votre sujet, c'est-à-dire que vous êtes heureux; je voudrais bien pouvoir en dire autant. »

Comblé d'honneurs, Claude Bernard n'y trouva pas le bonheur; au plus profond de lui-même, quelque chose restait inassouvi.

§

L'œuvre biologique de Claude Bernard était sa vie, toute sa vie; il ne pouvait la suspendre, l'interrompre, même dans le repos, même quand la maladie lui imposait des loisirs; la Science le possédait. Tous les grands problèmes de physiologie qui hantaient son esprit sont évoqués dans les notes qui viennent d'être publiées et aussi sa façon de comprendre la médecine. Après les avoir lues, dois-je faire amende honorable, et regretter d'avoir récusé Claude Bernard comme guide des médecins? Car on m'a beaucoup reproché cette réserve, cette suspicion jetée sur un grand savant à qui la médecine doit ses plus grands progrès. Sans développer à nouveau mes raisons, je cueille simplement cette phrase de ses papiers intimes : « Il n'y a jamais influence du moral sur le physique; c'est toujours le physique qui modifie le moral. » Non, vraiment, Claude Bernard n'a pas l'âme d'un médecin.

Au chevet du malade, il reste le physiologiste pour qui la maladie est une expérience spontanée qu'il s'agit de comprendre et d'interpréter; un organisme souffre, une fonction est troublée, il n'est que d'appliquer à l'homme la règle qui s'est montrée infaillible au laboratoire. Le déterminisme est la clef qui s'adapte à tous les secrets; s'il en est qui se montrent rebelles, on n'a qu'à les ignorer; le déterminisme ne peut pas répondre au « pourquoi? » des choses? — ne nous posons pas la question; mais il peut résoudre le « comment? », — notre curiosité doit s'en contenter. Volontairement, pour être fidèle à sa doctrine, Claude Bernard rétrécit son champ

d'action; ou plutôt il s'efforce de le limiter. A la vérité, ce parti-pris l'étouffe, et malgré lui il prend de l'air. Quand il appelle le système nerveux « le grand harmonisateur de tous les organes... qui les unit dans une solidarité commune », il trace lui-même le but à atteindre, le pourquoi de toutes les réactions complexes qui tendent à l'équilibre vital d'un individu. Il va même beaucoup plus loin dans son effort de libération quand il écrit cette note : « Lorsqu'on considère un tout comme un organisme, on peut en comprendre l'harmonie et la fonction finale en diverses parties. Ainsi les muscles d'un membre sont faits pour mettre les os en mouvement et le cœur pour faire circuler le sang. C'est ce que j'appellerai *les forces finales intrinsèques.* » Celles-ci, il les admet; mais il ne veut pas discuter les causes finales extrinsèques, les causes finales des hommes et des choses par rapport au monde cosmique. De toute évidence, le problème trop vaste ne peut se plier à une méthode étriquée.

Le déterminisme est une règle trop courte, un principe de méthode trop mesquin au lit du malade. Et si en biologie il reste encore un guide précieux qui nous évite bien des écarts, il n'est plus pour nous une vérité première définitive. Après les rudes coups que lui ont portés les physiciens, Claude Bernard reconnaitraît-il son enfant? « L'incertitude d'Heisenberg », la relation d'incertitude qui se dégage de l'œuvre de Thomas Hunt Morgan, ne sont-ils pas le présage d'un renouveau de l'indéterminisme?

§

En disant que Claude Bernard fut un piètre philosophe, ce n'est pas à lui que j'en avais, puisque jamais il ne prétendit à ce titre, mais bien à ceux qui le lui décernèrent.

Les philosophes se sont montrés à son égard d'une indulgence à laquelle ils ne nous avaient pas accoutumés. La contradiction qui est au centre même de sa doctrine, ils l'ignorent ou l'excusent : obligé d'admettre la

force vitale, Claude Bernard ne veut connaître que le déterminisme, qui en est la négation. Il en arrive à une confusion, à un désordre attristant de la pensée, il écrit par exemple :

Pendant toute sa durée l'être vivant reste sous l'influence de cette force vitale créatrice et la mort arrive quand elle ne peut plus se réaliser.

Et quelques lignes plus bas :

La croyance que les phénomènes des êtres vivants sont dominés par une force vitale indéterminée donne souvent une base fausse à l'expérimentation et substitue un mot vague à la place d'une analyse expérimentale précise.

Comprenne qui pourra. Parmi tant d'adulateurs, le vieux Littré ne fut pas dupe. « Je ne me charge pas de concilier ce qui me paraît inconciliable », disait-il; mais ce grincheux ne fut pas écouté, et aujourd'hui encore on est mal venu à demander des comptes en matière de logique à celui dont on fait un maître logicien.

Les philosophes ont donc admis Claude Bernard dans leur compagnie, et, suprême consécration, en ont fait un « auteur du programme ». Ils ont trouvé naturelle l'attitude condescendante adoptée par le physiologiste à leur égard et furent insensibles aux nasardes qu'il leur décochait dans ses livres sous des phrases de bon ton. Après la publication des feuillets intimes, resteront-ils aussi débonnaires?

La philosophie tendra de jour en jour à être remplacée par la science... Le philosophe qui n'est pas savant est stérile et orgueilleux; il veut s'approprier tous les progrès de l'esprit humain, se figurant comme la mouche du coche que c'est lui qui enfante toutes les découvertes par les idées qu'il émet à leur occasion... Je considère que les philosophes proprement dits ne sont que des gymnasiarques intellectuels et que l'enseignement de la philosophie ne peut être qu'une gymnastique intellectuelle... C'est une distraction utile pour l'esprit de causer philosophie après avoir travaillé,

comme c'est une distraction d'aller faire une promenade après être resté longtemps à travailler dans son laboratoire... La philosophie n'apprend rien et ne peut rien apprendre de nouveau par elle-même puisqu'elle n'expérimente et n'observe pas... Les philosophes n'ont jamais rien appris, ils ont raisonné sur ce qu'ont fait les autres...

Pauvre philosophie! La voilà bien traitée.

Ce qui n'empêche pas M. Jacques Chevalier d'écrire dans sa préface au manuscrit inédit de Claude Bernard : « C'est un philosophe et c'est un métaphysicien. »

Mettons que c'est un métaphysicien honteux et un philosophe malgré lui.

§

D'autres m'ont accusé d'intentions mauvaises pour avoir dit que si l'amitié unissait Claude Bernard à Marcellin Berthelot, l'intimité n'était pas possible. Sur l'essentiel ils ne pouvaient s'entendre. Le chimiste avait trouvé son Evangile dans *l'Avenir de la Science,* qu'écrivit autrefois un prêtre aujourd'hui désabusé, Ernest Renan : par la Science, l'âge d'or doit régner et la morale se rénover; les temps sont révolus de la métaphysique et des errements du cœur; la raison est reine par la Science toute puissante.

A cet enthousiasme j'avais opposé la tiédeur du physiologiste; elle n'était pas formulée expressément, mais elle baignait toute son œuvre d'un scepticisme sans illusion. Là encore on me reprocha d'interpréter ce silence.

Aujourd'hui ce sont les notes intimes qui parlent; bien plus Claude Bernard les écrit en réponse à un livre de Marcellin Berthelot : *Science et Philosophie.*

La science ne change ni la nature, ni les sentiments de l'homme... Elle ne fait que lui fournir des connaissances nouvelles et lui donner souvent le moyen de mieux dissimuler ses vices... Les sciences, dit-on, affranchissent l'esprit humain des croyances et préjugés. Il ne croit plus à la parole du maître, c'est vrai; mais il croit à des choses qui sont bien pis — car il faut toujours qu'il croie et soit gouverné par quelque chose.

L'état positif tel que le comprend A. Comte, dit Claude Bernard, sera le règne de la tête et la mort du cœur.

Cela n'est pas possible. Des hommes ainsi faits par la science sont des monstres moraux. Ils ont atrophié le cœur aux dépens de la tête.

Quelle leçon donnée aux Scientistes de tous les temps par un des plus grands savants, et que je n'eusse pas espérée si catégorique.

§

Pour compléter le personnage, il fallait que Claude Bernard fut athée, matérialiste, anticlérical même. Paul Bert et ses élèves se firent les gardiens vigilants de son agnosticisme, de son laïcisme; accaparé par un clan, Claude Bernard personnifia la Science triomphante et sereine, imposant silence à la métaphysique inquiète.

Là encore, là surtout, j'ai crié à l'imposture. Ce savant que l'on me disait apaisé, je l'ai deviné au contraire anxieux, tourmenté. De ce livre qu'on m'a mis entre les mains comme le bréviaire des âmes satisfaites, j'ai entendu monter un gémissement, une plainte; et j'ai dénoncé le tourment de Claude Bernard. Cela, on ne me le pardonna pas. « Vous pascalisez Claude Bernard sur des indices bien légers », m'écrit M. Marcel Coulon. Un savant professeur me fit honte de cette sorte de viol de de la pensée d'un grand homme et m'adjura de confesser mon erreur en reconnaissant le parfait détachement religieux et métaphysique de Claude Bernard.

Laissons parler les cahiers intimes :

J'admets quant à moi une *cause initiale* du monde... Peut-être au-dessus de ces mondes habités, y a-t-il un être conscient général, une conscience suprême : c'est Dieu, la lumière universelle qui règle tout ou qui a tout réglé, mais qui cependant ne réagit pas directement sur les mondes, pas plus que nous nous n'agissons sur nos organes, sur nos cellules. La science ne change ni la nature

L'homme aura toujours besoin de croire, de raisonner,

de prouver et conclure... Les croyances ont précédé le raisonnement. Est-ce à dire pour cela que le raisonnement détruit la croyance? Je ne le pense pas; il ne fait que lui donner une autre forme, en ce sens qu'elle se porte sur un autre objet. Ainsi aujourd'hui des gens qui rougiraient de croire à l'Eucharistie croient aux tables tournantes... Il faut, en un mot, que l'homme croie toujours à quelque chose de surnaturel... Nous avons besoin de croire comme nous avons besoin de manger... L'homme est fait pour la recherche des causes premières et finales. Si les savants se contentent de croyances provisoires et se passent de religion, la masse des hommes ne peut pas et ne pourra pas s'en passer, sous quelque forme d'ailleurs que se montre la croyance. Tout ce qu'on peut faire, c'est de les amener à l'état d'indifférence des savants, mêlé d'espoir de la connaissance, car on ne supprime pas ce côté de l'homme. Religion, philosophie, science; ces trois choses se développent, mais ne se remplacent pas... Ceux qui doutent, doutent malgré eux; ceux qui croient, croient malgré eux... Il faut la grâce, c'est-à-dire que l'homme n'est pas libre de changer sans cela... Ce n'est que par la charité, par le christianisme, que l'on peut arriver, en disant aux hommes de se supporter les uns les autres.

Que celui qui ne perçoit pas l'angoisse sous ces lignes lise les œuvres de Marcellin Berthelot : et il comprendra la différence.

Faut-il pour autant crier à la conversion et entonner le Magnificat? Ah! non.

Quel que fût le trouble qu'il confia à ses papiers, jamais Claude Bernard ne se départit du plus parfait détachement à l'égard de la religion et de la métaphysique. L'attitude qu'il avait adoptée pour le monde, il la conserva jusqu'au bout. Un peu comme ces anxieux qui chantent ou se parlent à eux-mêmes pour dissiper la terreur de la nuit, il répétait :

Je supporte l'ignorance. C'est là ma philosophie. J'ai la tranquillité de l'ignorance et la foi dans la science... Les autres ne peuvent vivre sans foi, sans croyances, sans théorie; moi je m'en passe... Je ne sais pas et je saurai jamais;

je l'accepte sans me tourmenter; j'attends... L'attente n'est-elle pas une espérance?

Claude Bernard resta l'homme contradictoire qui ne s'engagea pas sur l'essentiel; il se défendit contre les évasions de l'esprit par des barrières qu'il édifia lui-même. On lit dans ses feuillets intimes, cette phrase significative : « Faire converger tous mes livres vers la même idée, vers le déterminisme, la cause des phénomènes ne pouvant être saisie »; et tous ses livres convergent vers le déterminisme..., l'œuvre de science au service de la théorie,... le contraire de ce qu'il a toujours prêché.

L' « impersonnalité » dont il s'était fait une règle stricte ne donne que plus de prix aux quelques pensées libérées que contiennent ses papiers intimes. Il les légua à M. le Professeur d'Arsonval, son élève; ce qui prouve qu'il ne les reniait pas. Il n'a tout de même pas voulu qu'elles fussent un témoignage; Claude Bernard n'a rien abjuré de la religion dont il fut un des grands-prêtres. De bon ou de mauvais gré, il fut enrôlé, et son rôle il le joua jusqu'à la mort. Avec conviction? Qui pourrait le dire? Ce même homme, dont les notes intimes laissent percer l'inquiétude, disait à son disciple G. Barral, en voyant un prêtre dans un enterrement : « Quand on me conduira au cimetière, j'espère bien ne pas avoir un tel compagnon! — Mais vous avez un Carme qui assiste à votre cours. — Oui, en effet, il a l'air d'un bon enfant; mais sa présence me gêne chaque fois que je dois donner une conclusion philosophique à ma leçon, car je ne voudrais pas lui faire de la peine. »

On s'est beaucoup disputé autour du cadavre de Claude Bernard. Le père Didon avait eu une entrevue avec le malade peu de temps avant sa mort : aussitôt on imagina une discussion émouvante. A la vérité, le récit qu'en fit le religieux reste dans une note de sympathie, mais sans aveux, ni confidence.

Claude Bernard reçut-il un prêtre avant de mourir? Du 8 février, jour où il avait perdu connaissance, au 10 de ce mois, jour de sa mort, écrit Ch. Robin, il n'a vu aucune

personne, non plus que dans les semaines précédentes, qui ait tenté de le faire agir ou parler autrement qu'il ne l'a toujours fait devant ses amis et ses élèves.

Au contraire, J. de Lanessan, dans la *Revue internationale des Sciences,* dénonce la visite d'un prêtre, et avec quelle indignation! Les amis, les disciples avaient pourtant fait bonne garde : Paul Bert veillait pour interdire une entrevue indésirable; Claude Bernard perdit connaissance. Alors ils se retirèrent et la famille entra.

Que s'est-il passé? écrit J. de Lanessan, mais nous savons qu'il n'a pas repris connaissance. La conscience de ce moribond a-t-elle été violée? Il fallait à l'Eglise que ce savant illustre fût un renégat de la Science et de la Raison. Vivant, il lui eût été utile. Mort, il lui était nécessaire. N'ayant pu ni le séduire, ni le dompter, alors qu'il jouissait de la plénitude de sa vie et de son génie, elle a guetté ses derniers pas. Quand il a trébuché sur le bord de la sépulture, quand les lumières de sa raison ont été voilées par les ténèbres de la mort; quand, tombé sur le bord de sa tombe entr'ouverte il s'est trouvé sans force, sans volonté et sans intelligence, elle s'est jetée sur lui et l'a garrotté de ses derniers sacrements. Puis elle s'est écriée : « Cet incrédule a reconnu mes dogmes, ce libre-penseur s'est incliné devant mes lois; cet homme de génie est mort chrétien! »

Où est la vérité? Mieux vaut, pensons-nous, ne pas répondre que d'affirmer avec M. J. Chevalier que Claude Bernard « revint finalement à la foi de son enfance ». Ce colloque de la dernière heure doit rester entre Dieu et l'homme qui refusa son témoignage. Gardons-nous de le solliciter suivant notre sentiment et de « tordre la narration à ce biais », comme eût dit Montaigne. Les textes des notes intimes sont là qui suffisent et marquent la grandeur du débat qui tourmenta Claude Bernard. Sa gloire scientifique n'en est pas ternie, mais à l'admiration que nous portons au savant, se mêle un peu de cette charité que mérite l'homme qui a douté et qui a souffert.

PIERRE MAURIAC.

POÈMES

—

LES DIEUX.

C'est moi, sous ce buisson de myrte, en l'herbe rase
Qui, m'étirant, ai tressailli jusqu'à l'orteil;
C'est moi, comme mêlé de flamme, qui m'embrase
Dans la lente stupeur de la lande au soleil;
C'est moi! Je sens, tardif, que s'allège mon rêve
Indéfini, par ce frisson brusque où s'achève
Un long, mélancolique et langoureux sommeil.

O transparente source, ô lumière, en quels baumes
Est dissous par l'azur l'affreux poids des douleurs
Dont je mourais! Je vis; je hume les aromes
Issus du sable sec dans la ronce et les fleurs;
J'entends autour de moi, de l'aube au crépuscule,
Sur toute la broussaille et la brande qui brûle
Crépiter vos parfums, vos bruits et vos couleurs.

Le bourdonnant appel des ailes dans l'espace,
L'éclat d'éclairs pourprés dans les branches des pins,
Les eaux joueuses sous la mousse..., un souffle passe,
Le chaud silence bout, et l'ombre des ravins
Où ruissellent toujours des corolles furtives
S'ouvre pour prolonger d'étranges perspectives
De palais flamboyants près des golfes divins,

Près des golfes éclos du ciel par le sourire
Des dieux! — Ils songent. C'est leur joie à l'horizon
Dont la mer s'illumine, étincelle, et respire
Avec douceur, et qui s'effeuille en floraison
De magie et d'amour sur l'extase du monde,

Lorsqu'en eux notre ardeur se reforme, se fonde,
S'accroît de leur sagesse où tend notre raison.

Je les entends, je les ai vus, leurs frais visages,
Leurs fronts paisibles qui jamais n'ont reflété
Le mensonge, leurs yeux fulgurants de présages
Harmonieux, miroirs de leur beauté, clarté
De leur sourire où naît en palpitant l'aurore :
O jours heureux que, triomphal, le soleil dore
Au milieu des moissons et des fruits de l'été!

Suis-je encore où je suis, perdu dans la bruyère
Immobile? Un encens monte et pénètre aux cieux;
Ma pensée exaltée a rejoint la lumière,
Elle est l'haleine de l'amour. Ils sont les dieux,
Ils sont l'air qui s'emmêle aux sèves dans les arbres;
Ils sont les flots; ils sont la vie au grain des marbres
Et des granits; ils sont notre âme, ils sont nos yeux.

Sérénité de leur présence, elle régente
Ce qui coule, ce qui dure, d'un cours égal.
Tout à son gré se meut, mais sa joie est changeante,
S'éteint, renaît, du sol aux cieux, flambe, signal,
Appel d'astres, brasier fervent, qui transfigure
En suprême splendeur selon votre stature,
O dieux! l'amas de l'ombre et d'un deuil hivernal.

Psaumes pleurés autour d'un mort, remous funèbres
Des tentures sur une bière, je le vois
A présent, le soleil, mûrir dans vos ténèbres,
Glisser le long des nefs, briller au bord des croix,
Se joindre, éblouissant, au chœur qui se désole,
S'épanouir, et, du parvis à la coupole,
Imposer, radieux, l'orgueil seul de sa voix.

Et l'orgueil de sa voix emporte, forte houle,
Les faux débris d'un vain orgueil monumental.
Elle gronde, elle éclate, et s'enfle, et se déroule,
Ondes de bronze ailé d'écumes de cristal,

Elle heurte les rocs, se rompt aux vents tordue,
Tonne entre les récifs, s'étale, et l'étendue
Retentit des rumeurs d'un tournoiement brutal.

Quel tumulte d'effroi sur la terre blêmie,
Quel ouragan du ciel opaque ont dévasté
La lande? Où sont, grands dieux! l'aurore et l'accalmie?
Où sont leur clair sourire et leur sérénité?
Où donc la source vers l'azur, et l'herbe verte,
Et les parfums des fleurs sur la brande déserte,
Et mes frissons de joie aux rythmes de l'été?

La rafale de foudre et de grêle ruées
Contre le sol le creuse et le mine, détruit
Le fruit jusqu'en son germe, et de sombres nuées
Accumulent sur nous, impassibles, leur nuit
D'éternité. Partout le gel. Toujours la neige
Tombe. Les dieux se sont retirés. Rien n'allège
Ce poids lent de la mort. Nulle étoile ne luit.

Je viens à toi, puissant oubli, dieu! Je t'espère.
Les autres dieux ont disparu, quand leur soleil
Se dérobe, est éteint. O dieu d'oubli, repaire
Dernier, accueille-moi; je me donne au sommeil;
J'implore le néant durable d'une trêve,
Et tu m'endormiras d'un long somme sans rêve,
Ou du rêve de leur réveil.

—

« UN PEU PROFOND RUISSEAU... »

MÉDITATION

A Léonie Brassinne.

De natura Rationis est, res sub quadam aeternitatis specie percipere.

SPINOZA.

PREMIER SONNET

Longue, nue, une chair étale sous l'arceau
Comblé d'oubli la forme inerte que ne plisse

L'ombre, ni l'onde, ni l'aiguillon du cilice
Quand l'effleure une haleine ou la frappe le sceau

Par qui se fût au gouffre épanché le verseau
Des passions. La chair transfigurée et lisse
Ne cède rien de sa blancheur fatale, où glisse
A peine, d'un reflet teinté, tout le ruisseau.

Nul vide. L'absolu silence. Il n'est plus d'heure,
Plus d'espace. La paix suprême, intérieure,
Sur soi bien close et sourde aux choses du dehors,

Impénétrable, brûle en lueurs émanées
D'elle pour absorber le désert de ce corps
Et refleurir, offrande à d'autres destinées.

DEUXIÈME SONNET

Des plaintes. L'homme est faible. Et la souffrance pèse,
Arrache, tord, déchire et tenaille les corps,
Ronge les sens, les rompt, stridents de cris discords,
Dans des convulsions que nul répit n'apaise.

Certes l'heure est cruelle et la Parque est mauvaise
Pour quiconque, brisé par d'inféconds efforts,
Fléchit, perd conscience et sombre sans remords
Consumé de torture aux feux de la fournaise.

Seul ferme est cet esprit qui, si rude que soit
Le martyre où la chair se dévore, conçoit
Par l'échange infini, par d'incessants, d'énormes

Mélanges, fusions d'ombres et de clartés,
Le libre essor de la substance, en d'autres formes
Atomes tour à tour repris ou rejetés.

TROISIÈME SONNET

Chère, absente musique, inflexion des voix
Et des hautbois vibrant encor dans la mémoire

Quand les sons dilués font l'ombre incantatoire
Et constellent de fleurs en rêve le pavois

Des souvenirs, tu les entends, tu les revois,
Accords anciens ou chants fanés, mouvant grimoire,
Subtils échos glissés aux frissons de l'ivoire
Où pâlit un reflet des pourpres d'autrefois.

Telle aussi ta figure élue, et cette joue,
Ces lèvres, tes deux yeux d'appel, à qui je voue
La liane en feu des forêts de mon amour,

La beauté de tes traits, je l'ai bue. Elle est belle
Parmi les sources de mon âme. Nul contour
Ne s'y perd. La beauté, sauve, te renouvelle.

PAUSE

Les yeux et la pensée aux gouffres que tu sondes,
Semant de feux subtils le silence des ondes,
Modulent les torpeurs d'un trop docile oubli.
Qu'un destin clair par l'ombre enclos semble accompli
Seul, parmi les frissons de ta secrète attente,
Tu guettes les lueurs d'un réveil qui le tente
Et t'exalte avec lui, doucement reflété,
Vers une éclosion de songe et de beauté,
Sources d'astres, parfums jaillis, éclairs d'un phare
D'où nul souffle malsain par l'angoisse n'effare
La gerbe unie en la cadence de ses fleurs.
Consens. Mêle aux accords de ton âme les leurs;
Accueille-les, debout : qu'ils entrent sous ton porche;
Crois avec eux. Puis, à ton tour, transmets la torche.

QUATRIÈME SONNET

Une aride poussière éparpillée au bloc
Stérile tourbillonne ou rassemble sa gerbe
Selon que le courroux de la rafale acerbe
S'accroît, redouble, fonce, et creuse comme un soc.

Avant qu'une aube soit éclose au cri du coq
Ou ranime l'émoi des germes parmi l'herbe,
Quel destin pressenti sous l'ombre avec le verbe
Brise le rude assaut des vents contre le roc?

Le souffle neuf met fin au tumulte et pénètre
Le nocturne buisson dont l'aurore va naitre
Dénouant la candeur des lys et leurs replis,

Et, dans le long silence où l'été nu disperse
Les brumes d'horizons naguère ensevelis,
Un chant d'oiseaux s'éclaire au zéphyr qui les berce.

CINQUIÈME SONNET

Subtile l'aile tisse autour de la corbeille
La trame imperceptible et pure d'un appel
Etourdissant avec l'arome essentiel
Que puise au suc des fleurs une insistante abeille.

L'éclair de cet essor jaillit et s'appareille
A d'autres qu'absorba le vertige du ciel
Plus profond que l'extase où la manne et le miel
Ont embaumé les fruits dont est lourde la treille.

L'onde égale d'un doux courant jamais tari
Accueille une ombre et reste impénétrable au cri
De qui défaille ou crispe en soi son âme lasse,

Et, l'étroit tourbillon d'écume l'y mêlant,
S'annule un espoir faux de durée et d'espace
Par le ruisseau qui coule en l'herbe, sûr et lent.

SIXIÈME SONNET

Qui vit en moi vit avec moi. Je m'agrandis
De leur beauté, de leur bonté, cœur de leur âme
Dont vibre au rythme de mon cœur l'épithalame
Par leurs souffles au mien sans cesse approfondis.

Chaque amour qu'enlumine un secret paradis
Epure s'y fondant l'inaltérable trame
Du souvenir et des visages. Sainte flamme,
Pour me joindre à qui m'aime éclate et resplendis!

Sois fort. Ne cède pas au deuil qui déconcerte,
L'âme transforme l'âme, aucune n'est inerte;
Je sens, je les sais là, je les vois lumineux;

Ils vivent. Je vivrai. La vie est éternelle.
Atomes, corps, esprits, par d'ineffables nœuds
La substance perdure, et la vie est en elle.

ANDRÉ FONTAINAS.

BIZET CRITIQUE MUSICAL

—

Jusqu'ici, croyons-nous, on ne connaissait d'autres écrits de Georges Bizet que les deux volumes de correspondance qui ont été publiés en 1908 et 1909, les lettres de Rome, adressées à sa mère, et celles à son ami Galabert, qui fut aussi son élève.

Il serait pourtant intéressant de rechercher si le maître de *Carmen,* dont on va célébrer le centenaire, n'apporta pas quelque collaboration à des revues ou journaux de son temps, comme cette *Revue nationale* à laquelle il donna, en 1867, un premier et probablement unique article. Le hasard nous a fait retrouver ces pages, conservées par les soins de feu Lecoupé, qui a légué à la Bibliothèque de l'Opéra ses collections de coupures de journaux et revues, annotées par lui. C'est en classant ces myriades d'extraits que nous avons pu lire cet article de Bizet, heureusement identifié par le perspicace Lecoupé (1).

Comme Berlioz, comme Reyer, le jeune compositeur, discuté par la critique, des *Pêcheurs de perles,* avait voulu, lui aussi, prendre la plume pour juger les œuvres de ses contemporains, à l'époque même où le Théâtre-Lyrique allait répéter sa *Jolie Fille de Perth,* dont la première représentation devait être donnée le 26 décembre 1867.

Sous le pseudonyme, assez transparent sans doute pour ses camarades musiciens, de Gaston de Betzi, c'est le 3 août 1867, au moment où l'Exposition universelle battait son plein, attirant le monde entier à Paris, que

(1) Vérification faite, dans l'ouvrage d'Octave Séré, à qui rien n'a échappé, cet « essai de critique » est signalé (V. *Musiciens français d'aujourd'hui*, édit. du « Mercure de France », 1911, p. 31.)

Bizet faisait ses débuts de critique musical à la *Revue nationale*. Son article liminaire fut inséré en bonne place, précédé par des vers de Paul Déroulède, qui maniait le « fouet de la satire », si souvent agité par les vertueux écrivains de l'époque impériale à son déclin (2), et suivi de la *Causerie parisienne* signée d'un pseudonyme aussi, Marquis de Villemer, qui passait en revue, avec des transitions conformes aux lois du genre, les plus récents événements parisiens : la politique, les mœurs (3), les grands procès (acquittement du polonais Berezowski), le monde littéraire (la mort de Ponsard et de Lambert-Thiboust), un discours retentissant de Sainte-Beuve au Sénat (qui provoqua par ricochet le licenciement de l'Ecole normale). Ainsi encadré, l'article de Bizet, pour ses débuts, était en meilleure place que ne l'obtiendrait de nos jours une chronique musicale dans une revue générale à tendances politiques.

(2) Citons de cette satire littéraire, quelques vers des deux derniers couplets :

Maintenant, si tu veux une de ces fortunes
Comme on en voit très peu sur nos routes communes,
Suis-moi!... Tiens mon manteau, Don Gusman, et je vais,
Nouveau Diable boiteux, t'ouvrir un vieux palais.
Au rideau! Cette salle immense est un théâtre;
Ces yeux écarquillés, c'est la foule idolâtre,
Et ces jambes là-bas : c'est la pièce. Elle fait
Sur le grand Tout-Paris un éternel effet.
Tout-Paris aime aussi la haute Comédie,
Et son auteur fécond jusqu'à la maladie
Lui pond par mois, à grand renfort de plagiats,
Cinq actes ruisselants de galimatias.
Et pour la Tragédie, elle est assez en mode
Aujourd'hui qu'un Scarron moderne l'accommode...

Mais d'abord, mais surtout nous aimons la Féerie.
Au travail donc, jeune homme, et fais pour ta patrie
L'œuvre de l'avenir, qui lui montre bientôt
La feuille de figuier détrônant le maillot.
Et vous, les fournisseurs du Théâtre-Féerique,
Vous, les grands ouvriers de l'humaine fabrique,
Qui peuplez nos décors de vos postérités,
Concierges valeureux, enfantez! enfantez!
Carnem et Circenses! *c'est le cri de la France.*
Un peu de nudité console la souffrance
Et nous nous consolons, les hommes au Ballet,
Les femmes aux Lutteurs. — Enfantez, s'il vous plaît!

PAUL DÉROULÈDE.

(3) A propos de l'Exposition, écrit ce marquis de Villemer, « il s'exhale de nos boulevards des parfums de Bas-Empire. Paris est le rendez-vous du monde en goguette, la métropole sert de *porcherons* à l'univers en délire... La littérature est suspendue, le journalisme dit *d'information* est le seul qui prospère.» Déjà!

Cet article de début, assez développé, — il couvre 4 colonnes in-4°, — est des plus intéressants à parcourir : c'est, en effet, une véritable profession de foi du futur maître de *Carmen* et dont les idées s'accordent d'ailleurs avec celles qui sont éparses dans ses lettres intimes.

Bizet, alors dans sa trentième année, y exposait d'abord sa conception de la critique musicale, et comment il entendait remplir son rôle de censeur, dans la revue qui l'accueillait. S'adressant à ses lecteurs, il débute ainsi :

Vous avez parfois rencontré, sans aucun doute, des personnes très-sensées, très-spirituelles d'ailleurs, qui défendent sérieusement l'opinion tant soit peu paradoxale que voici : « Pour juger sainement une œuvre d'art, il est absolument nécessaire de n'être pas artiste soi-même. » Suivent, à l'appui de cet étrange aphorisme, une foule de raisons plus ou moins spécieuses, que résume à peu près le syllogisme suivant : « L'éclectisme, d'où découle l'impartialité, est la vertu critique par excellence; or, un artiste vigoureusement constitué ne saurait être éclectique; donc, la critique d'art doit être confiée aux diplomates, aux médecins, aux financiers, aux écrivains, à tout citoyen enfin, sachant lire et écrire, pourvu qu'il ne soit ni peintre, ni sculpteur, ni architecte, ni musicien. »

Bizet-Betzi, qui ne pouvait deviner, il y a soixante-dix ans, que certains directeurs de journaux du XXe siècle s'ingénieraient à mettre en pratique cet « étrange aphorisme », ajoutait immédiatement :

Il est bien entendu que ce système ingénieux ne s'étend pas au delà des questions artistiques, et que les plus ardents partisans de cette argumentation trouveraient fort ridicule qu'on leur proposât un statuaire pour médicamenter leurs enfants, ou un compositeur de musique pour gérer leur fortune.

Que tout homme instruit, éclairé, doué de sensibilité, concède-t-il, ait la faculté et, par conséquent, le droit de louer ou de blâmer une production artistique quelconque, j'en

demeure d'accord; mais que l'ouvrier de la pensée, continuellement préoccupé, tout à la fois, des questions les plus élevées et les plus spéciales de son art, ne puisse être admis à juger les œuvres des pairs, sous je ne sais quels prétextes de bienséance, de bonne confraternité, cela me paraît, je l'avoue, absolument illogique et souverainement injuste.

Suivant l'exemple de ses aînés, Berlioz et Reyer, le pseudo-Gaston de Betzi, « fort de cette conviction », a accepté, « quoique compositeur », de collaborer à la *Revue nationale;* et ce n'est pas sans émotion que, « telle une jeune pensionnaire, timide, rougissante [...] à sa première valse », il a remis sa *copie* de débutant. Réclamant « l'indulgence du public,... de ce public si bon, si terrible tour à tour, si sévère pour les enrouements de M. X..., si indulgent pour les chats de Mlle Z...! », il apportera, assure-t-il, dans ses causeries :

1° Une étude approfondie de l'art musical [...]; 2° une bonne foi que ne sauraient altérer mes amitiés ni mes inimitiés. Je dirai la vérité, rien que la vérité, et, autant que possible, toute la vérité. Je ne fais partie d'aucune coterie, je n'ai pas de camarades; je n'ai que des amis, qui cesseraient d'être des amis le jour où ils ne sauraient plus respecter mon libre arbitre, ma complète indépendance. Respect et justice à tous : telle est ma devise! Ni encenseur, ni insulteur : telle sera ma ligne de conduite.

Après cette profession de foi, Bizet-Betzi « entre en plein dans son sujet ». Il déplore d'abord l'esprit de système, qui fait, en art et en critique d'art, des progrès inquiétants, produit des discussions arides.

On chicane au lieu d'avancer; on ergote au lieu de produire... L'art s'appauvrit jusqu'à la misère, mais la technologie s'enrichit jusqu'à la diffusion. Jugez-en vous-même : nous avons la musique française, la musique allemande, la musique italienne, et accessoirement la musique russe, la musique hongroise, la musique polonaise, etc., etc., sans compter la musique arabe, la musique japonaise et la musique tunisienne, très en faveur, toutes les trois, depuis l'ouverture

de l'Exposition universelle. Nous avons aussi la musique de l'avenir, la musique du présent et la musique du passé, puis la musique philosophique et politique... Nous avons la musique savante (la plus dangereuse de toutes) et enfin la musique-canon, brevetée (a. g. d. g.) (4).

Et, comme s'il prévoyait déjà les musiques mécaniques de nos jours, le critique de la *Revue nationale* ajoutait :

J'en oublie! nous aurons demain la musique à aiguille, à hélice, à pompe foulante et refoulante... refoulante surtout! Quel galimatias! Pour moi, il n'existe que deux musiques : la bonne et la mauvaise. Béranger a défini l'art ainsi : « L'art, c'est l'art, et voilà tout. » Pour qui sait lire et comprendre ces quelques mots sont d'un enseignement bien autrement utile que les plus gros volumes d'esthétique [...] L'artiste n'a pas de nom, pas de nationalité; il est inspiré où il ne l'est pas; il a du génie, du talent, ou il n'en a pas; s'il en a, il faut l'adopter, l'aimer, l'acclamer! S'il n'en a pas, il faut le respecter, le plaindre... et l'oublier!... Nommez-vous Rossini, Auber, Gounod, Wagner, Berlioz, Félicien David ou Pitanchu, que m'importe!... Faites-moi rire ou pleurer; peignez-moi l'amour, la haine, le fanatisme, le crime; charmez-moi, éblouissez-moi, transportez-moi, et je ne vous ferai certes pas l'injure de vous classer, de vous étiqueter comme des coléoptères!... Soyons donc naïfs, vrais! ne demandons pas à un grand artiste les qualités qui lui manquent, et sachons profiter de celles qu'il possède. Quand un tempérament violent, brutal même; quand un Verdi dote l'art d'une œuvre vivante et forte, pétrie d'or, de boue, de fiel

(4) Bizet fait probablement allusion, à la composition de Rossini, exécutée le 1er juillet 1867, au Palais de l'Industrie, et le 15 août à l'Opéra, dont l'autographe porte ce titre original :

A NAPOLÉON III
et
A SON VAILLANT PEUPLE
Hymne
avec accompagnement d'orchestre et musique militaire
pour baryton (solo), un Pontife,
chœur des Grands Prêtres,
Chœur de Vivandières, de Soldats et de Peuple.
A la fin
Danse, Cloches, Tambours et Canons.
Excusez du peu!

et de sang, n'allons pas lui dire froidement : « Mais, cher Monsieur, cela manque de goût, cela n'est pas distingué! » *Distingué!...* Est-ce que Michel-Ange, Homère, Dante, Shakespeare, Beethoven, Cervantès et Rabelais sont *distingués?*

Après un souvenir donné à son beau-père Halévy, qui avait été l'objet d'attaques injustes, odieuses, Halévy, dont « ni sa haute position, ni sa gloire indiscutable ne pouvaient le consoler », de la part de M. X... « aveuglé, égaré par la passion et le parti-pris », Bizet oppose à cette critique partiale celle de Tarbé des Sablons et Gaston de Saint-Valry comme « modèle de courtoisie et bon goût ». Dans son « horreur du pédantisme et de la fausse érudition », il s'en prend ensuite à certains critiques « de troisième ou quatrième ordre », qui « usent et abusent d'un jargon, soi-disant technique, aussi inintelligible pour eux que pour le public », tel que M. de L... initiale plus transparente pour nous que l'X ci-dessus, en laquelle nous devons voir Blaze de Bury, critique musical de la *Revue des deux Mondes,* sous le pseudonyme F. de Lagenevais.

Il en vient enfin aux événements musicaux présents ou prochains, et constate que, pendant l'année de l'Exposition universelle, « cette année aux millions », l'Opéra, l'Opéra-Comique, le Théâtre-Lyrique, les Fantaisies parisiennes et les Variétés, avaient offert à un public international les œuvres de deux morts (l'*Oie du Caire,* de Mozart, *l'Etoile du Nord* et *l'Africaine* de Meyerbeer), de deux Français (*Faust* et *Roméo* de Gounod, *Mignon,* d'Ambroise Thomas), de deux étrangers (*Don Carlos,* de Verdi, *la Grande-Duchesse de Gérolstein,* d'Offenbach). Avec le répertoire courant, avouons que ce n'était pas trop mal; et encore, Gaston de Betzi ne faisait-il pas mention du Théâtre-Italien, qui vécut cette année-là sur son passé.

Complaisamment, le jeune critique de la *Revue nationale* plaçait ensuite sous les yeux du lecteur « une liste à peu près complète des ouvrages actuellement en voie de préparation ou d'exécution ». Dans cette liste assez copieuse de partitions, — les unes oubliées ou non jouées,

les autres représentées par la suite — nous relevons : *Hamlet,* joué dès 1868, *Sigurd,* de Reyer (qui ne parut à l'Opéra qu'en 1886), *La jolie Fille de Perth,* de Bizet lui-même, « puis très probablement *Lohengrin,* de Richard Wagner!!! (*sic*) ». Saint-Saëns avait alors « dans ses cartons deux opéras complètement achevés : *Samson et Dalila* et *le Timbre d'argent* », qui furent représentés respectivement à Paris en 1890 et 1872).

Avant que tous ces ouvrages soient admis à l'honneur de la représentation, terminait Bizet, il y aura bien des impatiences, bien des déceptions, bien des désespoirs!... En vérité, je vous le dis, les compositeurs sont les parias, les martyrs de la société moderne. Comme les gladiateurs antiques, ils tombent en s'écriant : *Salve, popule! te morituri salutant!* Oh! la musique! quel art *splendide!* mais quel triste métier! enfin attendons!... attendons, et surtout, espérons!

GASTON DE BETZI.

Peu optimiste, cette conclusion à la Berlioz, n'est-elle pas encore valable de nos jours, où les théâtres lyriques voient peu à peu leur public se raréfier, se volatiliser, se liquéfier, — compte tenu que ce public de 1938, devant lequel l'artiste se présente, est d'une composition, ou d'une qualité, différente de son ancêtre de 1867?

A l'époque où Bizet-Betzi faisait ses début de critique musical, les Concerts populaires de Pasdeloup n'avaient pas encore accompli leur œuvre d'éducation et détourné quelque peu de la musique exclusivement théâtrale l'élite des amateurs parisiens, comme le fait s'est produit depuis une soixantaine d'années. Dans un Paris d'une population inférieure de deux tiers à celle du Paris actuel, ils avaient à leur disposition *quatre* grands théâtres lyriques, plus les scènes d'opérette. Or, aujourd'hui, avec six millions d'habitants et ses moyens de transport perfectionnés la région parisienne tout entière ne consent pas même à déléguer bon an mal an 8 à 900.000 spectateurs aux deux grands théâtres lyriques qui nous restent.

Qu'en dirait Gaston de Betzi?

J.-G. PROD'HOMME.

UNE JOURNÉE A ATHÈNES

—

Sept heures. Des bruits confus de voix me parviennent au fond de ma cabine, des pas pressés résonnent, l'enroulement d'un câble autour d'un cabestan s'accompagne d'un choc sourd : le *Patria* s'amarre au quai du Pirée.

Je passe un manteau sur mon pyjama et monte sur le pont, cherchant à m'orienter. Nous y sommes plusieurs, ainsi, hâtivement vêtus. Autour de nous, des docks, des bassins, des cargos, et de banales contructions modernes dominées par la colline de Phalère. En cette aube grise où rien ne prend du relief, nous pouvons nous croire n'importe où, excepté aux portes d'Athènes. Dans la brume et la fumée, est-ce l'Acropole, cette éminence encore lointaine où nous croyons distinguer des colonnes?

Débarqués une heure ensuite, nous prenons place dans de rapides voitures. Nous filons vers Athènes par la route moderne, jalonnée de postes d'essence et orientée comme les Longs-Murs qui reliaient jadis la cité à son double port. Voici les faubourgs. Athènes nous ouvre de belles avenues ombragées par le feuillage léger des faux-poivriers. Nous laissons sur le côté les ruines du temple de Zeus Olympien et ce palais neuf du Zappeion où nos marins, trahis par Constantin, furent victimes d'un guet-apens au cours de la dernière guerre. Et soudain, de près cette fois, l'Acropole ensoleillée découvre à nos yeux les blanches colonnes du Parthénon.

Préparons-nous à y monter en allant d'abord au temple de Thésée qui lui ressemble et qui est presque intact. Au pied de la colline sacrée, il faisait partie des

édifices qu'avoisinait l'Agora, déblayé en ce moment par la mission américaine du Professeur Shear. Les fouilles nous font ainsi voir, encore engagées dans le sol, des jarres aussi grandes que celle où s'abritait Diogène, content de la vie pourvu qu'Alexandre s'ôtât de son soleil. Le professeur Shear vient de retrouver non pas une statue de Praxitèle, mais du moins son socle portant la signature de l'artiste, et un bouclier de bronze sur lequel sont gravés ces mots : « Les Athéniens ont dédié ce bouclier, pris aux Lacédémoniens à Pylos. » Cet ex-voto guerrier était suspendu avec plusieurs autres dans la salle peinte du portique de l'Agora, la *Stoa,* où Pausanias le vit encore six siècles plus tard.

Un vieux guide qui ressemble à Mistral escalade les degrés du temple, et debout entre les colonnes doriques, nous salue d'un geste théâtral en ôtant son chapeau à larges bords. Il entame le récit de Thésée, vainqueur du Minotaure, que nous écoutons un peu distraitement, tournés vers l'Acropole afin de ne rien perdre du radieux spectacle. Thésée pourtant nous intéresse. Ce paladin redresseur de torts et protecteur des vierges n'est-il pas le frère et le devancier des Croisés qui vinrent ici avec Baudouin de Constantinople, et dont l'un fut duc d'Athènes? Barrès se plaignait avec raison que la vieille tour des Francs, située à cheval sur les Propylées et le temple de la Victoire Aptère, eût été détruite par des archéologues trop soucieux d'exacte reconstitution. Mais quoi! je regarde de ce côté et me frotte les yeux. Est-ce possible? Ce petite temple lui-même a disparu de l'angle de l'Acropole. C'est pour mieux le réparer, nous assure-t-on. Il a été démonté, chacune de ses pierres soigneusement numérotée, on le reverra sous peu plus jeune et plus brillant que jamais!

Mais la tour des Francs, souvenir national pour nous, la reconstruira-t-on aussi? Rassemblera-t-on jamais ses pierres dispersées?

Quant au Théséion, il fut dédié en réalité à Héphaïstos, père des forgerons, et non point au héros du Labyrinthe; les sculptures d'une face latérale qui représen-

tent son combat avec le Minotaure ont causé cette erreur. Avec beaucoup de raison, en tout cas, le moyen âge rapprocha Thésée de saint Georges, vainqueur d'un autre monstre et libérateur de l'innocence; aussi attribua-t-il à ce dernier le temple qui reprit son office normal en redevenant un lieu de prières. Qu'il nous eût plu, au lieu de jeter en passant un coup d'œil sur les médiocres stèles rassemblées là comme dans une nécropole, d'y entendre ces beaux chants de la liturgie grecque qui ont recueilli l'héritage du chœur antique!

Nous montons aux Propylées par un chemin bordé d'aloès comme de glaives acérés. Je ne m'attarde pas auprès des colonnes découronnées qui ont vu le cortège des Panathénées franchir le seuil de l'Acropole au son des flûtes, et les bœufs du sacrifice hésiter sur les dalles glissantes, encore qu'elles soient entaillées. J'ai hâte d'avancer dans l'enceinte sacrée, désert de matériaux épars, aujourd'hui, pour contempler à mon tour la merveille qui fit battre le cœur, illumina l'esprit et réjouit les sens de tant d'hommes avant moi!

Car le Parthénon appartient au patrimoine de l'humanité, redisons-le en apportant quelques nuances à ce lieu commun. Les admirations convergent vers lui, malgré le particularisme des races, parce qu'il est un chef-d'œuvre de simplicité. Art suprême, l'effort ne s'y sent point. Rien n'est plus satisfaisant pour l'œil et la raison que cette construction logique, élégante à la fois et robuste, faite pour durer indéfiniment si l'homme lui-même ne se fût acharné à la défaire, et qui, à demi-ruinée, dépouillée de ses sculptures ou peu s'en faut, nous procure encore un plaisir proprement curatif des troubles auxquels l'esprit est sujet. Harmonie, souveraine harmonie, on ne peut que prononcer ce mot.

Pourquoi des Occidentaux, des Français, seraient-ils ici désorientés s'ils veulent rester d'accord avec leur instinct propre et leur être profond? Pourquoi nous faudrait-il renier nos cathédrales? Mis en présence de cet ordre de beauté, reconnaissons qu'il règne avec splendeur là où la beauté du ciel est immuablement splendide.

Mais quoi! d'autres climats veulent d'autres plantes. Et qui exprima jamais mieux l'élan de l'âme que la vertigineuse ascension des nefs gothiques?

La joie des Athéniens fut immense le 15 septembre 438, jour où la Pallas chryséléphantine de Phidias vint habiter pour la première fois le Parthénon; ce même jour on jouait *Alceste* au théâtre placé sur les flancs de l'Acropole, et chaque spectateur répétait avec Euripide : « Il est doux de voir la lumière du soleil. » Mais puisqu'elle luit semblable aujourd'hui pour nous, sans chercher au delà des formes un sens qui eût seulement été révélé aux Grecs, prenons notre bien et notre plaisir où il se trouve. En dépit des frontons mutilés, laissons agir sur nous les belles colonnes, et que notre être entier s'ennoblisse à leur contact. « La vertu, c'est d'aimer les belles choses », dit Platon dans ses *Dialogues*.

Ces Grecs, d'ailleurs, Européens comme nous, adorateurs d'une déesse qu'ils se représentaient blonde, aux yeux bleus, sont plus nos parents qu'aucun autre peuple méditerranéen à cette époque. Nous ne nous sentons pas étrangers chez ceux qui résistèrent longtemps à l'Asie, et l'Acropole marque précisément le point culminant de cette résistance.

On voit au petit musée proche du Parthénon les débris du temple palladien antérieur aux invasions perses de Darius et Xerxès. Ce ne sont que divinités au sourire étrange, au regard fixe, en lutte avec de monstrueux serpents aux mille replis. Les Grecs, après avoir vaincu les Perses, prirent conscience qu'ils appartenaient à une autre race, et c'est vraiment alors qu'ils se dégagèrent de la barbarie asiatique. Un bas-relief du même musée, *La Victoire renouant sa sandale*, est la perfection même selon Phidias et selon notre cœur. Que de grâce exquise dans ce simple geste qui est d'une fille des hommes plutôt que d'une déesse, dans ce corps aux lignes pures incliné vers la terre! On voudrait ne plus détacher ses regards de l'image immortelle, la seule, puisque les frontons du Parthénon sont vides ou peu s'en faut.

Londres a eu les Parques, ou plutôt Déméter et Per-

séphone. D'autres villes, dont Paris, se sont partagé les bas-reliefs où revivent les éphèbes chantant le Péan, les hardis cavaliers de la théorie annuelle, les canéphores aux tuniques bien plissées.

Quand celles-ci allaient porter un péplos blanc brodé d'or à la déesse qui avait donné le bienfaisant olivier à l'Attique, une esclave accompagnait chacune d'elles avec un parasol pour préserver sa nuque délicate et sa joue en fleur des baisers trop ardents du soleil. Que chantaient-elles? Peut-être le chœur des *Suppliantes :*

Toi dont rien ne trouble l'œil toujours serein, regarde-moi, exauce mes désirs. Vierge immortelle, défends des vierges contre la violence et la persécution!

S'arrêtant au portique du temple, elles étaient semblables alors aux cariatides de l'Erechteion, demeurées immobiles à leur poste, et qui soutiennent encore de leurs têtes la demeure de la Divinité.

La beauté du Parthénon et des autres monuments d'Athènes tient sans doute à leur équilibre, à la pureté de leurs lignes, à leurs heureuses proportions, mais aussi à la splendeur d'une matière éminemment propre à construire et à sculpter. Tandis que les Grecs de Sicile, n'ayant à leur disposition qu'une pierre volcanique criblée de trous, se trouvaient obligés de stuquer et de peindre les temples d'Agrigente, les Athéniens purent employer un marbre éblouissant comme la neige, inaltérable, et qui prend avec le temps la couleur du miel ainsi qu'on voit au Théséion.

On ne se lasse pas de marcher parmi ces marbres épars, les yeux tantôt sur les temples, tantôt sur le lointain Pentélique au flanc duquel les carrières font des taches blanchâtres, tantôt sur le proche Hymette, tantôt sur le Lycabette qui semble un gigantesque rocher détaché de la montagne, — et les Grecs ne feignaient-ils pas que ce fût par la main d'Héraclès?

D'un coin de l'enceinte sacrée, je regarde le lieu des assemblées populaires exhumé peu à peu par la mission américaine entre le Théséion et la Tour des Vents, l'Agora

encore bordé de misérables logis qui se pressent jusqu'à escalader l'Acropole, mais qu'il faudrait se garder de démolir tous. Leurs cours étroites où les lauriers-roses fleurissent dans des jarres, et même les pauvres terrasses sur lesquelles sèchent des haillons, n'apportent-elles pas ici un indispensable élément de vie?

De l'autre côté, appuyé au mur en pierres jaunes qui fait le tour de l'antique refuge où les campagnards affluaient en cas de guerre, je touche presque aux degrés supérieurs du théâtre de Dionysos. Les spectateurs de la tragédie qu'Eschyle intitula *Les Perses* voyaient bleuir ces mêmes flots qui avaient finalement servi de sépulture à l'envahisseur. Quelle ne devait pas être leur émotion quand le chœur chantait : « Les dieux défendent la ville de Pallas. Athènes, oui, Athènes est indestructible! »

J'aperçois aussi, plus loin, les colonnes du temple de Zeus Olympien qui furent érigées seulement par l'empereur Adrien, et près desquelles des *evzones* enjuponnés font l'exercice aux sons du clairon.

Au pied de l'Acropole est cet autre rocher de moindres dimensions, l'Aréopage, où la beauté dévoilée de Phryné la fit absoudre de l'accusation d'impiété par des juges complaisants. Plus tard, au contraire, Paul de Tarse, que nous nommons saint Paul, ne réussit pas à convaincre la même assemblée en lui révélant le « dieu inconnu » que Socrate avait pressenti et préféré aux dieux de la jalouse cité. Plusieurs siècles avant la naissance du Christ, la mort du philosophe n'est-elle pas comme un témoignage prophétique en faveur de la Divinité? Lamartine l'a cru :

> Heureux ceux qui naîtront dans la sainte contrée
> Que baise avec respect la vague d'Erythrée!
> Ils verront, les premiers, sur leur pur horizon,
> Se lever au matin l'astre de la raison.
> Amis, vers l'Orient tournez votre paupière.
> La vérité viendra d'où nous vient la lumière!
> Mais qui l'apportera? C'est toi, Verbe conçu,
> Toi qu'à travers le temps mes yeux ont aperçu.
>
> (*La Mort de Socrate.*)

Une bruyante rumeur interrompt ma rêverie. Des massifs de faux-poivriers qui avoisinent l'Aréopage, je vois sortir un jeune homme sans veste, les bras sanglants, soutenu par des agents de police, car il défaille. Qu'est-ce donc? Qu'est-il arrivé? Dans la foule vite amassée, un portier d'hôtel parle français : « Ce n'est rien, dit-il avec indifférence, simplement un amoureux éconduit qui a voulu se supprimer; il s'est coupé les veines. »

Ainsi cet antique mode de suicide est toujours pratiqué sous le ciel admirable qui devrait encourager à vivre. Privé d'espérance, le malheureux jeune Grec avait voulu mourir, et cela près du rocher où triompha Phryné.

Détournons notre esprit de cette pénible impression. Traversons le quartier du Céramique en donnant une pensée à la stèle délicate où Hégéso est représentée ayant en mains les bijoux contenus dans le coffret que lui offre une suivante; ici, du moins, l'idée de la mort s'enveloppe de douceur et de sérénité. Prenons ensuite la voie sacrée que suivait la procession des Eleusinies. Tout à l'heure, nous vîmes l'Ilissos aux beaux platanes, promenade aimée des Péripatéticiens; cette fois, dans la banlieue poussiéreuse, ce ruisseau sans importance enjambé par un petit pont est le Céphise.

Peu ensuite, nous entendons un bois de pins touffus retentir des rires de jeunes filles et de jeunes garçons qui ont congé aujourd'hui à l'occasion des funérailles de Vénizélos. Nous sommes à Daphné, ainsi nommé de la nymphe poursuivie par Apollon et changée en laurier. Un vieux monastère byzantin y abrite les tombeaux de nos ducs d'Athènes; on remarque dans la cour où nous pénétrons le sarcophage d'un La Roche, où fut gravé son écu : deux serpents affrontés parmi des fleurs de lys. Mais prenons du champ, reculons pour mieux voir l'église encadrée de cyprès plusieurs fois centenaires. Quelque part une svelte colonne à chapiteau ionique sort à demi de la pierre dorée, comme la nymphe de l'écorce. Un chant d'oiseau, voix du printemps, éveille le cloître ogival rempli de débris antiques où flotte une odeur de laurier. On s'y attarderait volontiers; il faut pourtant voir dans

l'église les mosaïques naguère ensevelies sous le plâtre, qui racontent l'Evangile page par page. Le *Pantocrator*, au centre de la coupole, montre un sévère visage oriental inspiré, lui, de l'Ancien Testament.

Après Daphné s'ouvre un défilé rocheux que traverse une route excellente, due à un ancien président de la République originaire d'Eleusis, et non ingrat envers ses concitoyens. Puis nous longeons la mer, ayant à droite une plaine des plus propres à faire fructifier les dons de Déméter. — On sait que le nom de celle-ci ne signifie pas autre chose que la *terre-mère,* et que le mois des moissons s'appelait avec justice Démétrios. — Plus loin, des étangs salés. Près du bourg sacré, enfin, blanchissent comme autant de légers fantômes les arbres fruitiers en fleurs, ombres élyséennes au pied des noirs cyprès.

Tous les automnes voyaient jadis s'acheminer d'Athènes vers Eleusis la théorie des Initiés ou de ceux qui désiraient le devenir. Ils partaient assez tôt pour y arriver avant le soir, chacun emportant un porcelet qu'il fallait laver dans la mer avant de l'offrir en sacrifice le lendemain matin. On campait la nuit auprès de l'enceinte des temples; et les femmes logées deux par deux sous la tente, se redisaient l'une à l'autre l'histoire des déesses qui leur étaient chères.

Déméter a mis au monde la plus belle des filles, Perséphone, mais tous les dieux souhaitent la lui prendre quand celle-ci sort à peine de l'enfance, et Pluton obtient l'assentiment de Zeus à l'hymen qu'il projette. Un matin de printemps, alors que Perséphone danse et joue avec ses compagnes dans une prairie semée de fleurs, soudain le ciel tonne et la terre s'entr'ouvre. Un dieu jailli de la crevasse s'empare de la vierge et l'entraîne sur son char dans l'abîme aussitôt refermé. Déméter en larmes court partout à la recherche de sa fille jusqu'au jour où, épuisée, elle s'assied sur la « pierre triste » aux portes d'Eleusis. Accueillie favorablement par le roi Céléus, elle guérira son fils Triptolème, lui fera don des épis qu'elle porte, et lui enseignera à les faire fructifier.

Selon d'autres, assise près du puits Callichoros, elle

a raconté l'enlèvement aux jeunes filles d'Eleusis venues y puiser, qui l'ont entourée et consolée.

Zeus va lui permettre de descendre au noir royaume et d'y reprendre l'enfant chérie. Perséphone, désormais, vivra les longues nuits de l'hiver en compagnie du dieu des morts, mais les belles journées du printemps et de l'été à la lumière du soleil.

Ainsi la soirée se passe-t-elle en chants et en récits, en festins et en danses. Le jour venu, hommes et femmes se présentent à l'entrée du temple où les accueillent des prêtresses couronnées de myrte et un hiérophante à la robe semée d'étoiles d'or. D'obscurs et tortueux cheminements font suite aux lumineuses Propylées; les cours bordées de portiques, les salles et les grottes se succèdent. Cependant les prêtresses aident les femmes à dépouiller leurs longues robes jaunes, car le culte de la déesse de la fécondité n'admet nuls voiles dans l'ombre propice au mystère. Et d'étranges cérémonies éprouvent les futurs initiés, brusques passages de la lumière à l'obscurité, soudaines apparitions de lampadophores qui courent en agitant des torches fumeuses, pour imiter la descente de Déméter au Tartare.

Près de la baie d'Eleusis, au pied d'un rocher où se creuse une grotte, le soleil inonde aujourd'hui les ruines de sanctuaires enchevêtrés non moins confusément que les rites de jadis, à ce que nous en pouvons savoir. Un puits que voici, entouré de larges dalles, serait-il la fontaine Callichoros? Nous gravissons des degrés sur lesquels s'érigent des tronçons de colonnes cannelées et s'alignent des chapiteaux corinthiens mutilés. Aucun plan n'est lisible en ce lieu bouleversé par les Goths d'Alaric, et ensuite par les archéologues.

On peut croire que le culte rendu dans l'ombre à cette Perséphone qu'un bas-relief archaïque, ici même, montre fuyant son ravisseur, faisait en quelque sorte pendant au culte en pleine lumière de l'Acropole, et qu'il correspondait ainsi à un autre versant de l'âme humaine. Mais nous possédons peu d'informations certaines, car il était interdit aux initiés, hommes et femmes, de révéler ce

qu'ils avaient vu, fait, ou entendu. Sans doute les cérémonies revêtaient-elles des formes accordées aux désirs extrêmement divers des candidats. D'une part, on sait que les mystères de Déméter ressemblaient en plus d'un point à ceux d'Isis, elle aussi reconnue pour la déesse de la fécondité; ils comportaient les uns et les autres ces processions phallophores qu'inspirait un matérialisme grossier. D'autre part, il semble qu'un certain spiritualisme, ou du moins l'angoisse de l'au-delà, y amenait également l'élite des païens. Pour qui était anxieux de l'autre vie, de ses récompenses et de ses peines, Perséphone, que les hymnes orphiques appellent « la jeune fille toute-puissante », symbolisait l'âme emprisonnée dans le corps. « Les initiations n'apprennent pas seulement à être heureux dans cette vie, disait Cicéron, mais encore à mourir avec une meilleure espérance. » Et plusieurs siècles avant lui, Aristophane décrivait la demeure des morts ainsi qu'une espèce de paradis réservé à quelques-uns : « Ce sera de tous côtés un doux concert de flûtes, une éclatante lumière, des buissons de myrtes, des troupes bienheureuses d'hommes et de femmes. » Ainsi parle Héraclès dans *Les Grenouilles*. « Qui sont ces bienheureux? » lui demande Dionysos. « Les initiés », répond le dieu vainqueur de l'hydre.

D'Eleusis, on voit Salamine où se joua le sort de la Grèce, et la colline où Xerxès désespéré se leva de son trône quand ses mille vaisseaux prirent la fuite. Le soleil déclinait, nous regardions tour à tour les flots qui avaient englouti les Perses, et, non moins insondables, les ruines des temples où s'est enseveli le secret des hiérophantes.

A. MABILLE DE PONCHEVILLE.

QUELQUES LUMIÈRES SUR UNE ŒUVRE POSTHUME DE JULES RENARD

—

Il paraît que, si Edmond n'avait pas publié le *Journal des Goncourt*, Renard n'eût pas songé à écrire le sien. Ces questions de priorité sont oiseuses. Si cette formule littéraire était de la création des Goncourt, je dirais : « A la bonne heure ! » Or, sous les titres de *Souvenirs, Confessions, Mémoires, Journal* aussi, des milliers d'écrivains, professionnels ou non, nous ont transmis, depuis des siècles, les relations de l'expérience qu'ils ont faite de la vie, avec ou sans l'appoint d'une littérature antérieure.

On ne s'inquiète pas de savoir si Flaubert a « fait du roman » parce que Balzac l'avait précédé, Cézanne, de la peinture parce qu'il y avait eu Delacroix, Franck, de la musique à la suite de Beethoven. L'origine de l'étincelle est invérifiable. Ce qui seul importe, c'est qu'elle tombe sur l'amadou.

Renard en fut un de qualité particulière. Si je tenais à le rapprocher de quelqu'un, ce serait de ce délicieux et subtil Joubert, qu'il n'a peut-être pas lu, dont il n'a parlé qu'une fois, qui s'est défini lui-même, en dix pages, à l'aide de phrases brèves, toutes fleuries d'images exprimées ou virtuelles. Il dit par exemple : « Je suis propre à semer, non pas à bâtir et à fonder ». « Ce n'est pas ma phrase que je polis, mais mon idée. Je m'arrête jusqu'à ce que la goutte de lumière dont j'ai besoin

soit formée et tombe de ma plume ». Et ceci, qu'on aurait pu mettre en épigraphe au *Journal* de Renard : « S'il est un homme tourmenté par la maudite ambition de mettre tout un livre dans une page, toute une page dans une phrase, et cette phrase dans un mot, c'est moi ».

Renard l'a dit, à sa manière, je ne sais combien de fois, et il a justifié son vœu. Les pages entières, et qui parfois se suivent, ne sont point rares, où il a traité les sujets les plus différents en deux ou trois lignes, parfois en une. Ce qui est l'exception chez les Goncourt est la règle chez lui. *L'Ecornifleur* ne ressemble pas plus à *Manette Salomon* que le *Journal* de Renard au *Journal des Goncourt*.

Voici d'ailleurs un détail qui n'est pas sans importance : ce titre n'est pas de Renard. Ce qui fait la valeur profonde de cette œuvre, ce ne sont pas tant les anecdotes sur les contemporains que les raccourcis, les traits, les images, que Renard trouve à foison à propos de l'homme en général, de la femme, de l'art littéraire, des aspects divers de Paris, des animaux, des arbres, des fleurs, des paysages. Les dates n'y ajoutent rien. J'ai toujours pensé qu'une des indications qu'il a laissées, — il avait le sens des titres drus, ramassés, — les *Tablettes d'argile*, par exemple, eût infiniment mieux convenu, l'éditeur restant libre d'ajouter en sous-titre : *Journal inédit*. Le nombre des souscripteurs et des acheteurs n'eût point varié d'une unité.

Renard s'y mit au double début de 1887 et de sa vingt-quatrième année pour ne s'arrêter qu'un mois et demi avant sa mort, qui survint le 22 mai 1910, cinquante-quatre cahiers cartonnés, tous numérotés par lui de 1 à 53, étant donné qu'il y a, je ne sais pourquoi, un 18 *bis*. Les plus petits, de 1887 au milieu de 1891, sont, la plupart, de trente-deux pages chacun, d'un format essentiellement portatif. Pour les suivants, plus longs, plus larges et plus épais, il n'y en a pas un qui ne comporte plus de trois cents pages; plusieurs dépassent le chiffre de quatre cents, toutes, autant qu'il m'en sou-

vienne, couvertes d'une écriture très espacée qui fait contraste avec les manuscrits qu'il mit lui-même au net.

Cette œuvre exceptionnelle, de verte originalité, serait peut-être restée inédite si Bernouard n'avait, en 1925, décidé de publier les œuvres complètes de Renard, augmentées du *Journal* en trois volumes. Il y en eut cinq. Il y en aurait eu davantage s'il n'avait été nécessaire de laisser au manuscrit les notes dont Renard avait tiré parti pour ses livres, surtout en ce qui concerne ce qu'il appelait son « village ». Elles sont en quantité respectable. Il est gênant de lire, dans le *Journal des Goncourt*, des pages qu'on retrouve dans leurs romans, qu'ils soient signés des deux prénoms fraternels, ou d'Edmond seul.

Un minuscule point d'histoire littéraire. Mme Jules Renard, qui vient de mourir, n'était pas favorable à cette publication. Elle avait raison à sa manière. Elle n'admettait pas qu'elle et les siens fussent exposés à la curiosité publique, et comme servis en pâture à des lecteurs inconnus, et peut-être malveillants. Ayant pris connaissance de ce *Journal* par trois cahiers qu'elle avait choisis un peu au hasard, je m'étais rendu compte de la valeur de l'œuvre. Le 1er mai 1925, je discutai avec elle deux heures de suite, pour réussir à la convaincre. J'ai lieu de croire qu'elle ne s'est pas repentie d'avoir cédé. Sans l'attrait de cet inédit, « les œuvres complètes » se fussent peut-être enlevées moins facilement, même à la fin du premier quart de ce siècle de malheur.

Les échotiers ont publié des informations inexactes. Une fois n'est pas coutume. Je ne m'amuserai pas plus à les relever qu'à les rectifier. Ce que je peux dire a plus de dix ans de distance, c'est que je suis seul à connaître les détails de ce petit chapitre d'histoire littéraire, et aussi que peuvent dormir sur leurs oreilles ceux qui me tiennent pour un naïf qui raconte tout, quand eux-mêmes, assidus à je ne sais combien de parlotes, colportent les indiscrétions les plus enfantines. Voilà bien des lustres que je ne me suis confessé. Je n'en ai pas moins le respect du secret de la confession, surtout hors du confessionnal.

Sans trahir ce secret, — et Dieu sait s'il en filtre d'autres plus importants! — j'indiquerai telles discussions sereines que j'eus avec Mme Renard touchant le maintien de certains textes. A la date du 23 février 1891 Renard écrit : « George Sand, la vache bretonne de la littérature. » Mme Renard était choquée. Nietzsche, dont Renard ignorait certainement le nom à cette date, et dont il a dit, plus tard : « Ce que j'en pense? C'est qu'il y a bien des lettres inutiles dans son nom », Nietzsche, donc, en toutes lettres, avait dit, dans *le Crépuscule des idoles :* « George Sand ou *lactea ubertas,* ce qui veut dire : la vache à lait au « beau style. » Ce que Nietzsche avait publié, l'on pouvait le publier de Renard, et la rencontre de deux esprits si différents restait curieuse. J'ai dû lutter davantage pour que fût maintenue la page, datée du 18 octobre 1896, où Renard décrit un rêve nocturne qui l'obsède : « Je rentre dans ce sein d'où je suis sorti. » Ce rêve, Renard n'est certainement pas seul à l'avoir fait.

Deux autres détails que je me rappelle, et qui ont été supprimés en dernier ressort, sans que j'aie eu voix au chapitre. Se promenant sur les boulevards, Renard avait une peur maladive, quelquefois, qu'un omnibus, dérapant, le renversât. Il y avait, là-dessus, si je ne me trompe, peut-être deux ou trois lignes. — Voyageant de Clamecy à Corbigny, il avait eu en face de lui, dans le train, une jeune femme charmante qu'il regardait avec discrétion, et qui le regardait sans déplaisir. Pas un mot ne fut échangé. Il faisait quelques rêves de poète. Une vingtaine de lignes, peut-être.

Il n'est pas exagéré de dire qu'à quiconque est sans parti pris cette publication a fourni, de Renard, un visage inédit, moins pour le style que pour la pensée. A lire ses autres livres, on se disait : « Quel dommage qu'il n'ait pas donné toute sa mesure! La forme y est, à coup sûr, mais le fond est un peu maigre. » Il a prévu cette réflexion quand il a écrit : « Je ne serais pas très flatté si, plus tard, quelque imbécile disait : « Pour moi qui l'ai connu, il était bien supérieur à son œuvre ». Cet imbé-

cile ne pourrait que se taire après avoir lu — ce qui s'appelle lire, — cette œuvre posthume où Renard a mis le meilleur de lui-même, et une substance qu'on ne trouve pas dans les livres d'autres écrivains à ambitions plus hautes et moins justifiées, je veux dire : les penseurs de profession. Quand il sera dans le domaine public, si les circonstances se prêtent encore à ces jeux de l'esprit, il y aura de beaux jours pour les compilateurs. Les *Tablettes d'argile* n'ont pas fait leur vraie trouée jusqu'aujourd'hui.

Beaucoup de ces notes, je l'ai dit, ont passé dans les livres qu'il publia lui-même, dont l'avant-dernier fut *Nos frères farouches,* et d'autres, si je ne me trompe, dans le dernier, qui fut *La Bigote*. Il est remarquable au premier chef que ce soient les plus pittoresques qu'il ait dédaignées, et ce livre, — l'avant-dernier, — d'une violente sécheresse, ne nous donne de Renard qu'une représentation incomplète. Un exemple entre mille autres. Cette Honorine dont il a tant parlé, cet autre « demi-siècle de servitude », il écrit d'elle : « Des fois, la nuit, en attendant le jour qui n'en finit pas de venir, elle se dresse, s'assied sur son lit et se met à chanter ». Quelle évocation!

Je dois dire qu'à mon usage personnel, et à des minutes que je ne considère pas comme perdues, j'ai dressé, de cet ouvrage en cinq volumes, une table des matières autres que les noms propres. Elles ressemblent, sinon au chiffre 3, à ses fourmis : il y en a, il y en a!...

La lune lui a inspiré des rêveries neuves, nourries d'images qui sont de sa meilleure veine. J'en retrouve une quinzaine de lignes dans son avant-dernier livre, alors que je lis, à la date du 2 janvier 1899 :

Clair de lune. L'eau devint sérieuse, pincée, et serra les lèvres. Elle gela, fut nette comme un miroir. Le ruisseau voulait prendre la lune entre ses bords. — Les poules d'eau criaient, cachées dans les racines, le bec prêt. — Et la lune semblait y aider, et tout le froid tombait d'elle sur l'eau. — On la tenait. Les rats allaient la prendre avec leurs dents. —

On ne la tenait pas du tout. Elle s'échappe, comme toujours sans effort, et laisse l'eau toute morne.

Cadences autres que barrésiennes, versets autres que bibliques, d'une âpreté, d'une force qui soulève, entre les mots, comme des mottes de terre gelée. On y sent l'héritier de toute une lignée rurale, mais qui s'est si bien initié aux secrets de la langue qu'il en a créé d'autres à son usage exclusif. Ces lignes, et des milliers d'autres, pourquoi Renard s'en est-il remis à la postérité du soin de les recueillir, sinon de les mettre en valeur?

C'est que, bien plus encore que Montaigne, et plus que Joubert lui-même,il devenait de plus en plus « impropre au discours continu ». De bonne heure, l'écornifleur prétend que ses jeunes confrères lui ont dit : « Tu réussis les petites machines, mais ne t'attelle jamais à une grosse affaire. Tu manques d'haleine ». Et puis, du vivant de Renard, peut-être aucun éditeur n'eût-il accepté de lui un livre dont ces notes, non classées, eussent représenté l'armature. Et puis, pour les classer, il eût fallu un travail à quoi répugnait son indolence congénitale de grand artiste. Les jeter noir sur blanc comme elles lui venaient à l'esprit, bon. Et puis, les incorporer à un récit, les placer artificiellement dans un dialogue, autre besogne qu'il détestait de plus en plus.

Enfin, il fut de la famille des écrivains qui se contractent à mesure qu'ils avancent en âge, lui qui l'avait fait presque dès ses débuts. Ce resserrement atteignit en Renard certaines manifestations du goût. Sans doute jugea-t-il d'un pittoresque trop éclatant certaines phrases dont j'ai transcrit quelques-unes des plus sonores. En voici une autre, très courte, qu'il est aisé de savoir par cœur : « *Les cris des rats, dans les chenêts, à la lune borgne* ». A la mine inépuisable qu'il avait créée par un travail de près d'un quart de siècle il n'emprunte qu'une faible partie des richesses qu'il y a accumulées.

L'essentiel est que rien n'en soit perdu, que tout soit sauf, et même que l'honneur littéraire y gagne.

HENRI BACHELIN.

LE MOUVEMENT DE LA POPULATION EN FRANCE ET EN ALLEMAGNE

—

Un humoriste anglais (1) a dit qu'il existe trois sortes de mensonges : le mensonge proprement dit, le parjure et... la statistique. Sans doute il y a dans cette affirmation beaucoup de vrai, car la statistique n'est souvent qu'un art : celui d'interpréter les chiffres avec plus ou moins de subtilité, parfois de les travestir.

Hélas! On ne saurait prétendre des statistiques que nous allons citer qu'elles sont mensongères : ce sont celles du mouvement de la population allemande et de la population française en 1937, ni que nous allons les interpréter savamment, car leur éloquence est péremptoire.

Disons d'entrée que si elles sont encourageantes pour nos voisins, si elles attestent avec force leur vitalité et leur volonté de puissance, en revanche elles constituent pour la France autant d'indices particulièrement inquiétants.

Qu'il s'agisse de la nuptialité, de la natalité ou de la mortalité, l'Allemagne enregistre des progrès, alors que la France marque le pas ou est en recul. En cinq ans, le national-socialisme accuse des résultats stupéfiants.

Nous n'ignorons pas que, systématiquement, le Français moyen n'aime pas aborder ce problème, que nombre de journaux le relèguent même au deuxième ou troisième plan. Il s'agit pourtant d'une question vitale et il est manifeste que, si nous ne réagissons pas vite et efficacement,

(1) Disraeli.

nous sommes appelés à n'être plus à bref délai qu'une nation de deuxième ou troisième rang, la proie de voisins voraces et prolifiques.

Il est beaucoup question du pangermanisme et du dynamisme italien. Ces deux phénomènes ne sont que la traduction sur le plan politique de nécessités d'expansion démographique. Autrement dit, c'est le problème de la chaudière sous pression; l'Italie et l'Allemagne, soumises à la pression de leur surpeuplement, cherchent des exutoires de tous côtés et naturellement du côté de moindre résistance.

La France arme à outrance pour résister à cette pression; elle a construit un énorme réseau de fortifications; hélas! on se demande si ses effectifs suffiront toujours à les garnir et à constituer une armée de choc.

Mais, objecteront les optimistes, la France n'a-t-elle pas derrière elle ses formidables réserves coloniales et notamment l'appoint en hommes que lui assurent ses deux prolongements, en Afrique du Nord et en Afrique Occidentale?

Voire! Sans vouloir verser dans le découragement nous estimons qu'au cours d'un conflit de transport de ces troupes pourrait rencontrer de multiples obstacles et qu'au demeurant on n'est jamais mieux servi que par soi-même. Ne comptons pas sur les autres pour nous défendre, comptons d'abord sur nous.

§

Que ressort-il donc de la comparaison des deux statistiques auxquelles je faisais allusion?

Alors que la nuptialité s'est élevée en France, en 1937, à 274.122, dans la Grande-Allemagne elle a atteint le total de 665.330. La population de la France est d'environ 41.700.000 habitants tandis que celle de la Grande-Allemagne (y compris l'Autriche) monte à 74.826.000. En chiffres absolus la nuptialité allemande dépasse largement de plus du double celle de la France. L'institution du prêt nuptial est évidemment en partie responsable de cette forte proportion d'unions.

Pour ce qui est de la natalité, la baisse est constante en France, où elle passe de 630.059 en 1936 à 616.863 en 1937. C'est, dira-t-on, l'incidence des classes creuses nées pendant la guerre. Les jeunes gens de cette génération ont atteint l'âge matrimonial. La natalité, de 1914 à 1918, ayant été particulièrement faible, il est naturel que ce phénomène se répercute sur la nuptialité et, par voie de conséquence, sur la natalité d'aujourd'hui.

Ce raisonnement est exact. Il vaut pour l'Allemagne comme pour la France, comme pour tous les pays belligérants. Or, que constatons-nous? Au lieu de gaspiller toutes ses énergies en querelles byzantines, l'Allemagne s'est employée à assurer son redressement dans tous les domaines, notamment dans le domaine démographique, où rien n'a été négligé pour relever le niveau de la natalité.

Alors qu'en 1935 la Grande-Allemagne chiffrait un million 353.127 naissances, en 1937 elle en accuse un million 361.401, soit 18,3 pour mille. Et encore sied-il d'ajouter que l'annexion de l'Autriche entraîne une baisse du taux des naissances, lequel atteint 18,8 pour mille dans les frontières de l'ancien Reich.

Là encore les résultats dépassent de plus du double ceux que l'on enregistre en France.

§

Si cette proportion était maintenue, nous devrions noter deux fois au moins plus de décès en Allemagne qu'en France. Ce n'est pas précisément le cas : alors que la mortalité monte en France, en 1937, à 628.603, elle n'est pour la même année, chez nos voisins, y compris l'Autriche que de 883.402.

Examinons maintenant les conséquences de ces deux phénomènes, natalité et mortalité.

En France le bilan de l'année 1937 est désastreux, puisqu'il accuse un excédent de décès de 11.740 unités, tandis qu'en Allemagne le surplus des naissances sur les décès atteint 477.999 unités. Les statistiques du premier trimestre de 1938 sont encore plus affligeantes : elles

indiquent pour la France un excédent de 35.684 décès!

Comment l'Allemagne a-t-elle pu réaliser en un si bref délai ce redressement démographique qui, à première vue, tient du miracle?

La mise en vigueur d'un certain nombre de mesures, dont le prêt matrimonial (*Ehestandsdarlehen*), n'a pas été étrangère à cette révolution.

Qu'est-ce donc que le prêt nuptial ? C'est une avance qui est accordée, sous certaines conditions, à tous les jeunes couples, depuis le mois d'août 1933. Depuis sa fondation le prêt « d'entrée en ménage » a été alloué dans un million de cas environ (1), un tiers des jeunes couples en bénéficiant. C'est-à-dire l'influence énorme qu'il a exercée sur la nuptialité et, par ricochet, sur la natalité.

Pourquoi, me demanderez-vous, sur la natalité ? Parce qu'une remise d'un quart est concédée aux époux pour chaque enfant qui vient au monde. Ce qui revient à dire qu'une famille de quatre enfants bénéficie d'une remise totale.

Evidemment le prêt nuptial n'est pas accordé à tout le monde. Les finances allemandes, déjà fort obérées, n'y suffiraient pas : il faut que la jeune fille, qui convole en justes noces, ait été occupée au moins pendant neuf mois dans les deux années précédant son mariage et qu'elle s'engage à abandonner tout travail en dehors de son foyer.

Cette mesure a eu pour conséquence une diminution immédiate du chômage, diminution qui, par suite des entrées en ménage, a été encore accentuée par une recrudescence d'activité dans toutes les industries ménagères (ameublement, ustensiles, linge, etc.)

Il en est résulté pour l'Etat une réduction de charges pour indemnités de chômage de l'ordre de plusieurs centaines de millions de marks-or, correspondant à une diminution du nombre des chômeurs de 650.000 unités, hommes et femmes.

(1) Exactement un million trente mille.

Cette compression compense, dans une certaine mesure, la poussée de dépenses provoquées par la généralisation du prêt nuptial.

Quel est le montant de ce prêt ? Alors qu'il s'élevait au début à mille marks-or (théoriquement le mark-or vaut presque quinze francs français), il est ramené actuellement à cinq cents marks. Le prêt est du reste consenti en nature sous forme de mobilier, trousseau, vaisselle, batterie de cuisine, etc... Le total des allocations monte à 650 millions de marks-or. La cadence des prêts est en ce moment de 22.000 par mois.

Les résultats merveilleux obtenus par cette institution ont incité le gouvernement italien à l'imiter. Qu'attendons-nous pour prendre en France une initiative analogue et renforcer ainsi l'effet bienfaisant des allocations familiales?

Ce n'est pas tout : le gouvernement allemand a organisé encore un sytème de subsides à toutes les familles nécessiteuses et nombreuses.

Les familles nécessiteuses comptant six enfants et davantage sont assistées à raison de cent marks par an et par enfant. On espère pouvoir étendre graduellement cette mesure aux familles comptant cinq et quatre enfants.

Dans sa sollicitude, le ministre des Finances du Reich vient de décider d'allouer une pension mensuelle de 10 marks, se greffant sur l'allocation précédente, au cinquième enfant et aux suivants, âgés de moins de seize ans, appartenant à des familles dont le revenu mensuel est inférieur à 185 marks.

On a calculé que 300.000 enfants sont touchés par cette mesure, dont on prévoit l'extension aux familles comptant quatre enfants, dès que les moyens financiers seront disponibles.

§

Le problème démographique éclipse par son importance toutes les autres questions. Non seulement il les éclipse, mais il les conditionne. Le problème financier,

le problème militaire, toutes les questions économiques et coloniales sont subordonnés au problème de l'accroissement de la population.

Or, puisque c'est en premier lieu à la France que nous pensons, existe-t-il un plan d'action, un programme pour relever le niveau et le nombre des naissances ? Dans le cabinet dont nous sommes gratifiés, y a-t-il un ministre, ou un sous-secrétaire d'Etat des problèmes démographiques, un fonctionnaire dont la tâche consisterait à rechercher tous les moyens propres à augmenter la natalité et à *mettre en œuvre tous ces moyens ?*

Car, hélas! en France tout se traduit, dans ce domaine, par des congrès, des discours et des articles, comme le mien, — qui ne servent pas à grand'chose, — mais, en dehors des joutes oratoires, l'on n'envisage aucune réalisation.

Ne se trouvera-t-il donc pas un homme d'Etat énergique, qui ait la volonté de trouver les remèdes au mal et de les appliquer sans égard, jusqu'au bout. Ou bien faut-il laisser tomber nos bras et notre plume de découragement et avouer que cet homme ne peut exister dans le régime sous lequel nous vivons, qu'il serait vain d'escompter un sauveur et que nous sommes fatalement voués à la décadence et à la disparition ?...

On consacre des milliards à la défense nationale, on veut en dépenser d'autres pour les grands travaux. Quant à la natalité, c'est le cadet des soucis de nos législateurs.

Le premier des grands travaux ne devrait-il pas être la reconstitution du patrimoine démographique de la France? Quel est le grand patriote qui voudra attacher son nom à cette œuvre de renaissance nationale?

Ainsi que le prouvent certaines défaites humiliantes, la France doit faire un gros effort sur le plan sportif. Il faut qu'elle le fasse dans tous les domaines, mais les statistiques que nous avons alignées établissent que le problème démographique doit être à la base de ses préoccupations. Elles prouvent aussi que, sans coup férir, les Allemands ont gagné l'an dernier plus qu'une bataille,

une véritable guerre, dont l'enjeu était un demi-million d'hommes.

La France n'a pas le droit de s'abandonner. Si elle ne veut pas abdiquer, il faut qu'elle tende toutes les forces vers un seul but : la grandeur du pays. Mais, pour cela, il faut qu'elle soit gouvernée.

AMBROISE GOT.

L'ART ET LE SURRÉALISME

—

Ce miroir spirituel de notre temps qu'est le Surréalisme en art est aussi ancien que l'Art lui-même. Car l'Art n'est réalité qu'en tant qu'objectivité pour l'esprit par l'œuvre d'art. En tant que phénomène, il ne peut être qu'irréalité, ou que surréalité, notions, sinon homogènes, du moins parallèles impliquant l'indice du contraire du réel. « L'Art n'est pas représentation, dit M. Focillon, mais suggestion. » Nous pouvons dire aussi par là qu'il est surréel autant qu'irréel.

En tant que manifestation collective, le surréalisme nous incite à outrepasser les spiritualités des moqueurs et à sonder le problème de son existence dans notre Réalité artistique. Les gestes déclamatoires, la fumisterie mi-sensuelle, mi-métaphysique des publications sur l'art contemporain, les constructions littéraires peu explicites, ne suffisent plus à la compréhension de ce qui est, qui existe, pour faire voir et sentir ce mouvement qui, au fond, est la vie artistique de ce premier tiers du XXe siècle. Notre humanité d'après-guerre, qui n'a été épargnée nulle part de coups étourdissants, est en éveil, et trop sensible au désastre général pour que ceux qui entre eux sont les artistes n'en prennent pas conscience en traduisant ce phénomène plastiquement en œuvres d'Art. C'est là la première cause de l'existence de cet enchevêtrement plastique, de cette stylisation contournée, tourmentée, exaltée, de la confusion qui est la vision artistique de notre temps, et qui pourrait être considérée comme le symbole le plus légitime de notre vie actuelle.

C'est la critique de la culture, de l'existence qui l'ont fait naître. Son essence, c'est ce repliement sur soi-même,

seul refuge de l'être pensant et sentant, devant le risque d'être annihilé. Son moyen d'expression est un héritage des temps précédents, c'est le symbole d'autrefois, pas embelli, mais enlaidi, par des objets-signes, à travers l'humour, amer d'indignation le plus souvent. Le misérable, le vulgaire ou trivial, le lugubre, pas celui d'un Bosch ou d'un Breughel, ou des autres artistes terre-à-terre, des Vélasquez, Goya, Daumier ou même ceux des petits maîtres hollandais du XVII[e] siècle, mais, repensés en symbole, travaillés, frappant brutalement l'esprit pour lui faire comprendre que le beau, le bien, la vertu, sont les mensonges du Passé mort, qu'à présent c'est le pouvoir de l'infâme et du pervers. Dans le passé ce n'était que la figuration, actuellement c'est l'indication par l'interception de l'humour et du sarcasme. Là encore, ce n'était que le sourire, peut-être triste; ici, c'est le ricanement amer mais criard. Les éclats des couleurs, autant en poésie qu'en peinture, soulignent ce cri strident malgré la construction en compositions savantes d'harmonies d'un Picasso, Chirico, Max Ernst ou Dali, pour ne mentionner que les plus éminents. Perspective, anatomie, lois de composition picturale d'antan, sont les débris des ruines de la « culture » d'autrefois, mais qu'on « réemploie » comme des signes, symboles dans les nouvelles compositions.

Voilà l'art de cette génération qui a grandi les yeux ouverts dans ce cataclysme de la « civilisation », dans ce désastre de la « culture », où tout ce qui a été acquis en beau, en bien, en foi, en sagesse, en vertu, tout ce qui a pu faire l'éloge de la morale, a été détruit dans le bouleversement de la dernière guerre, pour céder la place au désordre, à l'Intérêt travesti dans des notions vidées de leur sens, quoique assez brillantes encore pour être trompeuses.

La notion qui désigne ce groupement artistique et qui est partie de la littérature, de la poésie, tend à s'exprimer par son sens de superposition à la réalité. Par là, le surréalisme est ce qui est le supra-sensible dans la réalité, et il rejoint une tradition artistique, celle de l'Essen-

tiel, qui est d'ailleurs de tout temps à la base de la création artistique. L'Essentiel cherche à s'exprimer avec une variété insaisissable, éveillant la curiosité, poussant l'esprit à la recherche du réel dans l'irréel, du rationnel dans l'irrationnel, du logique dans l'illogique.

Dans le Passé historique de l'Art, deux moteurs agissants commandent à la création : l'Idée-Esprit, y compris sensation-sentiment, et l'activité technique y compris matières-manière. Pour s'exprimer en Art, l'Idée-Esprit sélectionne les moyens, choisit l'essentiel, qui se présentait par l'accentuation dans des sujets d'autrefois, par anticipation à la matière et la manière dans l'œuvre d'art. Cet Essentiel, avant la Renaissance, était l'expression spirituelle de l'Ame. Le mysticisme l'a élaboré en vision et l'a transposé à travers des sujets. L'Art se manifestait dans la force transcendentale de l'expression « divine », autant que dans l'aspiration de la communauté chrétienne. Il n'y avait ainsi pas scission entre l'Art et le contemplateur qui, dans son aspiration vers la vérité divine, rejoignait par sa foi en Art son Idéal, dans le sujet religieux, Dieu, le Christ, la Vierge ou les Saints, vers lesquels il tendait. Ainsi, la connaissance,unie à la croyance, sert la foi à travers l'Art. Quand le désordre religieux eut semé le doute dans cette unité, la connaissance se sépara de la foi, pour frayer son existence dans la science. La logique arithmétique, mathématique, se sépare ainsi de cette direction incertaine et mystique qu'est l'Ame, et l'Essentiel est cherché désormais à travers des connaissances exactes, au lieu du spirituel transcendental de l'âme, qui avait donné naissance à une Beauté divine. Le Beau existant, le beau déjà créé sur terre, le beau établi par les traités artistiques de la mesure et tiré de la nature par les lois de la sélection, et les règles de la composition, remplace le spirituel mystique de l'âme, et prend la nouvelle direction de l'Essentiel dans la création artistique.

Ainsi, si l'Art servait d'abord l'esprit, le sentiment, dans son expression, il devint ensuite l'émule du concept

« Beau », qui évolua en soi à travers la science. C'est matière et manière qui prennent le dessus sur le spirituel transcendental et qui s'emparent même de ce spirituel pour en former l'unité artistique, pour se vivifier en somme. Au fond, c'est le premier mouvement de l'Art vers sa libération, due à une harmonie complète de ses éléments, mais qui ne deviendra définitive que dans la seconde moitié du XIXe siècle.

L'Art de cette nouvelle conception, qu'on l'appelle classicisme, naturalisme, réalisme ou idéalisme, est une symphonie générale du spirituel et de la matière-manière, dans laquelle, de temps à autre, les crescendo et decrescendo des divers éléments marquent les étapes successives de l'un ou de l'autre, jusqu'au temps où la philosophie acquiert son rôle indépendant dans l'existence.

La philosophie, cet autre héritage du Passé, est le spirituel en soi. Force créatrice qui, incorporée dans les dogmes chrétiens jusque-là, se détache en partie au XVIIe siècle pour suivre, à l'exemple de la Science, à son tour son chemin; elle ne se séparera jamais de l'Art qui, dans une certaine mesure, est son enfant. Ce qui en Art — y compris littérature, poésie, musique, etc., — est marque significative, caractère parlant, est sélectionné en vertu de l'Essentiel par la philosophie, qui, en somme, est la technique du spirituel en action de la pensée. A travers cette philosophie libérée, le Spirituel n'est plus le mysticisme chrétien de l'Ame du moyen âge, mais c'est le spirituel humain en soi, qui, issu de l'existence naturelle, de la vie elle-même, se présente désormais partout et fait corps avec toutes les activités humaines dans le dégagement de l'Essentiel.

Dans ce chaos des éléments devenu de plus en plus complexe, l'Essentiel se présente dès lors comme le leitmotif, tant dans les directions scientifiques que spirituelles proprement dites, harmonisant pour ainsi dire la polyphonie de la vie. Car nous sommes à une époque où la Science se manifeste comme régissant le mécanisme biologique des éléments, travaillé par l'esprit humain, tandis que le Spirituel est ce qui se réserve

sa présence dans toutes les autres activités de l'existence.

Si le XVIIIe siècle, et même la première moitié du XIXe, est encore tributaire, en émulations, des principes élaborés par la Science du réveil dite Renaissance et par là de l'Essentiel appelé Beau, dans la seconde moitié du XIXe il se passe de curieuses révolutions, qui, par la scission de l'Art et de la Science, arrivent à ce paradoxe que l'Art, devenu unité en soi, monde autonome de la création artistique humaine, se sert, au fur et à mesure, de la Science pour en faire un jeu expérimental; — tel est le cas des impressionnistes. Tandis que la Science, à travers les inventions, devient en pratique le mécanisme de l'outillage, de l'exactitude et de la mesure. Ainsi, vidée du spirituel devenu dans l'inactivité chose morte, monstre solitaire dans ses éléments, elle est surpassée par l'Art, porté, dans sa virilité juvénile, sur les ailes de la philosophie esthétique.

C'est avec les Indépendants que cette nouvelle vie de l'Art fait ses débuts. En créant à travers l'Essentiel, en jouant sur les éléments scientifiques de la lumière décomposante des couleurs. Une nouvelle vision du Beau, du splendide, du magnifique, se dégage par suite, dans laquelle les éléments coopèrent visiblement. L'Art en soi fait son entrée brillante dans le théâtre des phénomènes. Là, en course rapide, il présente ses diverses phases toujours à travers une force créatrice qui ne manque jamais de spirituel. Chez les « Fauves », il se montre dans une joyeuse ivresse de coloris. A travers les cubistes, il se présente sous une nouvelle forme en harmonie plastique, construite de la décomposition de l'objet-sujet. Dans un bondissement de contrepoint, il arrive, même mouvement dans le spirituel, au Surréalisme. Fidèle à son principe, il reflète ainsi, dans ces figurations, le miroitement de la vie du temps dans laquelle il a créé son existence.

Dans son monde autonome, l'Art règne donc sur les phénomènes en présence, et se manifeste selon ses besoins et à sa guise d'après son principe éternel de l'Essentiel.

On dit qu'il est devenu abstrait.

L'Art ne peut pas devenir abstrait, mais il peut se servir de l'abstrait. L'abstraction est un élément de la science, et, au fond, elle n'est autre chose que l'Essentiel d'autrefois, armure de l'expression en Art.

La science se lance en splendeur dans la seconde moitié du XIXe siècle. Elle entraîne avec elle l'Art qui porte ses signes, ses moyens et son esprit jusqu'au moment où elle ne devient qu'un simple mécanisme. L'Art, dans sa virilité dionisyaque, délaisse à ce moment la Science, pauvre Ariane avec sa bobine, et se constitue en soi-même. Il se cherche, il se forme. Les yeux grands ouverts dans le cubisme, il cherche sa nouvelle fantaisie. La réalité monstrueuse dans laquelle il se meut l'indigne et il embrasse le Surréalisme, cette révolte des âmes humaines, battues, souillées, humiliées, et il en fait sa cause. C'est le cri de l'Esprit qui l'a attiré, et c'est le Spirituel qui se manifeste en lui.

La spiritualité nouvelle qui se présente à travers l'Art surréaliste est d'une autre essence que celle du moyen âge mystique, que celle de la Renaissance — construit en beauté — et même que celle, encore joyeuse dans sa première indépendance, des Impressionnistes, des Synthétistes et des Fauves.

Cette nouvelle spiritualité est celle d'un monde en révolte, consciente et de ses possibilité et de ses moyens. C'est une spiritualité intellectuellement construite. Si elle est d'une autre essence que celle du moyen âge, elle est du même élan juvénile, portée autant que celle-ci sur les ailes de l'Art. C'est la spiritualité de toute une humanité en éveil contre les bassesses, la voracité du monstre « Intérêt ».

L'Art, cette création de l'Esprit humain, est une puissance à son tour. — Platon le savait bien : il s'opposa aussi à sa liberté. — Il se présente à travers la personnalité de l'artiste, à travers son goût, son esprit, son âme, qui est l'unité de son Etre vivant. A travers ce créateur homme, son jugement, sa critique, se synthétise la complexité des éléments de son temps. Toute l'épopée

du Passé, autant que le présent. Ce qu'il voit, ce qu'il sent et ce qu'il pense, passe par cette sélection où il cherche toujours ses éléments dans le principe primordial de l'Art par l'Essentiel, et en fait, dans son œuvre, dans sa création, la grande Synthèse qui résume en partiel l'Essentiel de ce qui est. Il crée ainsi consciemment son œuvre d'Art, dans la ferveur inconsciente et l'effort tendu dans lequel le porte l'aspiration vers l'Art, puissance de laquelle il se proclame. Cette œuvre d'Art créée et dans laquelle est souligné en accentuation l'Essentiel, est douée à son tour d'un caractère magique propre à l'Art et qui fait l'unité de ceux qui ont la même aspiration. Ainsi l'Art dans l'œuvre, le partiel d'une entité, est l'effet sublime de la création artistique.

L'Art, dans ce Surréalisme, ne pouvait pas se présenter autrement, s'il est vrai qu'il y a une logique interne régissant l'harmonie de l'existence. Le surréalisme est la manifestation artistique de son temps, — de ce temps d'après-guerre où, dans le désordre, dans le chaos, dans l'étourdissement, l'homme a perdu sa grandeur, sa valeur, où tout ce qui a été acquis en beau, en bon, ou en bien, en morale ou en éthique à travers des siècles, est bouleversé, jeté dans la boue, ou les notions sont vidées de leur sens propre, où tout se meut en travesti, où le mensonge est la vertu la plus brillante, et où le sourire cache la misère... L'Art, fidèle à son principe d'être le miroitement de son temps dans les partiels de l'Essentiel, ne pouvait pas se présenter sous un autre aspect pour jouer son rôle dans le tourbillonnement complexe de l'univers. Il se manifeste avec toute la verve et toute la puissance de cette force qui l'a fait naître. La laideur, la mesquinerie qui l'entourent ne peuvent pas se présenter en beauté et en grandeur, sinon comme beauté et grandeur de l'Art, expressions de sa force, de sa virilité créatrice. C'est ce qui se présente dans les films de Charlie Chaplin, ce que nous donnent, en poésie, en littérature, des artistes comme Aragon, Eluard, Breton, des romanciers comme Céline, et ce qu'en peinture, sous des accents plus doux, moins criards, nous offrent Pi-

casso, dans sa sensualité ascétique, Rauoult, dans ses cruautés satiriques, Max Ernst, dans ses œuvres d'une abstraction métaphysique, Chirico dans ses œuvres d'une tristesse élégiaque, ou Soutine dans ses peintures d'une désespérante amertume, pour ne parler que des promoteurs de ce mouvement en Art.

Il y a encore un autre aspect de ce Surréalisme, celui dit aesthétique, notion pâle, qui, faute de mieux, est encore employée, car l'évolution philosophique de l'Art jusqu'en son étape surréaliste n'a que très peu de liens communs avec ce qu'on appelle au sens propre le Beau.

Nous avons vu que l'art ne se dégage comme unité propre, comme entité phénoménale qu'avec les « Indépendants » qui ont été à la base des nouvelles théories artistiques élaborées par la philosophie. Cézanne, Van Gogh et Gauguin marquent dans ce sens d'une part l'étape de l'affranchissement complet de la tradition esthétique et du principe du Beau et, d'autre part, le point de départ de cette spéculation spirituelle qui a créé dans l'ensemble une complexité des théories esthétiques dont chacune, selon son essence, cherche à s'approprier l'art en tant que phénomène résultant. C'est ainsi que l'art de Cézanne est qualifié par l'esthétique de positivisme scientifique; celui de Van Gogh par la psychopathologie lombrozienne, à travers Schopenhauer, Nietzsche et Freud, a sa part, quant à son côté morbide, dans la création du Surréalisme — par la divination du « génie monstre », — et celui de Gauguin, dans lequel se présente déjà la spéculation constructive synthétisante, a été le point de départ des possibilités en imagination du Symbolisme synthétique. A ces mouvements artistico-théoriques se joint celui de la sociologie, devenu, à un moment donné, le plus puissant. Le tout se confond dans la métaphysique de l'abstraction qui ne pouvait donner que des résultats issus de l'imagination et se présentant en toute liberté de fantaisie, et des possibilités illimitées de la création artistique également métaphysique.

Voilà le point de départ philosophique de l'Art de cette ère nouvelle.

Les artistes, de leur côté, étudient la métaphysique et en créent d'autres. On cherche dans les publications du Passé des points fixes et des bases positives à l'abstraction. Ecrits et ouï-dires des symbolistes aussi bien que des classicistes ou des romantiques qui les inspirèrent.. Et si les pensées et réflexions des artistes comme Delacroix, Ingres, Cézanne, Van Gogh, Gauguin, n'étaient pas encore des traités constructifs, il n'empêche qu'ils devenaient des sources d'inspiration et d'interprétation pour les constructions de théories dites scientifiques des « Divisionistes » avec Signac, des « Cubistes » avec Gleizes, des « Néo-primitivistes », avec Maurice Denis.

Ceux qui sont à la base du mouvement surréaliste se réclament de tous les philosophes et artistes du Passé qui avaient pu donner un indice à l'abstraction et à la décomposition métaphysique spirituelle. Freud et la psychanalyse-psychopathologique, dans toutes ses déformations fantaisistes, a sa grand part dans le concept du Surréalisme, réaction totale des concepts créateurs esthétiques en vertu avant l'existence du critère « Abstraction ». Les deux promoteurs littéraires du Surréalisme, Aragon et Breton, firent des études médicales, Chirico passa une partie considérable de son temps en Allemagne pendant ses études, et Max Ernst, le peintre surréaliste allemand, est métaphysicien par excellence, si l'on peut dire. Ils écrivent eux-mêmes traités ou poèmes. Chirico, en 1914, donne son traité sur la *Pittura metaphisica,* inspiré de Nietzsche et de Schopenhauer. Pendant la guerre, en Italie, il fonde avec Carra le groupe *Valore Plastici* et passe du « futurisme » au « cubofuturisme », puis au « néo-primitivisme », tout cela en quête de la synthèse dans l'abstraction des compositions artistiques. Par là, il se rencontre avec cet autre esprit inquiet et d'essence philosophique qu'est Picasso, autre promoteur de l'Art en Surréalisme.

Le mouvement constructif dans l'abstraction part ainsi, de données solides en études psychiques, à la recherche de « l'Art pur », sans sujet, ni objet, ni littérature, ni émotion, comme contenu, mais pour l'Art en soi.

L'impérialisme constructif de l'irrationnel, qui est frappant dans les œuvres d'Art surréalistes, a, au fond, une source psychique selon laquelle l'artiste crée sa philosophie, — pas celle des érudits, mais une autre, pour son emploi personnel, dont l'essence est pourtant la spiritualité intellectuelle et dont sont issues ces créations de forme nouvelle, d'expression péniblement déchiffrable.

C'est la fantaisie consciemment observée qui, sous forme de vision, cherche à se substituer à ce qui était autrefois pour l'artiste l'objet rationnel, le sujet littéraire, le motif sur lequel faisait ses expérimentations Cézanne et que décomposaient objectivement les cubistes. Ce sont ainsi logiquement constructions irrationnelles cherchées dans l'illogique des rêves. Visions de l'imagination en rêveries fantaisistes. N'est-ce pas l'essence même des créations artistiques d'un Chagall, de ses « rêveries » pictographiques, où se reflètent les souvenirs de son enfance et dans lesquelles le primitivisme cherché, estimé, joue un si grand rôle?

En cherchant plus loin dans cet aspect de la création artistique, nous retrouvons d'une part les théories du « Jeu », également en faveur, dans les spéculations sur l'ensemble obtenu par le « jeu » du hasard dans une action pratiquant les matières afin d'obtenir des effets non prévus. C'est ainsi que la théorie artistique du jeu est arrivée avec le surréalisme sur un plan spirituel comme action créatrice du hasard. Nous retrouvons aussi, d'autre part, celle de l'« Evasion » par la création en art, qui symbolise dans le surréalisme toutes sortes de libertés. Ainsi, la spiritualité créatrice, fécondée par l'Idée à travers l'humour, impose sa puissance à la création artistique, et l'imagination, grande ordonnatrice, arrange avec fantaisie la « Vision ». Le tout naturellement en synthèse avec les aptitudes créatrices de l'artiste.

Pour être synchronique dans l'époque du machinisme, cet irrationalisme, construit logiquement, ce mécanisme imaginaire de l'inconscience, est, en dernière analyse

encore, la syncrétisation confuse des théories esthétiques régnant de notre temps, en quête d'une synthèse, et dans laquelle la Vision remplace ce qui a été le motif, sujet, objet, contenu avant lui. Dans l'imagination de l'artiste la vibration de la Vision est filtrée par l'esprit philosophiquement psychanalytique, et la « libido », la « catharsis », le « complexe d'Œdipe », le « refoulement », l' « évasion », le « jeu », le « symbole », s'y meuvent en confusion. L'artiste compose, crée sa fantaisie et présente sa Vision dans son œuvre créée. La création artistique n'est plus simplicité spontanée, poétique d'inspiration, mais au contraire, toute une complexité psychanalytique se présentant en sublimation métaphysiquement philosophique et qui exige une conscience tendue dans l'ordonnance. Cette action est baptisée « Kunstvollen » dans l'esthétique allemande, ou « Volonté créatrice », et qui compose et construit la Vision dans le principe d' « Abstraction » et le critère du « Surréalisme » qui sont les liens d'unité dans la diversité individuelle des œuvres créées.

A côté de ce phénomène du Surréalisme en Art, il n'est pas sans intérêt d'examiner un instant ce mouvement frère dans l'abstraction qu'est le « Musicalisme » en création artistique et qui se proclame des principes de la musicalité.

Si l'Idée-Esprit y est présente en tant que critère, elle limite également la complexité des apparences dans des œuvres créées, par la « loi de la prédominance », selon le mot de Valensi, en tant que compositions musicales, et pour être également synchronique, dans son temps, et pour cause de la « prédominance de la musique dans des arts du temps ». D'autre part, dans l'abstraction du musicalisme, nous retrouvons un facteur ancien et constant en Art du Passé, égaré dans le surréalisme, qui est la Sensation mise au premier plan, qui remplace la complexité génétique des surréalistes. Car l'Esprit prédominant dans le surréalisme est éliminé dans la composition artistique des musicalistes; il n'est plus facteur régissant. S'il existe, il est inhérent à la composition et

reste invisible. La construction en création se limite aux matière, manière, forme et harmonie, mises en composition artistique par la force des sensations et non pas par la vision créée de l'artiste. En d'autres termes la vision picturale suit les sensations dirigeantes de l'artiste au lieu d'être création de la vision, complexité spirituelle. Les lois régissantes de la construction harmonique musicale prévalent étant donné que ce mouvement artistique se proclame de la musique. C'est ainsi une simplification logique dans la complexité de l'Abstraction se présentant en création artistique dans la peinture, la sculpture, la poésie, etc.

Voilà de simples constatations sur ce phénomène dominant de notre XXe siècle qu'est l'Art sous son aspect de l'Abstraction. Nous en éliminons le problème du jugement de ce qui « plaît » ou « déplaît », et qui, émanant de la critique, est autant chose individuelle qu'affaire de goût, et dont l'aspect collectif peut être appelé « mode ».

Ce qui nous préoccupe au contraire, c'est le problème de l'Art. Qu'est-ce que l'Art? Existe-t-il en vertu de théories ou de principes, dont voici quelques-uns pris en raccourci dès l'Antiquité.

Nous avons vu que pour Platon l'Art n'est pas admis comme action libre, mais comme suite d'une Idée édifiante. A sa suite, pour Aristote, l'Art est imitation et délectation, tout en impliquant l'idée d'idéalisation. Au moyen âge, la théorie néo-platonicienne ramène l'action créatrice de l'Art dans le domaine du spirituel, vers la beauté de l'Ame. A la Renaissance, Mélanchton dit que c'est la « Ratio ». Pour Kant, l'essence de l'Art c'est d'être, et de ne pas être Nature; il est pour la « liberté sans fin », en Art, comme l'est la nature, sans règles et sans but. Tournant décisif dans le domaine de l'Art qui a déterminé la nouvelle direction en création artistique par l'influence exercée. Pour Hegel, au contraire, l'Art, c'est la Vérité sous forme sensible. Pour Bergson, — avec lui nous entrons sur le champ des érudits contemporains, — l'Art, c'est une Vision directe de la Réa-

lité, tandis que, l'œuvre d'art, pour Séailles, « c'est l'esprit de l'artiste, visible dans le corps dont il s'est détaché ».

M. V. Basch, rejetant les théories d'Aristote, de Kant et de Hegel, dit que tout sentiment fort demande à se dépenser, que ce soit en jeu, en langage ou en Art. Il trouve des similitudes entre le jeu et l'Art, avec cette différence que, tandis que le jeu n'a pas d'autre fin que la jouissance de son activité, l'Art est également langage, et, par là, a encore un autre but, celui de se manifester par l'émotion en œuvre d'art. Pour M. H. Focillon, « c'est l'essence même de l'œuvre d'art que de se présenter non comme une addition des parties, mais comme une totalité ». M. Ch. Lalo dit que l'Art est également une délivrance ou un soulagement, et que « le rôle de l'œuvre d'art, c'est toujours de créer un univers imaginaire dont la première fonction est par destination de différer de celui-ci en quelque manière .»

Pour M. Valéry, l'Art, « c'est la qualité de la manière de faire ». Pour M. L. Venturi, c'est le reflet en réalisation « d'une manière de sentir » et qui implique « le désintéressement moral ». Le style, « c'est l'effet théorique des sensations »... « En art on ne peut atteindre un ordre absolu en tant que celui-ci détruit la sensibilité; il n'y a pas d'ordre absolu qui ne soit logique; aussi l'art ne peut-il se donner d'autre ordre qu'un acheminement vers l'ordre.» pour H. Delacroix, « il n'y a pas d'art sans la puissance d'ordonner des rêves et de leur donner corps; ce qu'est précisément l'œuvre. L'artiste n'est pas emporté au tourbillon des images; il les modère »... « L'Art consiste en une direction d'intention et en l'ajustement de l'expression à l'intention »... c'est une « stylisation » avec « prétention à l'automatisme psychique pur et à l'expression du fonctionnement réel de la pensée. » C'est encore « une dictée de la pensée en l'absence de tout contrôle, en dehors de toute préoccupation d'arrangement ».

Ainsi tout le mouvement intellectualiste en matière de création artistique trouve sa justification, et probable-

ment sa source aussi, dans les écrits des érudits cherchant l'essence de l'Art.

Pourtant l'art, dans le Surréalisme, c'est la négation de tout ce qui a été acquis en Beau, en bon, en bien, en vertu et morale dans le Passé! C'est encore le commencement d'une ère nouvelle en Art, dans laquelle la Spiritualité contrôle la Sensation, la Raison le bien et le bon. Parmi ces phénomènes de l'existence artistique, y en aurait-il un plus fort que les autres?

Sensation et Esprit! Ne sont-ils pourtant pas, au fond, deux aspects du même phénomène, en fonction du reflet de l'Univers et de l'Existence, se manifestant en Art?

Ce qui nous donnera la clef et la raison des changements et variations des théories artistiques et de la diversité en concepts de l'Art.

Paris, février 1938.

C. ZIMMERMANN.

L'INFLUENCE DE L'ART FRANÇAIS SUR LA POÉSIE ALLEMANDE

A PROPOS DU 70e ANNIVERSAIRE DE STEFAN GEORGE

—

Les phénomènes de la vie intellectuelle qui apparaissent simultanément chez plusieurs peuples offrent un aspect à peu près semblable. Et ceci, particulièrement aux époques dont le style avait atteint une unité parfaite, et dont le domaine s'étendait à toute la vie contemporaine : le moyen-âge et le XVIIe siècle offrent de ce fait un excellent exemple. Dans les temps récents, il est beaucoup plus difficile de découvrir ces communautés intellectuelles entre les nations, car l'expression d'une époque a perdu son unité de sens et ce sont des styles divers, existant les uns à côté des autres, qui sont devenus la mesure d'une époque. D'autre part, nous sommes trop près de ce siècle pour qu'il nous soit possible d'avoir sur une époque si récente une vue d'ensemble aussi vaste que celle qui est offerte par des siècles depuis longtemps révolus.

Ces tendances communes n'en existent pas moins encore de nos jours. Et toutes les époques ont montré par de nombreux exemples comment l'action réciproque des forces simultanément existantes chez des peuples différents a été féconde pour chacun d'eux. A ces contacts, les peuples ont modelé leur caractère spécifique et ils se sont conduits mutuellement à l'accomplissement de leur propre personnalité.

Mais une telle influence et l'évolution intellectuelle qui en résulte n'ont jamais été exprimées que par l'ap-

parition de quelque grand homme plus ou moins solitaire. Et il suffit qu'à cette affinité spirituelle corresponde une parenté de race pour que ces contacts atteignent la plus haute signification.

Il en fut ainsi en 1888, lorsque âgé de 20 ans, un fils de la Rhénanie, qui pendant plusieurs décades devait être un des poètes allemands les plus riches d'influence, — lorsque Stefan George, au cours de son premier voyage à travers l'Angleterre, la France et l'Italie, fut retenu par Paris, entra dans le cénacle des Symbolistes qui assistaient assidûment aux « mardis » de la rue de Rome, chez Stéphane Mallarmé.

Dans les choses de l'art, son esprit aspirait à la pureté la plus haute et la plus noble. Et la poésie allemande de son temps ne lui offrait justement que plats divertissements, laïus vides ou littérature à thèse corrompue par la politique. On tenait le social pour l'humain absolu et la rhétorique d'imitation pour quelque chose d'équivalent au style d'un Schiller. Les trivialités de la vie des bas-fonds passaient alors pour l'expression de la nature vraie et forte. Ce n'est pas de dispositions telles que pouvait naître une œuvre d'art véritable. Elles étaient pourtant les seules valables dans l'Allemagne de cette époque.

A Paris, George trouva véritablement ce qu'il cherchait en secret et presque sans en avoir conscience. C'est là qu'il trouva réalisé l'idéal qu'il s'était formé et, grâce à cette atmosphère dans laquelle il vivait et qu'il comprenait si bien, l'influence de ce contact lui fut particulièrement féconde.

Nous devons rappeler que le grand-père de George était né près de Metz, dans le dernier village allemand touchant à la frontière linguistique française, et vécut ensuite comme vigneron à Budesheim, petite banlieue campagnarde aux portes de Bingen-sur-le-Rhin. La mère de George était fille de cette vieille terre germanique, qui fut romanisée de bonne heure. C'est ainsi que le poète unit en soi le français et l'allemand — par son père — avec le romain et l'allemand — par sa mère.

Des deux côtés, il hérita de la foi profonde dans le catholicisme le plus strict, qui prévaut encore de nos jours dans cette région.

Son caractère d'Allemand de l'Ouest, s'ajoutant à sa nostalgie d'artiste vers la poésie pure, lui révélèrent une telle affinité entre les symbolistes français et lui-même, que leur mode de vie et leur façon de concevoir l'art lui apparurent comme absolus et éternellement valables. Il alla jusqu'à les adopter lui-même comme mesure provisoire de sa propre vie. Cependant, son évolution spirituelle n'a pas été parallèle aux desseins des Symbolistes : elle ne fit que croiser leur route. Ce qui lui semblait alors le but suprême de la poésie ne fut, finalement, qu'un chemin vers sa véritable vocation, qui était d'une tout autre espèce. Le concept sévère de « l'art pour l'art » n'eut pas pour l'œuvre de George la même valeur absolue qu'il revêtait chez Mallarmé. Nous lisons bien dans le premier cahier des « *Blaetter für die Kunst* » (1892), revue de George et de son cénacle, que « tout ce qui est politique et social devrait être banni de l'art », que l'*art spirituel* du jeune poète était en contradiction avec « cette école usée et de moindre valeur » — le naturalisme — « qui naquit d'une fausse conception de la réalité ». Nous lisons aussi : « Il ressort clairement que nous répugnons à toute lutte ». Mais dans le 2[e] cahier déjà, George et ses amis allemands abandonnent le cadre de « l'art pour l'art » :

Depuis des années déjà, nous remarquons que dans aucun de nos Etats voisins... on n'ose offrir, comme chez nous, au public d'un même niveau de tels produits comme poésie.

Ici le « politique et le social » sont pris en considération et demeurent en rapport avec la poésie. Ils ont une influence sur l'art. L'Allemand a d'autres préoccupations journalières que le Français, et cela exerce une influence sur l'art :

Pour l'époque qui va suivre, il en résulte une différence entre la tâche de notre art et celle de nos voisins.

Le symbolisme veut créer un art, — si nous nous en tenons aux principes théoriques — qui soit extérieur à la vie et qui ait une existence autonome et non soumise aux contingences. La poésie de George est elle-même et en premier lieu « libre de service », mais elle ne plane « au-dessus de la vie qu'après l'avoir pénétrée ». Elle n'exclut pas la vie, la vie fait partie intégrante d'elle-même. D'après le mot de Nietzsche, un tel art doit devenir « la tâche suprême de l'existence ».

Les poètes français ont donné à Stefan George la force de vivre réellement son idéal : ils lui ont montré le chemin de son propre génie, bien que celui-ci soit différent de l'attitude des symbolistes. Le développement de son œuvre devait le montrer plus tard et George lui-même n'a-t-il pas dit dans son grand *Hymne d'action de grâce* de 1907 :

Es war am schlimmsten Kreuzweg meiner Fahrt :
Dort aus dem Abgrund züngelnd giftige Flammen,
Hier die gemiednen Gaue, wo der Ekel
Mir schwoll vor allem, was man pries und übte,
Ich ihrer und sie meiner Götter lachten.
Wo ist dein Dichter, arm und prahlend Volk (1)?

C'est ainsi que George voyait l'état spirituel de sa patrie et, à « l'appel féerique de l'Ouest », il partit pour Paris, « mère de tous les étrangers, des méconnus et des proscrits ».

Là il trouva ce qu'il cherchait, car là

...umgab mich Jugend
Im Taumel aller Dinge, die mir teuer
Da schirmten Held und Sänger das Geheimnis :
Villiers sich hoch genug für einen Thron,

(1) C'était au plus mauvais carrefour de ma route.
Là-bas jaillissaient de l'abîme des flammes aux langues empoisonnées.
Ici les régions évitées où montait en moi le dégoût de ce qu'ils louaient, de ce qu'ils faisaient,
Où je riais de leurs dieux et eux des miens.
Où donc est ton poète, peuple pauvre et fanfaron?

Verlaine in Fall und Busse fromm und kindlich
Und für sein Denkbild blutend *Mallarmé* (2).

Pour la première fois, une vérité essentielle lui est révélée : l'idée lointaine n'est qu'une nourriture provisoire de l'esprit; seule la forme vivante nous confère l'efficacité et cette véritable force vitale qui nous environne partout.

Le rêve et l'infini peuvent être nourritures,
Mais l'air que nous respirons, seul le Vivant l'apporte.

Et aux amis français d'il y a vingt ans, il lance encore cet appel (1907) :

So dank ich, Freunde, euch, die dort noch singen
Und Väter, die ich seit zur Gruft geleitet.
Wie oft noch, spät, da ich schon Grund gewonnen
In trüber Heimat, streitend und des Sieges
Noch ungewiss, lieh neue Kraft dies Flüstern :
Returnent franc en France dulce terre (3).

La vieille chanson de Roland retentit encore comme un chant éternel du doux pays de France. A travers l'œuvre des symbolistes, elle a parlé à George et l'a mené au-devant de son destin.

§

La France n'a pas eu pour Rainer Maria Rilke une signification entièrement semblable. Le fils de l'officier de Prague, ayant beaucoup de sang slave dans les veines, se trouva de ce fait beaucoup plus attiré vers l'Est. La Russie fut pour lui à peu près ce que la France fut pour

(2) . ..m'entourait la jeunesse,
Dans le tourbillon de tout ce qui m'était cher,
Là héros et chanteurs veillaient sur le secret,
Villiers était assez grand pour un trône,
Verlaine enfant et pieux dans sa chute et dans sa pénitence,
Et Mallarmé saignant pour son idéal.

(3) Merci à vous, amis, qui là-bas chantez encore,
Et vous, mes pères que depuis je menai au tombeau.
Que de fois, plus tard, ayant jeté de solides fondements
Dans ma sombre patrie, toujours luttant, mais encore
Incertain de la victoire, ai-je puisé de nouvelles forces
En entendant ce murmure : Returnent franc en France dulce terre!

George. C'est un Rilke bien plus mûr, plus averti, déjà formé, qui vint en France. C'était quelques années après la fin du siècle.

La France ne se présentait pas à lui dans la personne d'un poète ou d'un cénacle de poètes. L'essentiel, pour Rilke, ce fut la cité parisienne elle-même et la personnalité du sculpteur Auguste Rodin. Stefan George qui, lui, ne voulait découvrir dans le monde extérieur et dans les hommes autour de lui que des valeurs de son propre moi, fut attiré par le caractère homogène du groupe des symbolistes. Ce qui absorbe Rilke, au contraire, ce sont les choses et les forces extérieures à son moi propre, et il cherche à pénétrer leur nature secrète et véritable. Rien d'étonnant à ce qu'il soit dès l'abord saisi d'admiration par le style de la capitale française, tout différent de son propre style, par sa culture si ancienne, et par la création artistique de son ami Rodin. Rilke lui aussi a joui de l'amitié d'un bon nombre de poètes, entre autres de celle de Paul Valéry. Mais la véritable « révélation » française lui fut donnée par Paris et Rodin. Il a consacré à chacun d'eux une grande œuvre : *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge* sont, vus dans l'ensemble, son journal parisien. Dans son ouvrage sur *Auguste Rodin*, il cherche à saisir la nature de cet homme étrangement puissant et actif et à pénétrer au plus profond de son œuvre, bien que leurs natures soient des plus différentes. Pour Rilke, l'expérience de Paris et l'amitié de Rodin n'ont cependant qu'une seule signification : aiguiser son regard pour les choses auxquelles désormais il consacrera son œuvre.

Rilke vint à Paris en homme achevé et en poète connu, ayant déjà publié la partie essentielle de son *Livre d'Heures*. L'expérience de la terre étrangère devait donc avoir pour lui une signification et une importance tout autres que pour George. *Les Cahiers de Malte L. Brigge* et l'*Auguste Rodin* ne sont pas les seuls ouvrages où l'on voie refléter la ville parisienne et le nouvel aspect des « choses ». Le reste de l'œuvre en est parfois imprégné :

Und stundenlang am grossen grauen Teiche
Mit einem kleinen Segelschiff zu knien;
Es zu vergessen, weil noch andre gleiche
Und schönere Segel durch die Ringe ziehn
Und denken müssen an das kleine bleiche
Gesicht, das sinkend aus dem Teiche schien :
O Kindheit (4) !

Ce tableau du Luxembourg se trouve sans indication de lieu dans le *Livre des Images,* ce cycle de poèmes qui naquit le premier sous l'influence de Rodin. Le sens de la forme fait son apparition dans la poésie de Rilke: le *Livre des Images* est le premier pas fait dans cette direction. Avec les *Nouveaux Poèmes* qui suivent, l' « objet formé » se place au premier plan : *la Panthère, les Flamands, le Cygne,* demeurent des tableaux inoubliables, pris au Jardin des Plantes. Le poète y montre à nu le cœur des choses, en le tournant pour ainsi dire vers l'extérieur. C'est la « forme » même qui arrive à en exprimer l'essence. C'est ainsi qu'il peint le cygne qui se pose :

In die Wasser, die ihn sanft empfangen
Und die sich, wie glücklich und vergangen,
Unter ihm zurückziehn, Flut um Flut;
Während er unendlich still und sicher
Immer mündiger und königlicher
Und gelassener zu ziehn geruht (5).

La Russie, avec son caractère slave de l'infini, avait approfondi et intériorisé les vues poétiques de Rilke. Là, son être mystique commença à s'exprimer. La

(4) Durant de longues heures,
S'agenouiller au bord du grand bassin gris,
Avec un voilier qu'on oublie
Pour d'autres voiliers semblables et plus beaux
Qui voguent dans les cercles des ondes
Et devoir penser au petit visage pâle
Penché et qui semble regarder de l'étang,
O enfance !

(5) Sur les eaux qui doucement l'accueillent,
Et qui heureuses, effacées,
Se retirent sous lui, flot à flot,
Tandis que silencieux et sûr infiniment,
Toujours plus libre, et plus royal,
Et plus paisible, il daigne s'éloigner...

France lui donne alors quasiment la forme extérieure nécessaire à cet élan profond, la clarté de la forme visible, personnifiée pour lui par Rodin, et Paris empêche que le trouble et le vague ne s'emparent de sa pensée et l'habituent à la précision du langage et de la pensée. Et ce sont bien en effet la Russie et la France qui lui rendent possible la composition de son œuvre dernière : *Les Sonnets à Orphée* et les *Elégies de Duino.* Rilke atteint alors l'apogée de sa puissance poétique, car toutes les forces de sa riche personnalité sont éveillées, unies et lourdes de l'expérience de maint pays d'Europe.



Stefan George, lui, arrivant à Paris, n'avait pas encore de passé littéraire. Ses amis de Paris même ignoraient ses dons de poète. Aux grandes expériences qui l'attendaient, il n'avait à opposer qu'une personnalité propre bien précaire. De là vient qu'il ait «vécu la France » tout autrement que Rilke. L'influence des symbolistes fut immédiate. Ils ont été pour lui et dès l'abord de véritables modèles, d'après lesquels il forma son œuvre. Mais ses premiers vers témoignent pourtant d'un certain caractère personnel. Son premier ouvrage, qui parut à Berlin en 1890, était un petit volume de vers intitulé *Hymnes,* et dont voici l'épigraphe :

Kurz eh es Frühling ward, begann dies Lied
Bei weissen Mauern und im Uferried.
All unsres Volkes neuen Söhnen hold,
Spielt durch ein Jahr der Traum in Blau und Gold (6).

Ce chant s'élève avant la nouvelle période de George où le mène son attitude sévère à l'égard de la vie et de l'art, et déjà on y remarque les couleurs élues du Symbolisme : murailles *blanches,* rêve *bleu* et *or,* qui sont comme un salut aux « nouveaux fils » des temps futurs.

(6) Peu avant le printemps, ce chant commença
Auprès des murailles blanches et dans la plaine riveraine.
Saluant les nouveaux fils de notre peuple
Ce rêve bleu et or se tisse au long d'une année.

Comme il est déjà loin de l'art de Verlaine ou de Mallarmé! Ce regard jeté dans la vie publique, ce lien conscient qui l'unit à « son » peuple, sont des traits particuliers à Stefan George. Et cependant le cycle de poèmes intitulé *Algabal,* et qui paraît en 1892, plonge encore profondément dans la tradition du symbolisme.

L'expérience française l'avait si fortement marqué qu'il alla même jusqu'à écrire des vers en langue française. Ces vers sont en rapport étroit avec un nouveau cycle de poèmes qui fait revivre le moyen-âge allemand, et qu'il intitula *Légendes et Chansons* (1894). La poésie qui suit célèbre un troubadour qui vécut à Mayence à la fin du XIII[e] siècle :

FRAUENLOB

En la ville aux faîtes antiques,
Aux parures en spirales
Aux vitraux peints, aux tours sidérales,
Sous les blasons des porches mystiques,
Près des fontaines où le soir et le matin
Sonnent les rires et les jets argentins :
Une vie d'espoirs tenaces,
Toute une vie d'années noires,
J'étais le chanteur de vos grâces,

J'étais le héraut de vos gloires :
Blanches filles des processions
Avec vos cierges, vos statues,
Chanteuses fraîches et hilares
Fantastiquement vêtues,
Amies pâles des communions,
Vous, jeunes patriciennes préclares
Qui sous les portes de l'église
Pliez les robes lourdes de Venise, —
Et j'ai dédié tout l'art de mes rythmes habiles
A vous, décor de nos fêtes et victoires,
Reines puissantes et immobiles.

Mais qui m'a tendu la coupe d'or,
Les feuilles de chêne et les couronnes?
Qui de vous a daigné m'élire
Pour porter un jour les bandes mignonnes?
Quels pleurs et quels doux remords

Ont répondu jadis aux pleurs de ma lyre?
Je sens le doigt paisible de la mort.
Aux clameurs des cloches sépulcrales,
Des filles et des épouses en deuil
Suivent un cerceuil.
Les seules mains frêles et pâles
Conduisent à la cathédrale,
A la voûte, en offrant des honneurs royaux,
Le prêtre fervent de leurs charmes.
Vierges et matrones, parmi les larmes
De leur commun veuvage,
Versent de nobles vins, des fleurs et des joyaux
Pieusement dans le sarcophage.

George a non seulement rimé en français, mais aussi un peu en anglais et en italien. Il a dit à ce sujet, dans l'appendice d'une de ses œuvres :

Ecrire des poésies en langue étrangère peut sembler au profane un caprice et un jeu. Ce n'en a pas moins sa nécessité. Pour le poète qui sent, pense et se meut dans une langue étrangère, les sons de cette langue se correspondent tout comme dans sa langue maternelle. Ce n'est pas l'impulsion seule donnée par certaines poésies qui doit en être considérée comme la source, mais l'usage exclusif du français pendant mes longs séjours à Paris et à Bruxelles.

Il n'est donc pas étonnant que la langue d'un Mallarmé et des poètes de la rue de Rome, dans l'ambiance desquels il vivait," ait fortement impressionné Stefan George. L'expression la plus subtile, la mieux choisie, la plus travaillée, devait chez eux correspondre en tous points au « sujet » et à la « matière » de la poésie. De cette sévérité de langage sont nés des chefs-d'œuvre d'une pureté de style remarquable : l'objet est choisi d'après les exigences d'un art suprême du langage, et ce langage lui-même doit correspondre à l'objet qu'il veut exprimer. Dans l'*Eloge de Mallarmé,* George montre l'essence de la création littéraire de son maître :

Pensons à ces sentences et à ces exorcismes insensés de

vertu curative dont on ne peut douter et qui se maintiennent dans le peuple... Pensons aux chansons, aux rimes incompréhensibles, sombres époques des premiers âges, mais dont la récitation fait passer sur nous des flots de plaisirs et de tourments, ressuscitent les souvenirs effacés qui nous tendent doucement les mains, pareils à des sœurs douloureuses.

. . . .

Tout artiste véritable a senti un jour le désir nostalgique de s'exprimer en une langue dont la foule profane ne se servit jamais, ou d'enchaîner ses mots de telle sorte que, seul, l'initié puisse en reconnaître le vrai sens. Pindare, Dante et le limpide Gœthe même, ont de ces expressions sonores et obscures.

Après une courte étude des œuvres essentielles de Mallarmé, — *Hérodiade, L'après-midi d'un Faune* — Stefan George évoque ainsi la maîtrise qui caractérise la personnalité et l'œuvre du grand symboliste français :

On ne doit pas accuser le sage, qui connaît les vertus secrètes et en prépare le philtre de vie, de ce que l'apprenti qui l'épie par la porte entr'ouverte répète les rites sacrés de façon malhabile et, par son produit, ne fasse qu'attirer la langueur et la mort.

C'est pourquoi, ô Poète, tes compagnons et tes disciples se plaisent à t'appeler Maître, parce que tu ne peux être imité, et que pourtant ton pouvoir agit sur eux si profondément, car tous s'efforcent vers la plus haute perfection de sens et d'harmonie, afin de pouvoir soutenir ton regard : pour eux tu gardes toujours un secret et tu nous laisses croire en cet Eden de beauté qui seul est éternel.

Dans un deuxième éloge d'un poète étranger, Stefan George célèbre *Verlaine*, le poète qui atteint les sommets et touche le fond des abîmes humains : « Il nous mène, dit-il, au jardin rococo de ses *Fêtes Galantes* », mais :

Sûr de cette France aux frivoles attraits, il souffle un air jusqu'alors inconnu de tourments intérieurs et de mélancolie funèbre.

. . . .

Ici, et pour la première fois libre de tout décor rhétorique, nous entendions palpiter notre âme d'aujourd'hui.

George nous fait pénétrer ainsi dans l'art subtil de Verlaine :

Une couleur engendre miraculeusement des formes humaines pendant que trois simples traits tracent le paysage et que l'atmosphère naît d'une sonorité discrète.

Il a saisi parfaitement et a dégagé de l'œuvre même du poète la personnalité double de Verlaine :

Après des vagabondages effrénés s'éveillent en lui la nostalgie de la pureté enfantine, le besoin de se jeter dans la poussière devant le sacré et le brûlant dévouement à son idéal. Il y a là quelque chose de la ferveur chrétienne des fondateurs d'ordres et, là aussi, l'excès d'un tel amour en montre l'authenticité. Mais tandis qu'en extase il prie, la lumière du jour éclatant et sonore pénètre çà et là dans sa paisible chapelle.

En réalité, ces mots sont plutôt une interprétation de l'œuvre qu'un tableau véritable de la vie du poète; et cependant les deux restent indissolublement liés.

Ces deux panégyriques en l'honneur de Mallarmé et de Verlaine sont les seuls qu'ait composés Stefan George au sujet de poètes étrangers. Ils montrent sur quel plan élevé et compréhensif le poète allemand prenait part à la vie des poètes français dont il a traduit quelques œuvres. Baudelaire y tient le premier rang. Bien qu'il fût mort depuis un an quand naquit Stefan George (1868), celui-ci lui consacra son jeune enthousiasme en traduisant une grande partie des *Fleurs du mal.* Viennent ensuite les traductions de beaucoup de poésies de Verlaine, puis l'*Hérodiade* de Mallarmé, puis Arthur Rimbaud, enfin Henri de Régnier dont il traduit quatre poèmes.

Les poètes français sentaient nettement la différence fondamentale de leurs natures et de celle du jeune Allemand. Et le même ami, — Albert Saint-Paul, qui

l'avait introduit dans le cénacle des symbolistes, — écrit en 1928 dans la *Revue d'Allemagne :* « Il hésitait à faire ce voyage [à Berlin et en Allemagne] et se décidait presque à écrire en français et à rester à Paris. Il composa même quelques poèmes en notre langue ». Et plus loin il continue : « Je lui affirmais qu'il serait le maître du renouveau de la poésie lyrique dans son pays. » N'est-ce pas symbolique que George ait quitté le cénacle parisien sur les conseils de cet ami qui lui montrait ainsi la voie qu'il devait suivre et qui lui était propre?

L'année 1897 apporta la première œuvre réussie et « libre » de George : *l'Année de l'Ame*. Son âme profonde se tourne vers la nature. Son œuvre n'est plus l'étude exclusive de son moi, mais la représentation du paysage où il vit avec ses semblables. Dans le *Tapis de la vie,* qui suivit en 1899, il fait un pas de plus dans ce sens : le paysage, il le saisit dans la terre d'un peuple et de son Etat, terre sur laquelle se joue l'histoire de sa patrie. George abandonne ainsi et définitivement les voies du symbolisme et marche avec foi dans son propre sens : il sera désormais le grand poète du présent allemand.

Stefan George personnifia dès lors un genre bien particulier : le *poète-prophète*. Comme le troubadour Walter von der Vogelweide à la grande époque des Hohenstaufen, comme Hölderlin au temps de l'incapacité politique, — qui fut celui de Gœthe et de Schiller, — George annonça l'avènement d'un nouveau Reich (7) des Allemands, et prédit le relèvement certain, après l'humiliation de la défaite et la détresse de l'Allemagne après la guerre.

Ainsi parle le Dieu dont le poète a reçu sa mission :

Die hehre Harfe und selbst die geschmeidige Leier
Sagt meinen Willen durch steigend und stürzende Zeit,
Sagt, was unwandelbar ist in der Ordnung der Sterne.
Und diesen Spruch verschliesse für dich, dass auf Erden

(7) Le mot de *Reich* a aussi, en allemand, une signification purement morale, par exemple, *das innere Reich.*

Kein Herzog, kein Heiland wird, der der mit erstem Hauch
Nicht saugt eine Luft, erfüllt mit Profeten-Musik,
Dem um die Wiege nicht zittert ein Heldengesang (8).

C'est du sein de la communauté agissante du peuple que jaillit la puissance politique de l'Etat. Et c'est l' « homme », le « Führer » à venir du peuple et du Reich, soutenu par la volonté générale, qui fera naître une ère florissante :

Der sprengt die Ketten, fegt auf Trümmerstätten
Die Ordnung, geisselt die Verlaufnen heim
Ins ewige Recht, wo Grosses wiederum gross ist,
Herr wiederum Herr, Zucht wiederum Zucht, er heftet
Das wahre Sinnbild auf das völkische Banner,
Er führt durch Sturm und grausige Signale
Des Frührots seiner Treuen Schar zum Werk
Des wachen Tags und pflanzt das Neue Reich (9).

C'est en 1920 que George écrivit le chant qui précède, alors qu'il ne pouvait encore en rien voir l'évolution actuelle de son pays.

Comme il était arrivé loin des buts du symbolisme! Et cependant, les poètes français ont été, au départ, ceux dont l'influence le conduisit à se tracer lui-même son chemin.

Examinant le contact de George et de Rilke avec la France, nous constatons que ce n'est point l'élément

(8) La harpe sublime et même la lire docile
Disent ma volonté à travers les époques
Qui montent ou s'écroulent,
Elles disent ce qui est immuable dans l'ordre des astres
Et enferme cette devise dans ton cœur,
Afin que sur la terre il n'y ait point de prince ni
De Messie dont le premier souffle n'aille pas puiser
Aux harmonies prophétiques et dont le berceau ne soit
Point environné d'hymnes héroïques.

(9) Il fait sauter les chaînes, rétablit l'ordre sur les ruines
Ramène à coups de fouet ceux qui s'étaient perdus,
Dans le droit éternel par qui
Redevient grand ce qui possède de la grandeur,
Par qui le maître est de nouveau le maître
Et la vraie discipline de nouveau l'ordre vrai.
Il met le vrai symbole à la bannière du peuple,
A travers la tourmente et les signes horribles de l'aube,
Il conduit la troupe de ses fidèles à l'œuvre du jour
Qui s'éveille et plante les racines du « Nouveau Reich ».

nouveau apporté par un autre peuple, une autre histoire, une autre forme politique qui a agi si profondément sur ces Allemands, mais bien plutôt les éléments intellectuels et artistiques. L'essentiel fut que Mallarmé et Rodin, eux, étaient de vrais artistes et qu'ils possédaient un génie si bien ancré dans le sol national qu'il leur a été possible de créer, au-delà des frontières, des valeurs spirituelles dont l'universalité prouve la communauté existant entre les peuples et par delà les luttes et la guerre.

OTTO DIEHL.

Traduit de l'allemand par
MARIE-THÉRÈSE MOGAN.

PETITS POÈMES

—

L'OFFRANDE A CELIMENE.

Puisque vous avez daigné me sourire,
Agréez le don de mon âme en fleur.
Elle est dans ces vers, Madame. A les lire,
Vous verrez parfois qu'il y perle un pleur :

C'est une âme en deuil, mais qui vaut, sans doute,
Qu'un regard de vous s'y pose en ami,
Car elle a fleuri pour vous seule, toute,
Et ne se donna jamais à demi.

Ma jeunesse éparse, une foi qui penche,
Mes désirs éteints, mes espoirs leurrés,
Les voici, tout noirs sur la page blanche,
Mots vides, chers morts vainement pleurés.

Cette fleur d'automne un peu triste et tendre,
Où du printemps mort s'attarde un reflet,
Vous l'épinglerez, sans trop bien entendre
L'offrande futile où mon cœur se plaît.

Près de votre cœur, parmi vos dentelles
Où j'aimerais tant reposer mon front,
Vos longs doigts distraits s'y caresseront,
Puis vous sourirez, car vos dents sont belles...

—

SI BEMOL MINEUR.

La lune, chauve comme une fleur effeuillée,
Tremblote vieillement sur l'étain de la mer.
Quelle vaine ferveur énerve ma veillée?

De la lande ivre encor de jour, l'encens amer
Des thyms monte plus fort vers le zénith de perle.
La mer balance, à l'infini, des ors glacés.
Sur la plage, la vague, à flots menus, déferle.

On sent, loin, quelque part, battre à coups espacés
Le grand Cœur sourd qui veut le rythme lent des choses.

Pourquoi, par cette nuit si pure à regarder,
Où, chaste, s'endormit la nudité des roses,

Pourquoi, serpent soudain de mon Désir, darder
Ton fin spectre, ocellé d'émaux pâles et d'ors?
Garde-toi de blesser la paix neutre de l'heure :
Love ta courbe souple en mon cœur sage, et dors!

Vois: comme une eau rongeant le marbre qu'elle effleure,
Chaque année a glissé sur mon âme esseulée.
Ma joie, éparse au fil de ta molle coulée,
Souriante, au long des jours lourds, s'en est allée.
Arrière! Il est trop tard.

Et ma tête accablée
Sur ma main plus tremblante incline un front pâli.

—

CHROMATIQUE.

Ce jour allait mourir. Je passais. Vous pleuriez.
Les nuances et les parfums appariés
Fardaient la vanité des poses et des proses.

Un large embrasement de fauves et de roses
Mourait à l'ouest, noyé d'un indicible gris,
Avec de longs traits d'or, poignants comme des cris.

Vous pleuriez, et la fleur amère de vos lèvres
Tendait au vent fraîchi ses pétales de fièvre,
Dans l'effacement lent du jour qui défaillait.

Et, tandis que vos yeux, que le couchant cillait
De feux encor, pleuraient leur détresse menue,
Enorme, un soleil roux entrait dans la mer nue.

—

UN DICT DE FALSTAFF.

Fontaine, je ne boirai guère,
Même au fond de mon gin, ton eau.
Je suis le vrai foudre de guerre :
A la fois tonnerre et tonneau!

—

LA ROSE.

Fraiche éclose, la rose, à bout de branche, penche
Une corolle molle aux glacis indécis.
Jaune de Naples pâle et mauve de pervenche,
Délayés aux méplats de son galbe imprécis,
Fascinent mes regards, comme un feu les phalènes
Dans l'air du soir où s'entrecoupent des frissons.

Son parfum, pur encor, se mélange aux haleines
Que la brise, au hasard, amalgame à des sons,
A des formes, à des couleurs, pour l'éphémère
Calmant au mal de vivre : un instant de beauté.

Mais tout répit s'achète et la noire Chimère
Retombera, de tout son poids à peine ôté,
Sur ce cœur, déformé par le mal d'être un homme,
— Un poète de jeux mandarins et de mots, —
A l'heure où l'homme a peine à mesurer la somme
Qu'ajoute chaque jour de douleurs à nos maux.

Certes, parfois, il serait doux, à l'heure grise,
Dans la paix d'un repos ami, de respirer
Le parfum d'une rose apporté par la brise :
Mais trop d'yeux ont pleuré...

HUBERT CLARE.

JEAN RACINE

SA VIE, SON ŒUVRE

SCÉNARIO POUR UN FILM

—

Cette vie de Jean Racine n'est pas une vie romancée. Elle est strictement conforme à « la vérité historique ».

Je l'ai conçue pour être projetée sur l'écran, à l'occasion du tricentenaire de la naissance de Racine, c'est-à-dire que je l'ai écrite en fonction du cinéma, mais sans cesser de faire œuvre littéraire. Ma vie de Jean Racine est destinée à être lue autant qu'à être vue.

Les scènes, les décors, les paroles proviennent tous de la correspondance de Jean Racine, des mémoires de Louis Racine et de documents authentiques.

Je me suis efforcée de mettre en valeur ces documents, de donner du relief aux faits les plus typiques et de dégager la psychologie de Jean Racine parmi son œuvre et les paysages français dans lesquels son génie s'est épanoui. Ainsi cette vie de Jean Racine pourra servir d'enseignement à la jeunesse des Ecoles.

Par la force internationale du cinéma, puissé-je contribuer à faire rayonner à travers le monde l'une de nos plus grandes gloires littéraires françaises!

L. F.-F.

PREMIÈRE PARTIE

LA NAISSANCE DE JEAN RACINE A LA FERTÉ-MILON L'ENFANCE A LA FERTÉ-MILON ET A BEAUVAIS

I

Le 21 *décembre* 1639

A la Ferté-Milon, endormie sous la neige de cette nuit qui est entre l'automne et l'hiver, la maison du Procureur Racine, rue de la Pescherie, face à l'église Notre-Dame, montre une animation inaccoutumée.

A travers ses vitres peintes aux armoiries des Racine (*Rat et Cygne*), la lumière se répand au dehors sur quelques silhouettes encapuchonnées qui se hâtent vers sa porte.

C'est qu'un enfant vient de naître dans cette maison — le premier enfant des époux Jean Racine et Jeanne Sconin.

Et c'est un garçon!

II

L'enfant est présenté à la famille

Le Procureur Racine élève son fils dans ses bras et le présente fièrement à la famille accourue des quatre coins de la ville. Il y a, autour de lui :

Le grand-père Racine,

Le grand-père Sconin,

La grand'mère Racine, née Marie Desmoulins (*qui sera, en* 1652, *religieuse à Port-Royal-des-Champs*),

L'oncle Claude Racine,

L'oncle Antoine Sconin (*qui sera chanoine d'Uzès*),

La tante Agnès Racine (*qui sera prieure de l'Abbaye de Port-Royal sous le nom de Mère Agnès de Sainte-Thècle*),

L'oncle Nicolas Vitart,

La tante Vitart,

Leur fils Nicolas qui a 15 ans (*et qui sera le protecteur de Jean Racine*).

II *bis*

Le cortège du baptême

La famille fait cercle autour du lit de l'accouchée.

Jeanne Racine Sconin, est jeune, belle et blonde.

Elle tient le nouveau-né contre son sein, en annonçant qu'il portera le prénom de *Jean*, comme son père et son grand-père.

Elle annonce encore que le Baptême va avoir lieu à l'église Notre-Dame, que le parrain sera le grand-père Sconin et que la marraine sera la grand'mère Racine.

Tous, tour à tour, se penchent vers l'enfant et cherchent sa ressemblance.

— C'est le portrait de sa mère. Il sera beau et fort et grand. C'est un vrai Sconin, dit le grand-père-parrain.

Mais les Racine interviennent pour ajouter :

— Il sera aussi doux et bon comme les Racine!

— En somme, conclut le grand-père Racine, il sera digne de nos armoiries : rat et cygne.

— Mais pourquoi, mon oncle, dit le jeune Nicolas Vitart, avez-vous substitué sur la porte un hurard (sanglier) au rat?

— C'est une erreur du maçon, répond le père Racine. Je vais le contraindre à changer cela. Et il faudra bien qu'il obéisse à un ancien Mousquetaire du Roi!...

— ...Qui n'est plus maintenant qu'un procureur au Bailliage et contrôleur du grenier à sel! dit le grand-père Sconin

Le cortège se dirige vers l'église.

III

L'acte du baptême de Jean Racine

Dans la chapelle Saint-Vaast, à la Ferté-Milon, le frère Nicolas Colletet écrit, lentement, sur le registre des naissances, de sa belle écriture appliquée, l'acte de baptême du nouveau-né qui vient d'être porté sur les fonts baptismaux :

Le vingt-deuxième décembre mil six cent trente-neuf fut baptisé Jean Racine, fils de Jean Racine, procureur, et de Jeanne Sconin, levé sur les fonts par messire Pierre Sconin, commissaire, et Marie Desmoulins.

Signé F. N. COLLETET.

IV

Jean Racine, orphelin

Jean Racine a quatre ans. Il est assis, bien sagement, près de sa petite sœur Marie qui a trois ans.

Les deux enfants sont vêtus de noir. C'est qu'ils sont en deuil, orphelins de leur mère et de leur père.

Ils jouent sous la surveillance de leur grand'mère Marie Racine Desmoulins, qu'ils appellent maman.

L'Angélus sonne à l'église de Notre-Dame. La grand-mère fait agenouiller les deux enfants pour une prière.

Puis, elle prend le petit Jean, par la main, et le conduit à l'école où Messire Renaud reçoit l'écolier en brandissant sa férule.

V

Le Vitrail du Diable Rouge

En 1649, Jean Racine a dix ans, il est vêtu encore de noir. C'est que le grand-père Racine vient de mourir.

La grand'mère, veuve désormais, annonce au grand-père Sconin son intention de se retirer à l'Abbaye de Port-Royal-des-Champs pour s'y faire religieuse près de sa fille Agnès.

Elle décide, suivant la tradition milonaise, que le grand-père s'occupera de la petite Marie, tandis que Jean sera envoyé au collège de Beauvais, par les soins de son oncle Claude Racine.

Les deux enfants pleurent. Et Jean dit :

— Ainsi, nous sommes quatre fois orphelins!

Afin de les consoler, leur grand'mère les emmène promener au bord de l'Ourcq. Ils s'arrêtent à l'église Saint-Nicolas dont Jean contemple les beaux vitraux. Celui dit du *Diable Rouge* retient ses regards à cause de la couleur si lumineuse de la

robe du Diable et aussi parce qu'on dit, tout bas, dans la ville, que ce Diable Rouge ressemble au cardinal Mazarin.

VI

L'Abbaye de Bourg-Fontaine

Au retour, à la maison, Jean et Marie s'approchent de la fenêtre. Leur grand'mère s'assied près d'eux.

Ils regardent, à travers le carreau, l'horizon lointain, la colline de Bourg-Fontaine où se cache la célèbre Chartreuse.

La grand'mère explique aux enfants que l'évêque hollandais Jansénius vint d'Ypres, il y a trente ans, jeter, ici, les bases de sa doctrine de régénération par la prédestination et la grâce.

— Cette doctrine a conquis beaucoup d'âmes. C'est pour la suivre que votre tante Agnès est allée à Port-Royal-des-Champs, où je la rejoins. Ne pleurez plus, mes petits!

Jean le premier sèche ses larmes et il dit résolument :

— Quand je serai grand, je me ferai Moine-Chartreux à Bourg-Fontaine!

Mais demain, il doit partir pour le collège de Beauvais!...

VII

Au collège de Beauvais

Jean, élève au collège de Beauvais, s'y révèle studieux.

Il est aussi batailleur.

Les écoliers jouent au jeu de la Fronde. Au cours d'un combat, où les uns tiennent pour les Frondeurs et les autres pour Mazarin, Jean reçoit un fameux coup de pierre au front. Il saigne abondamment. La pierre a fait un trou profond. Le médecin qui le soigne lui dit qu'il en portera la cicatrice toute sa vie.

(Cette profonde cicatrice a permis d'identifier plus tard son portrait par de Troy.)

VIII

L'héroïsme de la Ferté-Milon
(1652)

Le sept octobre 1652, Jean Racine se trouve, en vacances à la Ferté-Milon.

Il assiste ce jour-là à un épisode de la deuxième guerre de la Fronde : C'est un assaut de la Ferté-Milon par l'armée des Princes : *Condé et Turenne s'affrontent.*

Condé, lié au Duc de Lorraine, attaque la ville. Turenne la défend.

Jean regarde les habitants fortifier les murailles. Lui-même s'efforce d'aider en traînant des sacs de sable.

Son grand-père vient le chercher, ainsi que sa petite sœur Marie, pour assister à la procession de Saint-Vulgis, protecteur de la ville.

Les deux enfants suivent la châsse de Saint-Vulgis, en tête de la procession.

IX

Vision d'horreur

Saint Vulgis a sauvé la ville!

En fait, l'assaut ne s'est pas produit. Condé s'est replié sans se battre. Mais Paris est sauvé, l'armée des Princes ne l'atteindra pas.

La retraite du duc de Lorraine est sanglante.

Les corps déchiquetés de ses soldats sont parsemés dans la forêt de Villers-Cotterets. Ces corps arrêteront le passage des chevaux de Turenne, qui refuseront de piétiner les cadavres. Et ainsi sera protégée la retraite de l'armée vaincue.

Hélas, pendant les mois suivants, les chiens errants et les loups viendront dévorer ces lambeaux de cadavres. Et leurs hurlements empêcheront les habitants de la Ferté-Milon de dormir.

(Jean Racine s'en est souvenu quand il écrivit le songe d'Athalie.)

X

Première rencontre de Jean Racine et de Louis XIV (1654)

L'année suivante (1654), Jean Racine a 14 ans.

Le jeune roi Louis XIV, qui est âgé de 15 ans, se rend à Reims pour être sacré roi; il est accompagné de Mazarin et de toute la cour.

Il s'arrête à la Ferté-Milon pour remercier la ville de son loyalisme, qui a eu pour effet de terminer la guerre de la Fronde. La famille Racine, qui avait appuyé la résistance de la ville et pris l'initiative de la procession, est particulièrement gratifiée des remerciements du jeune souverain.

Les deux adolescents se virent ainsi pour la première fois. Ils se ressemblaient, très beaux tous les deux, même visage, même air de noblesse, même taille.

Jean, penché à la fenêtre, regarde passer le jeune roi, superbe dans son habit blanc et or et déjà majestueux sur son cheval empanaché.

Jean admire Louis et crie : Vive le roi!...

Louis regarde Jean et lui sourit.

Le royalisme ardent de Jean Racine date de ce premier sourire et de cette première acclamation.

DEUXIÈME PARTIE

L'ADOLESCENCE A PORT-ROYAL-DES-CHAMPS ET AU COLLÈGE D'HARCOURT. — LA JEUNESSE A PARIS, A CHEVREUSE, A UZÈS

I

L'arrivée à Port-Royal-des-Champs

En octobre 1655, Jean Racine va avoir 16 ans. Il a quitté le collège de Beauvais et il vient habiter à Port-Royal-des-Champs.

Sur l'initiative de sa grand'mère religieuse, de sa tante sœur Agnès de Sainte-Thècle, de monsieur Antoine Le Maître,

du Duc de Luynes et surtout de son intendant Nicolas Vitart, Jean Racine sera, désormais, l'élève des Petites Ecoles de Port-Royal.

Une après-midi d'octobre, Jean Racine arrive dans le carrosse du Duc de Luynes, en compagnie du cousin Nicolas Vitart.

La brume s'étend sur le vallon, le paysage est mélancolique. Mais Jean Racine est tout de même content à la pensée de retrouver sa chère grand'mère qu'il continue à appeler maman et qui est, maintenant religieuse converse. Il pénètre dans l'Abbaye, précédé de Vitart et il se jette dans les bras de la bonne religieuse.

Cependant, pour voir sa tante Agnès de Sainte-Thècle, qui est cloîtrée, il devra attendre l'audience du lendemain. La règle est formelle.

Dans l'église du monastère où Vitart le conduit, Jean entrevoit à travers les grilles les religieuses en prière, qui forment un adorable tableau. Il y a la mère Angélique au milieu du chœur; tout près d'elle, la sœur Sainte-Euphémie Pascal, en robe blanche de novice, la mère Agnès de Sainte-Thècle qui est prosternée...

II

La Maison des Solitaires

Jean Racine, monte, par les Cent-Marches, jusqu'à la Maison des Granges où ces Messieurs les Solitaires sont assemblés dans la grande salle commune. Chacun s'occupe à des travaux manuels.

Antoine Le Maître, qui répare ses sabots, présente Jean.

Le grand Arnauld trouve Jean intelligent et sympathique.

Nicole et Lancelot lui posent quelques questions. Jean répond en latin et en grec.

M. de Saci lui montre le portrait de Monsieur de Saint-Cyran, peint par Philippe de Champaigne.

Précisément, Philippe de Champaigne est là qui regarde, avec ses yeux de peintre, le beau visage de l'adolescent, ses yeux bleus pailletés d'or, ses traits réguliers...

Arnauld d'Andilly reconnaît qu'il possède l'allure noble et élégante d'un vrai gentilhomme. Il l'emmène dans le verger voir les beaux fruits d'espalier qu'il cultive pour les envoyer à la reine Anne d'Autriche. Arnauld d'Andilly ajoute que la reine-mère les reçoit en riant parce que le cardinal Mazarin les appelle les fruits bénits!

III

Les Petites Ecoles

Jean visite les Petites-Ecoles. Il est présenté à ses camarades, tous plus jeunes que lui et qui, presque tous, portent de grands noms. Les enfants se disent vous et s'appellent Monsieur.

Très appliqués, instruits, avec des méthodes nouvelles, ils sont des écoliers d'élite.

C'est l'heure de la récréation.

Les enfants jouent au jeu du volant, importé par Monsieur de Saint-Cyran.

Lancelot conte, à Jean, que Saint-Cyran et Jansénius, dans leur jeunesse, au château de Bayonne, jouaient, en manière de délassement, au jeu du volant, où ils avaient acquis une extraordinaire habileté.

Jansénius avait même fait mille coups d'affilée!

Jean Racine prend la raquette et, face à Lancelot, se montre, à son tour, très adroit.

IV

Dans la cellule d'Antoine le Maître

Nicolas Vitart, intendant du Duc de Luynes, vient à la Maison des Granges chercher Jean Racine qui partage la chambre-cellule du solitaire Antoine Le Maître.

Il entre au moment où Le Maître apprend à Jean la diction parfaite (*qui lui servira, plus tard, à former la Champmeslé, et plus tard encore, à devenir le lecteur favori du roi Louis XIV*). Antoine Le Maître, ancien avocat, célèbre pour son talent d'orateur et sa voix merveilleuse, lit en ce moment à son élève une page de Montaigne.

V

La visite du domaine

Jean et Nicolas Vitart descendent, par les Cent-Marches, vers l'Abbaye, qu'ils contournent. Ils traversent la cour de la ferme où Jean au passage, caresse le chien Rabotin, dans sa niche. Maintenant, ils longent la chaussée de l'étang. Ils passent le long des jardins, où le docteur Jean Hamon préside à la culture des simples.

Jean Hamon, le médecin de Port-Royal, vient à eux et s'informe de la santé de Jean.

Nicolas Vitart, quand ils l'ont quitté, confie à Jean que cet homme si misérablement vêtu est un grand savant, membre de l'Académie de Médecine, et dont la science fait autorité. Jean Hamon est venu vivre ici en solitaire. Et il conclut :

— C'est le plus saint de tous!

VI

La Solitude

Jean et Nicolas Vitart coupent, à travers bois, par-dessus *la Solitude* où les religieuses sont assemblées pour leur courte récréation. Elles forment là, autour de la Croix, un idéal tableau, parmi la verdure.

VII

Vue à vol d'oiseau

En cet instant, Jean et Nicolas Vitart sont sur la colline de Vaumurier, d'où ils dominent tout le vallon de Port-Royal.

— C'est une vraie vue à vol d'oiseau, dit Jean.

Nicolas Vitart montre l'église, le cloître, la maison des Hôtes, les hôtels de Mademoiselle de Vertus, de Madame de Guémené, de Madame de Sablé... Puis c'est la ferme, le colombier, le moulin, l'apothicairerie... et les onze tours d'enceinte...

Et, à cent pas du monastère, ce château à flanc de coteau, avec ses dépendances, c'est le château de Vaumurier, habité par le Duc de Luynes.

VIII

La ronde des petites filles

Mais, du silence, s'élèvent des chants de petites filles. Sœur Sainte-Euphémie Pascal guide leur ronde sur l'air : *Moulin, tu dors.*

Ce sont les écolières de Port-Royal pour qui la sœur de Pascal a écrit un traité d'éducation. Il y a là Mlle Marguerite Périer, la nièce de Pascal, les demoiselles de Luynes, les filles de Philippe de Champaigne... Leurs petites voix très pures complètent l'harmonie du paysage.

Jean Racine en ressent toute la poésie.

Il aime déjà ce vallon.

IX

Dans les bois de Port--Royal

Au moment qu'il traverse une futaie, une harde de biches s'égaille. Au milieu d'un carrefour, deux cerfs s'affrontent.

Nicolas explique à Jean que la forêt de Vaumurier est très giboyeuse. Les grosses bêtes y abondent. Il y a des sangliers et, en hiver, des loups.

Nicolas Vitart conte une histoire extraordinaire qu'il tient de M. Thomas du Fossé et qui montre l'intelligence des animaux, — contrairement aux théories de M. Descartes!

— Le fait s'est passé ici. Une biche était poursuivie par un loup. Vous voyez cette petite île, près des douves. La biche, d'un bond, sauta dans l'île. Le loup, moins léger et moins agile, tomba dans l'eau. Ses pattes furent ainsi mouillées et il ne put atteindre la biche, qui lui échappa et détala dans les bois. Depuis, on nomme cet endroit le Saut-du-Loup.

X

Le Château des Chastes Epoux

Nicolas Vitart présente Jean Racine au duc de Luynes dans son château de Vaumurier, en bordure de l'abbaye où il vit en ermite.

Le duc assure Jean de sa protection. Son jeune fils qui a dix ans (*celui qui sera plus tard le duc de Chevreuse*) promet son amitié à Jean.

Les filles du Duc, les petites demoiselles de Luynes jouent au jeu de grâces, sur un carré de verdure.

Nicolas Vitart entraîne Jean vers sa maison voisine du château. Il lui conte l'histoire de ce château des chastes époux que le duc et la duchesse avaient fait construire, il y a six ans, pour y vivre dans la pénitence et la chasteté. Hélas! la duchesse, alors qu'elle allait s'installer dans la demeure enfin achevée, mourut en couches... et le veuf inconsolable est demeuré là avec ses enfants.

Nicolas Vitart conclut, moitié rieur :

— L'esprit est prompt, mais la chair est faible!...

« Cependant ce château est devenu un grand centre d'intellectualité. Monsieur Blaise Pascal y est attendu...

« Savez-vous ce qu'a répondu M. Arnauld d'Andilly au ministre-cardinal Mazarin qui le sollicitait de faire partie de l'Académie? « La véritable Académie française est à Port-Royal-des-Champs — au château de Vaumurier! »

XI

La maison de l'intendant Vitart

La maison de l'Intendant Vitart c'est la gaîté du vallon. Elle est située auprès du château de Luynes, avec ouverture sur la vallée de Chevreuse et Saint-Lambert-les-Bois. On y respire l'air du dehors, de la vie.

Jean Racine, du perron, regarde, au loin, la petite église de Saint-Lambert, le presbytère...

Niolas Vitart, intendant du duc de Luynes, et qui vient d'être nommé intendant, également, de Madame la Duchesse de Chevreuse sa mère, se rend souvent à Paris pour gérer leurs intérêts.

A Paris, Nicolas voit son jeune frère Antoine, qui a 15 ans et qui étudie au collège d'Harcourt. Jean Racine avoue qu'il aimerait l'y rejoindre et étudier aussi à Paris. En attendant, Antoine ne pourrait-il pas procurer à Jean ce roman grec,

Théagène et Chariclée, que Jean voudrait tant lire, malgré la défense du sévère M. Lancelot?

— C'est promis!

Nicolas, précisément, va à Paris, dans quelques jours, en compagnie de M. le Duc de Luynes, chercher le savant M. Pascal.

— Monsieur Blaise Pascal doit faire une retraite à la Maison des Solitaires. Mais il descendra souvent, ici, avec ces Messieurs, pour de longs entretiens où il est question de sciences et même de grammaire. Le duc projette de le faire rencontrer avec M. de Sacy pour une controverse sur Montaigne.

XII

L'étang de Port-Royal

Avant de regagner la maison des Granges, en remontant les Cent Marches, Jean s'assied un instant au bord de l'étang dans lequel le soleil couchant se reflète.

Les dernières hirondelles s'assemblent pour le départ.

Jean les contemple et rêve, puis il tire un crayon et un carnet de son habit et commence à écrire un poème : *L'Etang.*

XIII

Rencontre avec Pascal.

Jean Racine heureux, son livre *Théagène et Chariclée* dans sa poche, descend, en chantant, l'escalier de la Maison des Solitaires!

Il arrive, en vitesse, au rez-de-chaussée et se trouve, nez à nez, avec un monsieur maigre au visage osseux et maladif et qui s'apprête à monter péniblement, appuyé sur une canne, ce même escalier que le jeune Racine vient de descendre si allègrement.

Le nouveau Solitaire regarde l'exubérant jeune homme qui le salue, redevenu soudain très timide...

XIV

Le puits de Pascal

— Qui est-ce?...

Dehors, dans la cour de la ferme des Granges, Jean questionne ses camarades.

— C'est M. Blaise Pascal, celui qui a inventé une brouette et le treuil qui est au puits, répond le petit duc de Luynes. Venez tirer de l'eau. C'est facile. Un enfant y réussit sans peine. Et pourtant le puits a soixante mètres de profondeur. C'est une invention magnifique.

Jean et son jeune camarade font l'expérience très aisément.

— M. Blaise Pascal, a aussi découvert que l'air est pesant, déclare le petit duc. Monsieur Blaise Pascal a du génie, a dit Monseigneur le Duc, mon père.

XV

La première Lettre Provinciale.

De son côté, M. Pascal, qui vient d'entrer dans la cellule de M. de Sacy, demande :

— Quel est ce jeune homme à l'air si heureux que je viens de croiser au bas de l'escalier?

— Ah! c'est le petit Racine, un protégé de Monseigneur le duc de Luynes, répond gravement M. de Sacy. Nous aurons de la peine à faire de lui un prêtre. Déjà, il se dissipe.

» M. Antoine Le Maître songe pour lui à la carrière d'avocat où il s'est tant illustré! Mais cet enfant ne rêve que de poésies.

— Il sera peut-être un grand poète!

— J'en doute! En attendant, ses poèmes ne valent rien.

» Alors, Monsieur Pascal vous avez terminé cette première Lettre Provinciale tant attendue! Nous allons la faire imprimer. Et c'est M. Nicolas Vitart qui va se charger de la colporter. Vous êtes, Monsieur, notre défenseur. Car une deuxième persécution nous menace. Son Eminence le Cardinal Mazarin veut dissoudre nos Petites Ecoles et nous exiler

nous-mêmes. M. Arnauld d'Andilly, que nous appelons plaisamment le Courtisan-Anachorète, n'a pas obtenu, cette fois, l'appui de la Reine-Mère...

XVI

Madame de Chevreuse, la Frondeuse,

Grand branle-bas au château de Vaumurier.

La tumultueuse duchesse de Chevreuse, la mère du duc de Luynes, arrive à cheval pour faire une scène à son fils.

— Ah! qui reconnaîtrait jamais en vous le sang du Connétable! Vous êtes, mon fils, furieusement dégénéré! Allez-vous vivre encore longtemps dans ce désert affreux?

— Il est bon pour faire son salut, ma mère.

— Il ne s'agit pas de salut, aujourd'hui, mais des biens de la famille, que mon mari M. de Chevreuse, duc et pair de France, est en train de dilapider, par ses fantaisies séniles. Ne vient-il pas d'acheter quatorze carrosses à la fois, afin de choisir celui qui sera le plus doux pour le séant des « Mignonnes » qu'il héberge dans notre château de Dampierre, — à 80 ans!!! — Mais laissons cela. Mon fils, il est temps de vous occuper de notre patrimoine. Vous ne l'avez que trop dispersé par vos générosités intempestives dans cette abbaye. On ne fait pas construire onze tours, relever une église, rehausser un cloître sans qu'il en coûte. Mon fils, il faut vous remarier. Puis, vous réparerez le vieux château de Chevreuse qui est tout morose. Il vous faudra aussi aménager le parc de Dampierre, où je me propose de recevoir Sa Majesté la Reine-Mère, Madame et peut-être le Roi! Enfin il faut vendre l'hôtel de Paris, car les huissiers nous importunent...

— Ma mère, pour ces buts, adressez-vous à notre intendant Nicolas Vitart, qui est un homme adroit. Il vous l'a déjà prouvé...

— Ah! j'oubliais de vous demander : Est-il vrai que la Duchesse de Longueville projette de construire ici, dans le domaine de l'Abbaye, une demeure de pénitence?

— Il en est question, ma mère!

— Cela ne sera pas! D'ailleurs, dans un mois, il n'y aura plus personne dans ce vallon. Mon intercession auprès de la

Reine Anne a échoué. La descente de Police est imminente. Je veux auparavant emmener les enfants, mon cher petit-fils, mon cher petit duc de Luynes et de Chevreuse!

— Il sera fait selon votre volonté, ma mère.

— Mais, qui est ce jeune garçon?

— C'est Jean Racine, un camarade de votre petit-fils, un cousin de notre intendant.

— Ah! très bien, jeune homme! Vous vous occuperez de nos biens! Nous avons besoin de servants dévoués! Venez donc avec M. Vitart surveiller les travaux de Chevreuse, venez vérifier les comptes des fontainiers de Dampierre qui nous volent!

— Il est trop jeune encore, ma mère.

A ce moment, la cloche du monastère de Port-Royal sonne les Vêpres...

— Voulez-vous, ma mère, avoir la bonté de me permettre...

— D'aller à vos oraisons! Allez, allez, Connétable des Moniales!...

Son petit-fils s'approche pour la saluer. Elle embrasse l'enfant.

— Ah! vous au moins, vous ressemblez au Grand Connétable de Luynes et vous avez du sang d'Hercule de Rohan. Je vous ferai voyager. Vous irez en Angleterre où j'ai tant d'amis...

Alors qu'elle s'apprête à monter à cheval, la duchesse se retourne vers son fils :

— Ah! j'oubliais pourquoi je suis venue! Le duc est très malade. Il faudrait un médecin. Il requiert le Solitaire Docteur Hamon à son chevet.

— Le Docteur Jean Hamon ne prodigue ses soins qu'aux pauvres. Il ne consentira pas...

— Il consentira! Jeune homme, comment vous nommez-vous?!

— Jean Racine!

— Ah! oui! Jean Racine, allez demander au sieur Hamon de venir soigner un duc et pair, grand chambellan de France. Et vous l'accompagnerez.

XVII

Dans la vallée Misère

A travers les bois de Vaumurier, le long de la Vallée Misère, le docteur Jean Hamon et Jean Racine, suivis du chien Rabotin, s'en vont au hameau de la Brosse. C'est le printemps... Jean Hamon révèle à Jean Racine son âme de poète. Ce médecin mystique est un lyrique. A mi-chemin, ils s'assoient, tous deux, sur un banc couvert de mousse, et ils voient un châtaignier que d'autres arbres plus grands empêchent de croître.

Hamon dit à Jean :

— Remarquez combien les arbres de la forêt sont plus sages que les hommes qui, au lieu de porter leurs branches du côté du soleil qui est la vie même, les portent du côté de la mort afin de périr plus tôt.

Puis il cite, en latin, un poème de Virgile, que Jean Racine achève. Il cite une phrase de Dante en italien, tout en continuant la marche.

Au hameau de la Brosse, Hamon entre dans une cabane de bûcherons où une femme allaite un nouveau-né. Hamon, la semaine précédente, a sauvé la vie à la mère. Celle-ci, reconnaissante, offre à Hamon une pièce de drap qui fut donnée à son mari comme cadeau de mariage.

— Vous vous en ferez un habit, dit la femme, pour remplacer le vôtre qui est usé!

— Non pas, répond Hamon, j'ai des habits et je m'en contente. Je sais bien que ce n'est pas assez pour le monde, mais je crains aussi que ce ne soit encore trop pour un pauvre tel que je désire l'être. Mon habit est sans doute meilleur que celui de saint Paul. Je vous remercie, mais gardez votre étoffe.

XVIII

La fermeture des Petites-Ecoles

Le 15 mars 1656, Arnauld d'Andilly reçoit une lettre où la reine-mère Anne d'Autriche lui fait savoir que l'expulsion

des Solitaires est ordonnée, ainsi que la fermeture des Petites-Ecoles, pour le 30 mars.

Arnauld, Le Maître et Nicole sont déjà partis se réfugier à Paris. Monseigneur du Plessis-Guénégaud est venu chercher ses enfants.

Le 20 mars, a lieu le départ général.

Les écoliers se font leurs adieux. Leurs maîtres s'en vont à leur tour. Jean Racine assiste à cette séparation.

Le lieutenant-civil d'Aubray fait sa descente de police le 30 mars; la Maison des Solitaires est vide. Le jardinier Charles reçoit le Lieutenant-civil et son escorte.

Celui-ci visite aussi le château de Vaumurier. Le Duc de Luynes l'accueille en présence de Vitart; Jean Racine est dans un coin de la grande salle. Le lieutenant-civil le prend pour un serviteur du duc et ne lui prête aucune attention...

Après le départ du Lieutenant-civil, le duc de Luynes manifeste sa mélancolie. Il est d'ailleurs malade d'une crise de rhumatismes aigus. Son intendant Nicolas Vitart lui conseille un voyage à Paris, puisque l'air du vallon, saturé de brumes, lui est néfaste.

Et puis, il y a à Paris la situation embrouillée de la duchesse de Chevreuse, sa mère, la cession enfin consentie du duché de Chevreuse par le vieux duc à sa femme...

Le duc de Luynes décide d'aller habiter en son hôtel, à Paris, quai des Grands-Augustins.

Jean Racine reste seul à Port-Royal avec Jean Hamon. Tous les Solitaires s'en sont allés... Plus d'école, plus de maître... la solitude et la poésie.

Le soir, dans sa chambre, à la lueur d'une chandelle, la persécution dont Port-Royal est victime lui inspire une élégie latine au Christ (*Ad Christum*) (*qui annonce les chœurs d'Esther*).

XIX

Paris au loin

Cet après-midi de mai 1656, Jean Racine, son Sophocle à la main, s'en va dans les bois des Mollerets d'où la vue

est si belle sur la vallée et aussi sur la plaine! Là-bas, tout à l'horizon, est Paris.

Jean Racine rêve de Paris, de la vie ardente et brillante...

Il pense à son jeune cousin Antoine Vitart, qui a 16 ans et étudie au collège d'Harcourt...

A sa descente de la colline, il rencontre Hamon qui lui parle de ce collège d'Harcourt où lui-même fut élevé. Il considère que Jean Racine devrait y parfaire ses études. Sans doute, Jean Racine est sans fortune, mais le duc de Luynes, qui s'intéresse à Jean, pourrait pourvoir aux frais de ce collège... Ce projet se réalisera...

XX

Une lettre

Et voici une lettre du Solitaire Antoine Le Maître, exilé à Bourg-Fontaine, près de la Ferté-Milon.

Jean Racine tient, dans sa main, la lettre qui porte le cachet de son pays natal. Il ferme les yeux, revoit sa maison, son enfance, l'aristocratique abbaye de Bourg-Fontaine où il rêva de se faire chartreux. Que ce rêve est loin! Aujourd'hui il a d'autres projets...

Il ouvre la lettre à cette adresse :

Pour le Petit Racine
à Port-Royal

Jean Racine sourit parce qu'il va avoir dix-sept ans et qu'il est toujours, pour ses maîtres, le *petit Racine!* Il pense au jeune roi Louis XIV, à peine son aîné, dont les amours défrayent les conversations de la cour et les gazettes... S'il était roi, lui aussi!...

Enfin, il lit sa lettre.

XX *bis*

La Mort de Rabotin

Dans la cour de la ferme, le chien Rabotin est étendu, mort. Le fermier l'a trouvé pris dans un piège à renard, près du poulailler.

Pauvre Rabotin! Jean Racine l'aimait bien. Il était son compagnon dans ses promenades forestières...

— J'ai perdu un ami, dit-il.

Assis sur un banc, dans la cour de la ferme, Jean compose l'oraison funèbre de Rabotin.

SEMPER HONOS RABOTINE TUUS LAUDESQUE MANEBUNT
CARMINIBUS VIVES TEMPUS IN OMNE MEIS.

XXI

La visite de la Grande Mademoiselle

Peu à peu, quelques Solitaires reviennent à la maison des Granges.

Et voici même qu'en 1657 Port-Royal reçoit de prestigieuses visites. Mlle de Montpensier passe une journée à l'Abbaye et repart émerveillée. Jean Racine la voit dans ses atours, il l'escorte même, un instant. Elle n'est pas jolie, elle est altière, mais il l'admire parce qu'elle vient de Paris!

Quand son carrosse a disparu, au tournant du chemin, Jean Racine reste pensif, pris de mélancolie... Paris!!...

XXII

Le Mariage de Nicolas Vitart

En janvier 1658, Nicolas Vitart se marie. Il épouse une toute jeune fille, Marguerite Le Mazier, fille d'un Procureur au Parlement.

Il amène sa jeune femme à Port-Royal-des-Champs et il invite Jean à faire la connaissance de sa cousine. Cette jeune Marguerite est charmante, blonde et jolie.

Cousin et cousine sont du même âge et s'entendent tout de suite fort bien. Et voici que Jean se laisse aller à quelques privautés. La jolie Marguerite répond par un petit soufflet sur la joue de l'entreprenant cousin. L'entente est parfaite.

La maison est si agréable, si gaie! Elle est le rayon de soleil de l'austère Port-Royal. D'ailleurs, Vitart et sa jeune femme la quittent souvent pour Paris où sa charge d'inten-

dant du duc de Luynes et de la duchesse de Chevreuse, et aussi des religieuses de Port-Royal, l'appelle.

Nicolas Vitart est maintenant un homme riche très considéré. Il a acheté une seigneurie; il est seigneur de Passy!

Un beau jour, Vitart annonce à Jean que le duc de Luynes va faire pour lui les frais du Collège d'Harcourt!! Jean entrera au collège, le 15 octobre 1658.

XXIII

Au Collège d'Harcourt à Paris
La Rencontre avec La Fontaine

Un jour de congé, en 1659, à Paris, Jean Racine, qui a dîné chez le duc de Luynes, en compagnie des Vitart, les quitte, pour assister — moyennant quinze sols — à la représentation des *Précieuses Ridicules* de Monsieur Molière, au théâtre du Marais. Jean Racine s'y amuse follement. Près de lui, le poète La Fontaine rit plus fort encore. Les deux amis, qui sont un peu cousins, — par les femmes, dit La Fontaine — vont ensemble boire au cabaret du *Mouton-Blanc* après la représentation.

Après tout, Jean Racine va avoir vingt ans.

XXIV

La Nymphe de la Seine

Et le roi, qui a vingt et un ans, se marie!

— Belle occasion d'écrire une ode à la future reine Marie-Thérèse et d'obtenir un bénéfice! dit La Fontaine.

Et Jean commence *La Nymphe de la Seine.*

Nicolas Vitart l'encourage.

Le duc de Luynes aussi :

— Vous porterez le poème à Chapelain, dit le bon duc à son intendant, — à Chapelain et à Perrault, pour qu'ils le présentent à Sa Majesté...

XXV

Les belles Comédiennes
1660

Jean Racine a terminé ses études et habite maintenant chez le duc de Luynes où il sert de second à l'intendant Vitart.

L'Hôtel de Luynes est situé au centre de Paris, quai des Grands-Augustins. Mais c'est une demeure austère. Jean Racine s'en évade souvent pour aller retrouver ses amis, les gens de théâtre. Il cherche même la protection d'une comédienne! Le Vasseur veut bien l'aider pour ce but. Il le présente à Mlle Roste, du Théâtre du Marais, puis à Mlle de Beauchâteau, du Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, qui lui donne des conseils et lui fournit même un plan de comédie : *les Amours d'Ovide!* Jean Racine la remercie et il la nomme, amoureusement, la « seconde Julie d'Ovide ».

Mais il n'a besoin de personne pour écrire ses pièces. Il vient même de commencer *La Thébaïde*. Et il l'annonce, joyeusement, en entrant dans le cabaret du Mouton Blanc où il rencontre journellement La Fontaine, Poignant et Le Vasseur, qui sont déjà attablés. Tous les quatre boivent à son succès le vin de Pantin. Un seul point noir qui assombrit, un instant, le gai visage du poète : cette lettre de reproches de sa tante, la mère Agnès de Sainte-Thècle, envoyée de Port-Royal, et qu'il a, là, dans la poche de son habit.

En sortant du cabaret, il la lit à la lueur d'une lanterne à potence.

XXVI

Des Sonnets et des Anathèmes

Que la vie est donc agréable à Paris en cette année 1660! La jeune Mme Vitart vient de mettre au monde une petite fille qui a, pour parrain Monseigneur le Duc de Luynes et pour Marraine Mme la Duchesse de Chevreuse. Jean Racine célèbre l'événement par un Sonnet.

Ce sonnet, dont il est très satisfait, il va le lire à la vieille domestique janséniste du duc de Luynes, qui l'écoute à peine, sans cesser de dire son chapelet. Ce sonnet est bien anodin. Pourtant il lui attire encore les blâmes de sa tante Sainte-Thècle. C'est qu'il succède à un autre sonnet : *L'Eloge de Mazarin,* qui lui avait déjà valu les reproches de Port-Royal.

Mais Jean Racine commence à en prendre son parti.

— Avec ma tante Abbesse, dit-il, c'est tout de suite la malédiction!

Il entasse les lettres dans un coffret. Port-Royal est si loin!

Et, de plus, cette année 1660 est l'année du deuxième mariage du duc de Luynes avec la jeune et si jolie Anne-Marie de Rohan. Mariage désapprouvé par Port-Royal et qui entraîne même la rupture du duc avec le Monastère. Jean Racine donne raison au duc de Luynes, son protecteur, contre Port-Royal et ses anathèmes.

XXVII

Le Poète et les Maçons

Au château de Chevreuse.

Décidément Jean Racine se dissipe trop!

Le duc de Luynes, sur la demande de son intendant Vitart, qui se fait l'écho des gémissements de Port-Royal, décide de lui faire quitter Paris.

Jean Racine ira à Chevreuse surveiller les travaux que l'on effectue dans le château. Il s'agit d'aménager la forteresse féodale en demeure accueillante aux nouveaux époux.

Jean Racine obéit, morose, mais docile.

A Chevreuse, il commande aux maçons. Il loge dans la chambre des ducs de Chevreuse, tout en haut de la tour, d'où la vue est si belle.

Tout de suite, il étale sur une petite table, près de la cheminée, ses livres, ses cahiers et ses plumes. Car il travaille à une nouvelle tragédie, *Alexandre.*

XXVIII

Le Cabaret du Lys

Il descend au bourg de Chevreuse. Il entre dans le Cabaret du Lys où il s'installe et boit. Une dame, qui lui trouve aimable mine, le prend pour un sergent! Et Jean se prête complaisamment à l'aventure...

Puis, il va se promener le long de l'Yvette... tout en lisant le *Roland Furieux* d'Arioste — en italien.

Mais, tout de même, qu'il s'ennuie de Paris! Il écrit à ses amis La Fontaine, Le Vasseur, Vitart... et il date ses lettres de *Babylone!*

XXIX

En route pour Uzès
Nov. 1661

Hélas! Chevreuse est bien près de Port-Royal, — une demi-heure à pied! un quart d'heure à cheval! — Et la tante Agnès de Sainte-Thècle est informée des frasques de son neveu! Que faire?

Elle appelle à l'aide l'oncle Sconin, le chanoine d'Uzès, qui va essayer de persuader le jeune Racine d'embrasser l'état ecclésiastique, moyennant quoi il obtiendra un bénéfice.

Jean y consent. Il en a assez de s'entendre reprocher de rester oisif, à Paris, aux crochets du duc de Luynes, sans métier pour vivre.

Il ira donc à Uzès, où l'oncle Sconin va l'initier à la théologie, puis le fera entrer dans les ordres. Jean Racine va-t-il recevoir immédiatement la tonsure? En attendant, son oncle l'habille de noir. Mélancolie!

XXX

La Descente du Rhône

Jean Racine quitte donc Paris, en direction d'Uzès.

A Lyon, il prend le bateau pour descendre le Rhône. Arrêt

à Valence où l'accent du Midi le surprend. Il démêle que le provençal est un langage mêlé d'espagnol et d'italien. Or, il a appris ces deux langues du Solitaire Jean Hamon. Il s'en sert pour tâcher de se faire comprendre. Cependant, ayant demandé trois cents petits clous à broquettes pour aménager sa chambre, le valet, à qui il s'est adressé, lui apporte trois bottes d'allumettes!

Jean Racine en conclut que le provençal est une langue barbare. Ah! que Paris est loin! Va-t-il, pour comble de malchance, perdre sa belle langue française?...

XXXI

Vue d'Uzès

Le Pavillon de Jean Racine

Le palais du chanoine Sconin est fastueux.

Le pavillon réservé à Jean Racine est plaisant. La ville est bien curieuse. Jean la parcourt, puis il va se promener dans la campagne. Il écoute les cigales...

Dans un champ d'olivier, il cueille des olives et les mange. Leur amertume le surprend... Il crache. Il demande à boire à des paysans qui lui expliquent toutes les manipulations qu'ils font subir aux olives pour les rendre douces et succulentes.

Le soir, au souper, le cuisinier de son oncle a préparé un poulet aux olives. Jean Racine les trouve parfaitement savoureuses... Il prend également goût à la cuisine à l'huile.

Mais, malgré la nouveauté du pays, du climat, il s'ennuie, il regrette Paris, ses amis, les comédiennes, les cabarets!...
Heureusement, il lui reste la poésie!

Il continue à écrire des vers. Il écrit même, en vers, à son cousin Vitart.

Il écrit à La Fontaine, il écrit à Le Vasseur.

Cependant le bénéfice promis par l'oncle Sconin n'arrive pas, et la tonsure est retardée. Dieu soit loué!...

XXXII

Le Beau Pays du Midi

Jean Racine s'attache au pays du Midi. Un soir il écrit à La Fontaine :

« C'est un vrai pays de Cythère. Toutes les femmes sont jolies, villageoises, savetières... »

Il a de nombreux loisirs. Il achève d'écrire *la Thébaïde,* dans son pavillon ensoleillé et si calme!...

XXXIII

Une nuit de printemps à Nîmes

En 1662, il fait le voyage de Nîmes et assiste à un feu d'artifice dans les arênes. A la lueur d'une fusée, il entrevoit le visage d'une demoiselle d'Uzès qui passe pour la beauté de la ville. Il croit s'en éprendre.

Dans l'assistance, on commente la nouvelle de la naissance du Dauphin, fils de Louis XIV. Jean Racine peste de ne pouvoir être à Paris pour se joindre aux poètes qui vont célébrer cet événement.

Mais, son cousin Nicolas Vitart le console en lui écrivant que le Roi lui a accordé une gratification de cent louis pour son Ode, *La Nymphe de la Seine.* Et même une pension lui est promise en récompense de son poème : *Sur la Convalescence du Roi.* C'est M. Colbert lui-même, pressenti par le duc de Luynes, qui protège Jean Racine.

Jean Racine est heureux. L'exil à Uzès ne sera plus long. En effet, il arrive à Paris, en janvier 1663.

XXXIV

La Présentation au Roi
1663

Dès son retour Jean Racine connaît une grande joie : il est présenté au Roi par M. le duc de Saint-Aignan!

Louis XIV, ce jour-là, le remarque à peine. Ses paroles et

ses sourires sont pour Molière. Quelques mois après, Jean Racine assiste au lever du roi et se montre parfait courtisan, lorsque Sa Majesté le loue pour son poème *La Renommée aux Muses,* dont elle a retenu le premier quatrain :

Venez donc, puisque enfin vous ne sauriez élire
Un plus charmant séjour
Que d'être auprès d'un Roi dont le mérite attire
Tant de gens à sa cour.

Et la *Renommée aux Muses* vaut à son auteur une nouvelle gratification.

TROISIÈME PARTIE

LA VIE DE L'ÉCRIVAIN A PARIS, VERSAILLES, SAINT-CYR, MAINTENON — L'HISTORIOGRAPHE AUX ARMÉES

XXXV

Les Quatre Amis

La Fontaine conduit Racine chez Boileau, rue du Colombier. Le logis est encombré de livres. Boileau accueille Racine avec cordialité. Il lui parle de ses vers et lui fait quelques légères critiques...

Puis, les trois amis vont rejoindre Molière, attablé au cabaret du *Mouton Blanc.* Boileau fait l'éloge de Racine à Molière, qui s'intéresse à *la Thébaïde* et la fera jouer par sa troupe. Racine, auteur dramatique, joué, pour la première fois, par la troupe déjà célèbre de Molière, voit ainsi ces vœux comblés. Et il n'a pas vingt-cinq ans!

La Thébaïde est représentée, le 20 juin 1664, par la troupe de Monsieur, dirigée par Molière.

Et c'est un succès.

XXXVI

Jean Racine lit sa tragédie Alexandre
1665

A l'hôtel de Nevers, Mme du Plessis-Guénégaud a réuni autour d'elle, dans son salon, Mme et Mlle de Sévigné,

Mme de Lafayette, La Rochefoucaud, le duc de Luynes, le marquis de Pomponne et Boileau, pour écouter la lecture de la tragédie *Alexandre,* faite par le jeune auteur lui-même.

Racine dit admirablement les vers. Sa tragédie est déclarée, par tous, d'une grande beauté. Et Mme de Sévigné, qui est pourtant une fidèle admiratrice de Corneille, ne peut s'empêcher d'applaudir et de déclarer, très haut, qu'elle est ravie. Racine l'en remercie.

Devant ce succès de lecture, Racine, conseillé par Boileau, décide de dédier sa tragédie au Roi Louis XIV.

XXXVII

Le vieux Corneille et le jeune Racine

Jean Racine, toujours conseillé par Boileau, est allé soumettre au vieux Corneille sa tragédie *Alexandre,* dans un sentiment de déférence.

Corneille, qui en a terminé la lecture, reçoit Racine chez lui et lui rend son manuscrit. Il loue l'élégance de la versification, mais il détourne son jeune rival de l'art dramatique pour lequel, lui dit-il, il n'est point fait.

XXXVIII

Mademoiselle du Parc, comédienne

Jean Racine entre en relation avec les interprètes de sa tragédie.

La Grange	jouera	Alexandre,
La Thorillière	—	Porus,
Hubert	—	Taxile,
Mlle du Parc	—	Axiane,
Mlle Molière	—	Cléophile.

Les deux actrices sont très belles, d'une élégance fastueuse. Jean Racine va de l'une à l'autre. Mais ses compliments s'adressent surtout à Mlle du Parc qui rêve de passer au théâtre de l'Hôtel de Bourgogne. Oui, mais que dira Molière? Ah! tant pis pour Molière!...

Le succès grise Racine. Le grand Condé lui-même est venu le complimenter.

XXXIX

La lecture de Psyché *par La Fontaine*
Dans le parc de Versailles

Un beau jour de l'automne 1665, Racine, La Fontaine, Boileau et Molière se rendent à Versailles pour voir les embellissements du parc, dont on parle beaucoup et qu'ils n'ont pas encore admirés. Ils partent, dès l'aube, et visitent l'Orangerie, la Ménagerie, les jardins... Ils s'asseyent, à l'ombre d'un bosquet et La Fontaine commence sa lecture :

Quatre amis, dont la connaissance avait commencé par le Parnasse, firent une espèce de société que j'appellerais Académie si leur nombre eût été plus grand et qu'ils eussent autant regardé les Muses que le Plaisir...

Ces quatre amis se reconnaissent aisément.

Acante est Racine, Polyphile est La Fontaine, Gélaste est Molière, Ariste est Boileau.

Acante aimait extrêmement les jardins, les fleurs, les ombrages. Polyphile lui ressemblait en cela...

XL

La brouille avec Port-Royal
1665

Mais, en rentrant à Paris, Racine trouve, chez lui, le libelle de Nicole qui vise Des Marets de Saint-Sorlin — et, sans doute un peu lui-même. Nicole, son ancien maître! Sa colère est grande. Il se juge attaqué par Port-Royal et il décide de répondre, sur l'heure, à l'auteur des *Hérésies imaginaires*.

Sa nervosité est extrême. Il commence sa lettre et, à plusieurs reprises, il s'arrête, comme pris de remords. Il semble réfléchir. Ce sera la brouille avec Port-Royal... Il revoit le passé, son adolescence aux Petites-Ecoles, les chers et nobles visages de ses maîtres, celui de sa grand'mère, la tendresse de son enfance. Un nom lui vient aux lèvres! Maman! Hélas! la pauvre chère humble grand'mère est morte, il y a deux

ans! Elle repose, là-bas, dans le cimetière des religieuses, près du cloître.

Mais la colère à nouveau l'emporte, il doit venger son honneur si injustement attaqué : « Moi, un empoisonneur public parce que je fais des pièces de théâtre! Ils vont bien voir! »

Et il écrit, le rouge au front, les dents serrées.

XLI

Andromaque

Dans l'appartement de la Reine

La première représentation d'*Andromaque* a lieu le 17 novembre 1667, dans l'appartement de la reine où sont quantité de seigneurs et de dames de la cour.

Racine avait décidé Mlle Du Parc, la meilleure actrice tragique de Molière, à quitter le théâtre du Palais-Royal pour le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne. Racine lui avait appris son rôle avec soin.

Dans l'assistance, près du roi et de la reine, se trouve Madame (Henriette d'Angleterre) à qui *Andromaque* est dédiée. Il y a Colbert, il y a Condé qui trouve Pyrrhus trop violent et trop emporté. Il y a l'ambassadeur duc de Créqui qui critique la manière dont Oreste s'acquitte de son ambassade auprès de Pyrrhus, — oubliant qu'il avait été lui-même un si maladroit ambassadeur à Rome que le roi avait dû le rappeler!...

La pièce a tout de suite un grand succès. Racine, pendant l'entr'acte, reçoit les compliments émus de Madame.

XLII

Les Plaideurs

(1668)

Le Roi est venu assister à la représentation des *Plaideurs*, comédie de Jean Racine, au théâtre de l'Hôtel de Bourgogne.

Racine est inquiet, car une première représentation, un

mois auparavant, fut un insuccès. Les acteurs ont été sifflés!

Mais, ce 10 novembre 1668, la pièce est jouée devant le Roi, entouré de toute la Cour. Madame, près de lui, s'apprête à applaudir son protégé. Cependant toute l'assistance, ou presque, est hostile à la pièce. Racine, tremblant, regarde, des coulisses, par le trou du rideau, les réactions des spectateurs, les expressions méchantes de la plupart, l'ironie des critiques. Molière est là! Mais une réplique de l'Intimé amène un sourire sur les lèvres du Roi qui, bientôt, rit beaucoup, de son grand rire, — tandis que Madame applaudit bruyamment. Molière lui-même applaudit!

Aussitôt, changement à vue. Les courtisans rient aussi et applaudissent.

XLIII

Britannicus

Le « *Banc Formidable* »

Le 13 novembre 1669, le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne donne la première représentation de *Britannicus*.

Peu de monde dans la salle. Le matin, on décapitait, en place de Grève, le marquis de Courboyer. Aussi le parterre est-il peu garni.

Corneille est, tout seul, dans une loge, silencieux. Boileau, dans une autre loge, donne, à tous moments, des marques d'admiration. Le duc de Chevreuse est là, à qui Racine a dédié sa pièce, et qui applaudit.

Mais sur le « *Banc Formidable* », qui est le banc du jugement, les critiques dramatiques échangent leurs impressions souvent malveillantes :

— Agrippine est fière sans sujet.

— Burrhus est vertueux sans dessein.

— Narcisse est lâche sans prétexte.

— Junie est constante sans fermeté.

— Néron est cruel sans malice...

— Le premier acte est bon, le deuxième l'est moins; au troisième on sent la lassitude de l'auteur. Et le cinquième acte fait pitié.

C'est une vraie cabale. Racine, assis au fond d'une loge, ne quitte pas des yeux le Banc Formidable.

Mais le public, qui a payé ses trente sols, admire la beauté des vers, la nouveauté du drame et lui fait un succès.

XLIV

Bérénice

Chez Mlle de Champmeslé

Pour la première fois, Mlle de Champmeslé tient un premier rôle dans une pièce de Racine. Elle est belle, elle a vingt-six ans et possède une voix émouvante. Racine lui fait répéter son rôle de Bérénice. Son mari, Champmeslé, tient le rôle d'Antiochus; Florydor celui de Titus.

La répétition privée a lieu chez l'actrice, dans son appartement de l'Hôtel de Rasnes, rue Visconti. Boileau, La Fontaine et Chapelle sont là qui écoutent et admirent. On évoque le souvenir de Madame Henriette, morte il y a quatre mois, — et qui inspira l'œuvre de Racine...

Mlle de Champmeslé procède à l'essayage du costume de Bérénice, qui l'embellit encore.

XLV

Racine chez Colbert

Racine a dédié sa tragédie à Colbert.

Colbert reçoit Racine, dans le grand salon de son hôtel orné de son portrait, peint par Philippe de Champaigne. Ce portrait lui rappelle Port-Royal. Le duc de Chevreuse est là, aussi, avec la duchesse, née Colbert. Le duc et Racine évoquent les souvenirs de leur adolescence austère à Port-Royal des Champs...

XLVI

Bajazet

Les Contradictions de Mme de Sévigné

Le 10 mars 1672, à une représentation de *Bajazet,* le parti de Corneille ne se gêne pas pour critiquer âprement la pièce.

Corneille lui-même, dans une loge, donne son avis à haute voix :

— Il n'y a pas un seul personnage, dans le *Bajazet,* qui ait les sentiments qu'il doit avoir et que l'on a à Constantinople.

Mme de Sévigné approuve :

— Racine, dit-elle, fait des pièces pour la Champmeslé, ce n'est pas pour les siècles à venir... Jamais Racine n'ira plus loin qu'*Alexandre* et *Andromaque!...* Racine passera comme le café!

Boileau fait remarquer à la Marquise qu'elle en a jugé tout autrement, le 13 janvier, à la première représentation, où elle s'était déclarée charmée. La marquise répond :

— C'est que Mlle de Champmeslé était bien belle! Mais gardons-nous de comparer Racine à Corneille. Vive notre vieil ami Corneille!...

XLVII

L'Académie
(1673)

Racine est maintenant célèbre. Les partisans de Corneille luttent encore un peu, mais ils sont obligés de se rendre.

Racine est reçu à l'Académie française, le 12 janvier 1673 — le même jour que Fléchier et que l'abbé Gallois...

Colbert, le duc de Luynes et le duc de Chevreuse assistent à la Réception. Le remerciement de Racine est simple et court. Il le prononce d'une voix si basse que Colbert, qui tend l'oreille, n'en entend rien.

Tout le succès est pour Fléchier.

XLVIII

Le Portrait de Racine. — Mithridate.
(1673

Le peintre de Troy, un toulousain exubérant à l'accent méridional, est installé chez Mlle de Champmeslé. Il boit le champagne en compagnie de ses amis. On mène joyeuse vie chez l'actrice.

La Champmeslé a déjà fait faire, par de Troy, le portrait de La Fontaine qu'elle aime et qui l'amuse. En ce moment, tandis qu'elle répète son rôle de Monime, dans *Mithridate,* une tragédie de Racine qui a, paraît-il, tout l'agrément du Roi, Mlle de Champmeslé regarde de Troy qui peint le portrait de Racine.

Racine s'efforce de poser, mais il est nerveux à cause des agaceries que fait la Champmeslé à de Troy, et à cause des fautes de prosodie qu'elle commet en répétant son rôle. L'atmosphère est orageuse!...

Enfin le portrait est achevé!... Mlle de Champmeslé l'accroche elle-même au mur, face au portrait de La Fontaine. Et elle sourit, derrière le dos de Racine, en contemplant les deux portraits, dont elle loue le peintre.

Quant à Racine il a l'air triste et las.

XLIX

Iphigénie *à Versailles.*
(18 août 1674)

A Versailles, on a dressé, au bout de l'allée qui va dans l'Orangerie, un théâtre, à l'occasion des fêtes données par le Roi, au retour de la conquête de la Franche-Comté. On y jouera la nouvelle tragédie de Racine : *Iphigénie.* L'installation est somptueuse.

Toute la Cour est là. Mme de Montespan en tenue fastueuse, protège ostensiblement l'auteur.

Iphigénie (Mlle de Champmeslé), fait verser des larmes à toute l'assemblée.

Pendant l'entr'acte, dans sa loge, elle lit à Racine un quatrain qu'un critique vient d'improviser pour elle :

> Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
> N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée
> Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé
> N'en a fait sous son nom verser la Champmeslé.

Racine la complimente et met un genou en terre pour lui baiser la main. Mais il se relève vite car le Roi le fait appeler.

Racine apprend, du Roi lui-même, très satisfait du spectacle, qu'il est nommé trésorier de France à Moulins. L'idée de la fortune qui lui échoit le rend heureux.

L

Le Complot contre Phèdre
(1er janvier 1677)

Dans le salon de la duchesse de Bouillon, quai du Pont-Rouge (*quai Malaquais*) se prépare la cabale de Phèdre!...

La duchesse de Bouillon et Mme Deshoulières détestent Racine. Elles veulent faire échouer sa pièce. La duchesse de Bouillon lui a suscité un rival dans Pradon.

Racine a eu l'écho de la cabale; il hâte la représentation de sa *Phèdre*. Mais il a des difficultés avec Mlle de Champmeslé qui incarne Phèdre et qui, au moment d'entrer en scène, annonce qu'elle ne dira pas le passage :

> Je ne suis point de ces femmes hardies
> Qui goûtant dans le crime une tranquille paix,
> Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

Racine insiste, il la supplie. Il se fait menaçant. L'amour, entre eux deux, s'en est allé...

Racine erre à travers les coulisses, l'oreille aux aguets des rares applaudissements. Il se sent profondément malheureux, moins à cause de sa rupture avec Mlle Champmeslé et de l'échec de son œuvre qu'à cause de cette effroyable affaire des poisons dont on parle tout bas et où il sait qu'on cherche à le mêler. Quel dégoût! Il revoit la pauvre Mlle du Parc sur son lit de mort, qu'on l'accuse d'avoir empoisonnée... Quelle injustice du sort!

La tristesse de Racine est intense. Ah! s'évader de cette vie de théâtre! Réaliser le rêve de son enfance : Se faire chartreux! Un monastère est un refuge. Ne plus penser qu'à Dieu.

Et les souvenirs de Port-Royal, de sa douce adolescence remontent à son cœur. Il ira voir Nicole. Il obtiendra le pardon du grand Arnauld...

LI

La Réconciliation avec Port-Royal (1677)

Chez le Grand Arnauld, au faubourg Saint-Jacques, quelques amis sont assemblés, dont Nicole, avec qui Racine s'est déjà réconcilié. On parle de la *Phèdre* de Jean Racine. Arnauld, qui en a reçu un exemplaire, la loue : — Il n'y a rien à reprendre, dit-il, au caractère de Phèdre, puisqu'il nous donne cette grande leçon que lorsque, en punition de nos fautes passées, Dieu nous abandonne à nous-mêmes et à la perversité de notre cœur, il n'est pas d'excès où nous ne puissions nous porter.

Boileau et Racine entrent dans la pièce emplie de monde. Et Racine, tout de suite, va se jeter aux pieds d'Arnauld. Arnauld ému se jette aux siens. Tous deux s'embrassent. Arnauld promet à Racine d'oublier le passé et d'être toujours son ami. Nicole à son tour vient embrasser Racine.

Au retour, le long de la Seine, Nicolas Vitart, après que Boileau les a quittés pour rentrer à Auteuil, prend familièrement le bras de Jean Racine et lui conseille de se marier.

— Fondez un foyer. Là est le salut pour vous. Je connais une jeune fille de grandes vertus qui vous conviendrait parfaitement. C'est une Picarde de bonne famille...

LII

Le Mariage de Jean Racine (1er juin 1677)

Dans l'église Saint-Séverin, sa paroisse, Jean Racine épouse Mlle Catherine de Romanet. Mlle de Romanet a vingt-cinq ans. Racine en a trente-huit. C'est un mariage de raison.

Colbert, le président Lamoignon, le secrétaire d'Etat Seignelay, l'abbé Le Vasseur, l'ami de jeunesse, Nicolas Vitart et Boileau sont les témoins.

Après la cérémonie, Racine, ayant sa jeune femme à son bras, et suivi du cortège, traverse l'église, face à l'orgue, qui joue le *Te Deum* de Lully. Le *Te Deum* de Lully est une grande nouveauté.

Racine a un regard vers le beau buffet d'orgue qui date de 1417 et qui passe pour le plus grand de Paris.

LIII

L'ile Saint-Louis en 1678.

(1678)

Le baptême du premier enfant de Racine (Jean-Baptiste) a lieu, le 11 novembre 1678, dans l'église nouvellement construite de Saint-Louis-en-l'Ile, paroisse des Racine.

Jean Racine habite, en effet, depuis son mariage, l'année précédente, le quartier tout neuf de Saint-Louis-en-l'Ile.

Le parrain est *Jean-Baptiste* Romanet, le conseiller du Roi.

La marraine est Marguerite Vitart, l'accorte cousine que Racine lutinait au temps de sa jeunesse, dans la maison de l'intendant de Vaumurier. Mme Vitart est devenue une dame opulente et corpulente, épouse de Nicolas Vitart, devenu lui-même seigneur de Passy. Elle porte dignement le nouveau-né sur les fonts baptismaux et elle signe sur le registre de l'église : Marguerite Lemasier de Passy.

LIV

Racine écrit l'Idylle sur la paix

1685

Le marquis de Seignelay demande à Racine de lui composer un divertissement pour le château de Sceaux où il doit convier le Roi et la cour.

Racine ne peut rien refuser à la famille Colbert à qui il doit tant, à ce marquis de Seignelay, beau-frère du duc de Luynes et de Chevreuse, qui fut son camarade d'enfance, son

protecteur, son ami de toujours. D'ailleurs, il choisit un sujet qui lui plaît entre tous. Il célébrera la Paix bienfaisante, qu'il a appris à chérir au cours de ses visions de guerre. Et il compose sur une musique de Lulli : *L'Idylle sur la Paix.*

QUATRIÈME PARTIE

LE RETOUR A PORT-ROYAL-DES-CHAMPS DE RACINE MARIÉ AVEC SES ENFANTS. — SA MORT A PARIS LE TRICENTENAIRE DE RACINE

LV

Une après-dînée au château de Maintenon Août 1887

Jean Racine est venu voir Mme de Maintenon en son château de Maintenon, aménagé par les soins du Roi et qui est très beau.

Il va contempler le fameux aqueduc de quarante-huit arcades, auquel trente mille ouvriers travaillent. Racine admire la vigueur et l'ardeur des travailleurs et la hardiesse des arcades, œuvre de Vauban.

Il admire aussi les parterres dessinés par Le Nôtre et qui sont d'une grâce exquise sous ce ciel fin de l'Ile-de-France.

Puis, il va retrouver Mme de Maintenon dans son salon. Celle-ci l'entretient particulièrement de son école de Saint-Cyr, des spectacles qu'elle y voudrait donner pour exercer les talents des nobles demoiselles. Ceux que prépare la supérieure, Mme de Brinon, ne sont pas dignes de cette grande Ecole. Mme de Brinon est un bel esprit extravagant. Il faudrait autre chose, une œuvre pour la jeunesse et qui soit une œuvre...

— Pensez-y, dit-elle à Racine, qu'elle entraîne vers son oratoire et ses vitraux anciens.

LVI

*Première Représentation d'*Esther *à Saint-Cyr*
26 janvier 1689

A l'Ecole de Saint-Cyr, au milieu du grand vestibule des dortoirs, un théâtre a été aménagé par les soins de Mme de Maintenon

Toutes les pensionnaires sont là, rangées en amphithéâtre. Il y a la classe rouge composée des moins de onze ans; la classe verte, les moins de quatorze ans; la classe jaune de quatorze à dix-sept ans, et les grandes filles de la classe bleue.

En ce moment, dans les coulisses, les jeunes comédiennes quittent leurs uniformes et revêtent les somptueux costumes à la persane, ornés de perles et de diamants.

Allant de l'une à l'autre, Racine multiplie ses dernières instructions à Mlle de Veillanne qui joue Esther — et à la petite blonde qui tient le rôle d'Elise et qui manque de mémoire. Au reproche de Racine, Elise se met à pleurer! Alors, Racine la console et, avec son mouchoir, essuie ses larmes...

Mme de Maintenon n'a pas son calme habituel. Nerveuse, agitée, elle lance des ordres .

Dans la salle, Mme de Sévigné fait son entrée. Un officier l'invite à choisir sa place. Conformément au protocole, elle s'assied derrière les duchesses, entre Mme de Coulanges et le Maréchal de Bellefont.

Pendant l'entr'acte, le Roi s'approche d'elle :

— Madame, lui dit-il, je suis assuré que vous avez été contente.

— Sire, je suis charmée, ce que je sens est au-dessus des paroles.

— Racine a bien de l'esprit!

— Sire, il en a beaucoup, mais en vérité ces jeunes personnes en ont beaucoup aussi : elles entrent dans le sujet comme si elles n'avaient jamais fait autre chose.

— Ah! pour cela, il est vrai!...

Le prince de Condé, ami de Racine, vient saluer Mme de Sévigné. Et ce sont de nouveaux compliments!

Quant à Mme de Maintenon, elle passe comme un éclair!

LVII

Racine suit le Roi aux armées en qualité d'historiographe
Le Rêve de Racine.

Racine, à cheval, assiste à la revue des armées, passée par le Roi et M. de Luxembourg. Cent vingt mille hommes sont ainsi massés au camp de Gévries, devant Namur, ce 20 mai 1692.

Racine admire le spectacle. Il suit les généraux au pas de son cheval. Il faut deux heures pour aller d'un bout d'une ligne à l'autre.

A la deuxième ligne, il se sent las, si ébloui de voir briller des épées et des mousquets, si étourdi d'entendre des tambours, des trompettes et des cymbales que, bientôt, il se laisse conduire par son cheval, sans plus d'attention à rien.

Il rêve que tous les soldats sont soudain transportés dans leurs chaumières, avec leurs femmes et leurs enfants — et, lui-même, dans sa rue des Maçons-Sorbonne, chez lui, au milieu de sa famille et de ses livres...

Ah! qu'il lui tarde de passer une journée d'amitié auprès du cher Boileau qui aime tant ses enfants!

Ils iront tous à Auteuil manger un de ces gros brochets de Port-Royal envoyé par la tante abbesse. Après le repas, ils se promèneront au bois de Boulogne et Boileau jouera au petit Poucet avec les petites filles. Quant à Jean-Baptiste, qui a déjà treize ans, il discutera de Tite-Live avec son père.

Ah! qu'on est bien au sein de sa famille!... Mais un appel de trompette fait broncher le cheval et tire de son rêve le cavalier à moitié désarçonné.

LVIII

Le voyage à Port-Royal-des-Champs
1690

Racine, sa femme et ses enfants, partent en voyage pour Port-Royal-des-Champs. Ils vont rendre visite à la tante ab-

besse Agnès de Sainte-Thècle. Ils montent dans le grand carrosse doublé de velours rouge à ramages, sur le panneau duquel Racine a fait peindre ses armes qui sont, à dextre, le cygne de ses aïeux de la Ferté-Milon, et, à senestre, le pal chargé de chevrons de la famille de Romanet, qui remplace le rat des Racine, définitivement abandonné.

Le carrosse, attelé de deux grands chevaux blancs, suit la route par Bourg-la-Reine, Orsay, Gif et le petit village de Saint-Lambert. A Saint-Lambert, Racine fait arrêter le carrosse devant la vieille église. Il montre à sa femme le presbytère de M. Le Nain de Tillemont.

A Port-Royal, tandis que ses enfants jouent au bord du grand étang, il se souvient du temps où, assis au bord de ce même étang, il regardait voler les hirondelles... Mais, hélas! il ne verra pas le cher château de Vaumurier. Le château, abandonné, a été rasé il y a dix ans sur l'ordre de la Mère Abbesse, parce que Monseigneur le Grand-Dauphin, qui chassait en ces parages, avait songé à le faire habiter par Mlle d'Espali. Plus de château!... Elles sont terriblement sévères, les abbesses de Port-Royal! Ce château où s'accrochaient déjà tant de prestigieux souvenirs, qui fut le berceau de l'Académie française, qui abrita Pascal...

LIX

Au Château de Dampierre

Les jours sont longs à la Saint-Jean. Peut-être le carrosse pourra-t-il conduire toute la famille au château de Dampierre, dont l'architecte Mansard vient d'achever la restauration et qui est si beau! Racine ira saluer son ami le duc de Luynes et de Chevreuse, tandis que ses enfants se promèneront dans le parc, où il y a de merveilleuses fontaines. Le trajet est charmant à travers bois. L'arrivée au château de Dampierre est impressionnante.

LX

Athalie, sans costumes
(6 janvier 1691)

Dans la chambre de Mme de Maintenon, les demoiselles de Saint-Cyr sont réunies pour jouer *Athalie.*

Ah! ce n'est pas le grand apparat qui présida à la représentation d'*Esther!* Ces demoiselles n'ont pas quitté leurs uniformes bleus de conventines. Peu d'invités. Mme de Maintenon a écarté les dames. La pièce est jouée, comme en secret, devant la famille royale.

Racine déçu assiste, de la salle, à ce qu'il considère, par avance, comme un échec. Mais Boileau, assis près de lui, le console et le rassure. « C'est votre chef-d'œuvre, lui dit-il. Je m'y connais. Le public y reviendra. »

— « Non, si j'ai écrit quelque chose de parfait, c'est *Phèdre...* »

LXI

Les Cantiques Spirituels
(1694)

Le roi, malade, retenu dans sa chambre par la goutte, demande à Racine de lui réciter ses Cantiques Spirituels.

— Ils sont d'une harmonie et d'une pureté supérieures encore aux chœurs d'*Athalie,* dit Mme de Maintenon, en se penchant vers le roi. Leur lyrisme est plus émouvant, peut-être, parce qu'on y sent palpiter le cœur même du Poète!

Alors Racine s'incline et commence.

LXII

Une nuit près du Roi
(1696)

Le Roi souffre. Il redoute l'insomnie. Il fait appeler Racine, qui est à Paris, et lui demande de venir à Versailles lui lire les *Vies de Plutarque.*

Mme de Maintenon prie même Racine de demeurer au palais, où elle lui a fait dresser un lit dans l'antichambre contiguë à la chambre royale, afin qu'il puisse faire la lecture au Roi pendant la nuit.

Racine tient son rôle de conteur et de lecteur. Lorsque le Roi s'assoupit, c'est à peine s'il se prend à songer aux siens, à sa femme, à ses enfants, qu'il a quittés le matin et qui se réjouissaient tant d'aller dîner chez Boileau à Auteuil! Une partie de quilles avait été projetée sous la charmille du grand

ami qui est un maître dans ce jeu. Il lui arrive souvent d'abattre les neuf quilles d'un seul coup! Racine pense à sa fille Marie-Catherine, qui veut se faire Carmélite; il pense à sa chère femme, épouse dévouée, mère parfaite... Il pense à ses amis, à La Fontaine qui vient de mourir. La Fontaine, sa joyeuse jeunesse! Et voici que Nicole lui-même est mort l'autre jour. Nicole, ses remords! Nicole après Arnauld! Il faudra bien qu'il mette ce qui lui reste de force et de talent à la défense de Port-Royal. Il en écrira l'Apologie. Malgré le Roi! Puisse-t-il convaincre le Roi de cesser ses persécutions... Le Roi et Mme de Maintenon...

Le Roi dort.

L'aube se lève sur les jardins de Versailles. De la fenêtre, Racine, le front appuyé au carreau, assiste à la naissance du jour.

Le Roi dort profondément. Mme de Maintenon s'en est allée sur la pointe des pieds. Racine, à son tour, gagne l'antichambre. Mais en se levant, il éprouve, à son côté droit, un point douloureux...

LXIII

La Disgrâce
(1698)

Dans une allée du parc de Versailles, Racine attend Mme de Maintenon qui lui a donné secrètement rendez-vous.

Elle paraît. Racine ému l'écoute qui lui explique le motif de la disgrâce dans laquelle le tient le Roi.

— C'est votre *Mémoire sur la Misère du Peuple,* si juste pourtant, si pathétique, mais qui a déplu à Sa Majesté.

Comment? Ah! voilà! C'est qu'elle, Mme de Maintenon, a commis l'imprudence de le lire au moment où le Roi entrait chez elle. Le Roi voulut le lire aussi et, malgré sa résistance, le prit. En ayant parcouru quelques lignes, il le rejeta en disant : « Parce qu'il sait parfaitement faire des vers, croit-il tout savoir? Et parce qu'il est poète, veut-il être Ministre? »

A ce moment, on entend le bruit des roues d'un carrosse sur le sable des allées!

— C'est le Roi qui se promène! Cachez-vous, dit Mme de Maintenon.

Racine, profondément affecté, se sauve dans un bosquet. Et soudain, il ressent au foie une douleur lancinante. Il retient un cri. Il était temps! Le Roi est passé!

LXIV

La mort de Jean Racine

Les médecins Fagon, Dodart et du Tartre, entourent Racine, que le chirurgien Félix vient d'opérer de son abcès au foie.

Racine, très faible, prie Dodart de vouloir bien être le dépositaire de son manuscrit l'*Abrégé de Port-Royal,* qu'il a écrit pour la défense de l'infortuné monastère et qui doit être remis au Cardinal de Noailles.

— Acceptez ce dépôt, lui dit-il, en souvenir de notre saint docteur Jean Hamon!...

Son fils Jean-Baptiste s'approche à son tour et lui fait espérer que l'opération réussira.

— Et vous aussi, mon fils, voulez-vous faire comme les médecins et m'amuser? Dieu est le maître de me rendre la vie, mais les frais de la mort sont faits.

Boileau entre dans la chambre et s'approche du mourant. Racine, à sa vue, rassemble tout ce qui lui reste de forces; il se dresse sur son lit et tend les bras à son ami pour l'embrasser en lui disant :

— Je regarde comme un bonheur pour moi de mourir avant vous.

Un envoyé du Roi vient prendre des nouvelles.

— Il se meurt!... lui répond la comtesse de Gramont (Elisabeth Hamilton), la courageuse amie de Port-Royal.

Jean Racine expire dans les bras de sa femme, le 21 avril 1699, entre 3 heures et 4 heures du matin.

LXV

Jean-Baptiste Racine lit le testament de son père, devant toute la famille agenouillée

« Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

» Je désire qu'après ma mort, mon corps soit porté à Port-
» Royal des Champs, et qu'il y soit inhumé dans le cimetière

» au pied de la fosse de M. Hamon. Je supplie très humble-
» ment la mère Abbesse et les religieuses de vouloir bien
» m'accorder cet honneur, quoique je m'en reconnaisse très
» indigne et par les scandales de ma vie passée, et par le peu
» d'usage que j'ai fait de l'excellente éducation que j'ai reçue
» autrefois dans cette maison, et des grands exemples de
» piété et de pénitence que j'y ai vus et dont je n'ai été qu'un
» stérile admirateur. Mais plus j'ai offensé Dieu, plus j'ai
» besoin des prières d'une si sainte Communauté pour atti-
» rer sa miséricorde sur moi. Je prie aussi la mère Abbesse
» et les religieuses de vouloir accepter une somme de huit
» cents livres. Fait à Paris, dans mon cabinet, le 10 octobre
» 1698. »

Signé : RACINE.

LXVI

Les Condoléances de Louis XIV

Mme Jean Racine se rend à Versailles, accompagnée de son fils aîné Jean-Baptiste, pour remercier le Roi qui lui a accordé une pension de deux mille francs pour elle et ses enfants en souvenir de leur Père. Boileau, le fidèle ami, a tenu à accompagner la famille.

Ils sont là tous trois en grand deuil, qui attendent dans le salon de l'Œil-de-Bœuf, parmi la foule. Enfin la porte s'ouvre et l'huissier chamarré, de sa canne à pomme d'or, leur fait signe d'entrer.

Le roi est debout, dans toute sa majesté.

— Madame, dit-il à Catherine de Romanet, nous avons bien perdu, tous deux, en perdant le pauvre Racine.

LXVII

L'exhumation du corps de Jean Racine

Après la destruction de l'Abbaye de Port-Royal des Champs, la famille de Jean Racine obtient du Roi la permission de faire exhumer le corps du poète et de le faire transporter dans l'église Saint-Etienne-du-Mont, qui est devenue la paroisse de Mme Racine.

Le 2 décembre 1711, Mme Jean Racine, vêtue de ses longs

voiles de veuve, et ses enfants en costume noir, s'en vont à Port-Royal présider à l'exhumation, dans ce paysage désolé.

Le corps est apporté dans l'église Saint-Etienne-du-Mont et placé derrière le maître-autel, en face de la chapelle de la Vierge, près de la tombe de Blaise Pascal.

Mais la pierre tombale a disparu au moment de la destruction du monastère, cette pierre tombale sur laquelle était gravée l'épitaphe composée par Boileau et traduite, en latin, par Dodart.

LXVIII

L'épitaphe de Jean Racine

La pierre tombale, sur laquelle était gravée l'épitaphe de Jean Racine, et que l'on croyait perdue, a été retrouvée, un siècle plus tard, dans l'Eglise de Magny-Lessart (Magny-les-Hameaux). Elle a été transportée à Paris, à Saint-Etienne-du-Mont, le 21 avril 1818 et placée vis-à-vis de celle de Pascal, dans la chapelle de la Vierge, au fond de l'Eglise.

LXIX

Racine couronné par l'immortalité

La gloire de Racine grandit avec les siècles. Les plus célèbres écrivains se sont penchés sur son œuvre et se sont appliqués à l'analyser :

DIDEROT

LA HARPE — VOLTAIRE

J.-J.- ROUSSEAU — CHATEAUBRIAND

SAINTE-BEUVE — TAINE

BRUNETIÈRE — JULES LEMAÎTRE

LECONTE DE LISLE

LARROUMET — LANSON

ÉMILE FAGUET — ANATOLE FRANCE

AUGUSTIN GAZIER — MASSON-FORESTIER

PAUL MESNARD

FRANÇOIS MAURIAC — THIERRY MAULNIER

(Leurs ouvrages s'entassent en pyramide, devant le buste de Jean Racine.)

LXX

L'hommage de la jeunesse française
(1939)

En cette année du tricentenaire de la naissance de Jean Racine, un soir de printemps, des jeunes étudiants de France sont venus camper à Port-Royal-des-Champs, près des ruines du Monastère... Ils ont seize, dix-sept et dix-huit ans. Et, à cette heure crépusculaire, ils évoquent le souvenir du Poète au temps de sa jeunesse studieuse, dans ce même paysage.

Devant la stèle de Racine, ils se découvrent. Et dans un hommage ému, ils récitent, tour à tour, quelques-uns des plus beaux vers du Poète.

Tandis que, dans le ciel, au-dessus du vallon qu'il aima, des avions, en formation circulaire, dessinent une triple couronne...

Et qu'un aviateur audacieux trace, en longues lettres de fumée blanche, d'un bout à l'autre de cet horizon qu'il contempla, le nom de :

Jean Racine.

LOUISE FAURE-FAVIER.

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Emmanuel von der Mühll : *Denis Veiras et son Histoire des Sévarambes*, 1677-1679, Libr. E. Droz. — Revues.

Les temps calamiteux que nous traversons donnent le désir d'émigrer vers des contrées plus paisibles et riantes, où règnent l'ordre et la prospérité, où l'on n'entend plus des dictateurs proférer sans cesse des menaces en braquant des canons sur toutes les frontières. Malheureusement, comme ces contrées restent difficiles à découvrir dans notre monde bouleversé, nous entraînerons aujourd'hui nos lecteurs sur les routes de l'utopie et leur ouvrirons les portes d'une République, hélas! imaginaire, ou chefs et citoyens dédaignaient la politique, n'avaient d'autre souci que celui d'établir leur bonheur réciproque, se gardaient de molester autrui et considéraient la paix comme le bien suprême.

M. Emmanuel von der Mühll nous fournit l'occasion d'un tel voyage. Sous le titre, en effet, de **Denis Veiras et son Histoire des Sévarambes,** il vient de nous retracer le portrait d'un ingénieux anticipateur qui, en plein règne de Louis XIV, présenta à ses contemporains, peu satisfaits sans doute de subir une monarchie absolue, l'image attirante d'un pays idéal où florissaient l'abondance et la félicité.

On ne connaît plus guère aujourd'hui Denis Veiras, lequel, de son temps, ne parvint pas à acquérir une célébrité. Pour reconstituer, *grosso modo*, sa biographie, M. Emmanuel von der Mühll a dû utiliser des notes publiées en 1689, sur ce personnage énigmatique, dans une revue allemande et reproduites, en 1758, dans le *Dictionnaire historique* de Prosper

Marchand, consulter aussi un travail de M. G. Ascoli paru dans les *Mélanges Lanson* et quelques autres sources succinctes auxquelles il a ajouté les produits peu nombreux de ses recherches personnelles.

De ces travaux, il résulte que Denis Veiras naquit à une date voisine de 1630, probablement à Alais, en Languedoc, de parents huguenots. On ne sait rien de sa jeunesse. On conjecture que, de nature hasardeuse, il revêtit la casaque militaire dès l'âge de seize ans, qu'il fit campagne en Piémont et en Catalogne, revint de ses expériences martiales dégoûté de la guerre, étudia le droit, perdit ses proches, vendit leurs biens et, nanti de quelque pécune, parcourut, en pèlerin curieux de tout, la France et l'Europe.

M. von der Mühll considère son héros comme un aventurier. Le mot semble un peu gros. Denis Veiras apparaît plutôt, à travers les aléas de sa carrière, comme un véritable intellectuel, plus avide de savoir que de fortune, lecteur passionné de toutes sortes de livres, fort intéressé aux problèmes de géographie. On le retrouve, à une date que son biographe fixe, sans certitude, à 1655, à Londres où il donne, pour vivre, des leçons de français en grammairien qui n'ignore rien des finesses de la syntaxe.

Il se lie, on ne sait comment, avec un personnage curieux, Samuel Pepys, secrétaire de l'Amirauté, qui lui facilite peut-être la connaissance des voyageurs revenant d'Amérique et d'Orient. Quelques années plus tard, il entre dans la maison du duc de Buckingham et dans celle, au surplus, d'Ashley Cooper, personnages qui cherchaient à renverser le ministère Clarendon. Il sert leurs intrigues et se trouve mêlé directement à la politique anglaise. Chez le dernier de ces seigneurs, il se concilie l'amitié du philosophe Locke, qui semble avoir exercé sur son esprit une puissante influence et l'avoir orienté vers les questions de sociologie. Locke rédigeait alors les articles de la constitution que les huit lords propriétaires des deux Carolines voulaient imposer à cette colonie en y envoyant une expédition. Denis Veiras s'intéressa fortement à cette affaire; il prit sans aucun doute connaissance de la susdite constitution dont on retrouve des réminiscences dans le corps de lois régissant la nation des Sévarambes.

On ne peut établir, d'une façon positive, comment et à la suite de quelles circonstances l'homme se résolut à peindre l'image d'une République idéale. Il appartenait, nous l'avons dit, à la religion protestante. Il avait vu ses proches souffrir des persécutions; il en avait peut-être souffert lui-même. Il partageait les tendances démocratiques et républicaines de ses coreligionnaires. Il sentait, comme beaucoup d'esprits libres, la nécessité de combattre l'intolérance et la tyrannie des gouvernements absolutistes qui jetaient en prison, contraignaient à l'exil ou au reniement de leurs convictions les gens enclins à parler ou à écrire dans un sens non-conformiste.

Londres, comme Amsterdam et La Haye, était le lieu de rassemblement de tous les exilés chassés de France pour délits d'idées et de doctrines, des sceptiques et libertins qui osaient relever la tête dans cette ville où Cromwell avait promulgué une constitution démocratique. Saint-Evremond y était venu chercher asile. On y discutait sans contrainte les problèmes de philosophie et de politique à une époque où s'ébauchait une évolution de l'esprit public.

A fréquenter les milieux intellectuels et politiques londoniens, Denis Veiras semble avoir achevé sa formation de sociologue. Il se nourrit de tous les écrits anciens et modernes concernant la condition des hommes et la législation sous laquelle ils vivent. Il lit et médite les œuvres des utopistes qui, depuis Platon jusqu'à Cyrano de Bergerac, s'évertuèrent à proposer des systèmes de gouvernement et des règles d'existence propices au bonheur. Il compulse, de plus, les relations de voyage parues au cours du XVIe siècle et pendant la première moitié du XVIIe. Ces relations témoignent que des peuples éloignés, encore inconnus ou considérés comme barbares, jouissent de civilisations plus humaines, plus tolérantes, plus parfaites que les civilisations européennes. Le cerveau plein de ses lectures et de ses constats, Denis Veiras se convainc définitivement que, sans de grandes réformes apportées dans leurs institutions et leurs mœurs, les peuples européens, et spécialement le peuple français, risquent de ne connaître jamais, sous des régimes despotiques, que misères, troubles, guerres, obscurantisme et que

toute œuvre de plume se résume pour lui à dresser à leur usage un type d'Etat assujetti à la raison cartésienne et combiné pour assurer à l'ensemble de ses sujets le maximum de liberté comme de bien-être moral et matériel. Ainsi se met-il à la tâche.

Le moment n'est pourtant pas très favorable pour se livrer à une telle entreprise. Au dire de M. von Mühll, Denis Veiras avait subi les fluctuations de fortune de son maître Buckingham. En 1674, date probable de ses premières rédactions, il vient de perdre l'emploi qu'il occupait auprès du duc chassé du ministère et il doit, en suspect, quitter précipitamment l'Angleterre. Pourquoi, au lieu de gagner la Hollande, pays où il trouverait un asile sûr et des éditeurs complaisants, se réfugie-t-il en France où le guette la Bastille, car il a, dit-on, participé aux cabales contre Louis XIV de Le Roux de Marsilly, huguenot que la police royale pourchasse? On ne le sait. Toujours est-il qu'il s'installe à Paris, sous le nom du sieur d'Alais, nom de sa ville originelle, au faubourg Saint-Germain où s'assemblent d'ordinaire les religionnaires et les espions étrangers mêlés aux sectateurs de la libre pensée. Il s'y tient coi, sous l'innocente figure d'un professeur d'histoire, de géographie, de grammaire et d'anglais.

En 1675 seulement, l'ayant achevée, il publie, à Londres et en anglais, la première partie de *l'Histoire des Sévarambes* (*The History of the Sevarites*). Bizarre détermination. Craint-il, en sollicitant du roi de France un privilège, de révéler sa personnalité réelle et de s'attirer des désagréments? On ne peut l'établir. Sans doute se sent-il toujours suspect. Il fréquente encore des libertins notoires, comme François Bernier, Samuel Sorbières et Locke, qui est venu en France pour y étudier la médecine.

Deux ans passent durant lesquels on perd sa trace. En 1677, ayant obtenu un privilège ou sous son nom d'emprunt, ou sous le nom de Claude Barbin, son éditeur, il donne de son œuvre, une version française présentée comme la traduction d'un écrit anglais : *L'Histoire des Sévarambes, peuples qui habitent une partie du troisième Continent, communément appelé la terre australe. Contenant un compte exact du Gouvernement, des Mœurs, de la Religion et du langage de*

cette nation jusques aujourd'hui inconnue aux Peuples de l'Europe. Traduit de l'anglais. Ainsi n'endosse-t-il pas la responsabilité d'un livre rempli d'hérésies et de considérations subversives. En 1678 et 1679, il en termine le texte et l'impression. L'ouvrage n'emporte pas un succès foudroyant, mais il est lu avec curiosité, comme toutes les relations de voyage. Il est réimprimé en 1689 et 1693, et, du vivant de l'auteur, traduit en hollandais et en allemand. De 1700 à 1789, on en fera de nombreuses éditions françaises et traductions nouvelles.

Il est écrit, dans une langue sans accent et sans relief, par un puritain dénué de fantaisie, mais non d'intelligence et de pénétration et qui a su faire d'une mosaïque documentaire un travail homogène, « précieux, dit M. von der Mühll, pour l'histoire des idées ».

Denis Veiras a tenu tout d'abord à présenter son *Histoire des Sévarambes* comme une relation de voyage authentique; M. von der Mühll nous découvre par quels subterfuges il y est parvenu. Au temps où Denis Veiras l'écrivait, tous les géographes et navigateurs croyaient à l'existence d'une terre australe située au delà de Magellan, du Cap de Bonne-Espérance et de l'Australie et dénommée le troisième continent; Denis Veiras y croyait lui-même, maints aventuriers, voguant dans ces parages, ayant eu la conviction d'aborder sur ses côtes. De ce troisième continent on faisait d'ordinaire un Eldorado, bien que ses visiteurs n'en eussent rapporté nulle parcelle d'or et nul citoyen.

Du capitaine Siden, son héros, Veiras fait un hardi navigateur. L'homme s'embarque en Hollande pour les Indes orientales et, après une longue course, est jeté, par la tempête, avec quatre cents compagnons d'aventures, sur la terre australe. Après avoir vainement cherché des secours sur quelques terres voisines, il décide de fonder une république et il la fonde, selon le système aristocratique de Hobbes, dans un charmant vallon où elle mène à son premier stade de civilisation une existence laborieuse et pénible. Il fait, d'autre part, explorer le pays qui semble inhabité.

Mais voici qu'un beau jour la nouvelle colonie se voit entourée et abordée, dans une région qu'elle n'avait pas

encore découverte, par des quidams souriants et amènes qui tendent des drapeaux et témoignent des sentiments pacifiques. La conversation s'engage, *en espagnol*. Les nouveaux venus convient les naufragés à les accompagner dans leur capitale, Sevarinde. Ainsi le capitaine Siden et sa troupe, traversant des régions prospères, arrosées par des rivières et des canaux, entrent-ils, émerveillés, dans le paradis des Sévarambes. Ils sont bientôt adoptés par ce peuple accueillant et partagent ses destinées. Siden tient journal de tout ce qu'il voit. Quinze ans plus tard, pris de nostalgie, il quitte la Sévarambie, fait naufrage, périt. Son journal, sauvé miraculeusement, parvient aux mains de Denis Veiras.

C'est d'après ce journal que celui-ci peut, à son tour, nous montrer l'harmonieuse organisation de cette contrée féerique. Donnons quelques images de cette organisation, car, dans un bref article, on ne peut songer à insérer la matière d'une thèse de doctorat. Sévaris, Persan de haute condition, doctissime en toutes sortes de sciences et arts, législateur né, mûri en sagesse par ses voyages, ses aventures, sa connaissance des hommes, venu des terres australes sur des récits de marins, fonda la Sévarambie qui, à l'arrivée du capitaine Siden, jouissait déjà de plusieurs siècles de félicité. Le premier soin de ce grand génie consista à lui donner un dieu : le soleil, et un roi, lui-même, élu par le suffrage populaire et cependant de droit divin, car il s'arrangea, par un adroit stratagème, pour recevoir, verbalement et publiquement, du dieu soleil, une délégation de sa puissance.

Il choisit ensuite le lieu où se dresserait la ville capitale de sa monarchie élective, une île spacieuse, à l'abri des surprises, qu'il fortifia de puissantes murailles. Il y éleva d'abord le temple du dieu soleil et son propre palais, digne de sa grandeur. Il y bâtit ensuite la cité. Elle se composait d'un damier de rues droites et larges au long desquelles s'alignaient des bâtiments cubiques de 4 étages sur cent mètres de front, munis de cours intérieures, de balcons extérieurs, surmontés de terrasses fleuries propices à la promenade. Chacun de ces bâtiments contenait des appartements aérés, pourvus d'eau et de salles de bains. Mille habitants y logeaient et formaient une cellule sociale nommée *osmasie*,

commandée par un *osmasionte* et deux *derosmasiontes*, ceux-ci ayant sous leurs ordres chacun 500 personnes réparties en *douzaines* et soumises à des *douzainiers*.

Les osmasies élisaient leurs osmasiontes; ceux-ci, réunis en *Conseil général*, constituaient une sorte de parlement qui votait les lois nouvelles. Au-dessus de ces magistrats inférieurs, trente-six *brosmasiontes*, chacun élu par huit osamasies, siégeaient en conseil ordinaire. En tête de l'Etat figuraient vingt-quatre *sevarobastes* ou ministres, également élus, investis du pouvoir exécutif, pour la plupart généraux, amiraux, préfets des vivres, des édifices, etc... chargés de proposer un nouveau roi au suffrage du peuple, de le conseiller, de le déposer au besoin s'il violait la constitution. Ainsi toutes les magistratures, même la royale, étaient électives, mais non héréditaires. Devenu trop vieux pour exercer sa fonction, le roi abdiquait obligatoirement. Doté d'une souveraineté absolue, celui-ci ne la pouvait exercer que dans le cadre de la constitution. Toute tyrannie lui était interdite sous peine de perdre sa couronne, pour avoir rompu le contrat social qui le liait au peuple.

En Sévarambie, l'égalité régnait entre citoyens. Richesses et propriétés appartenant à l'Etat, qui pourvoyait à toutes les nécessités de la vie publique ou privée, les raisons de troubles provoquées par l'ambition, la cupidité, l'avarice, se trouvaient supprimées. La justice était fort simplifiée. La propriété étant abolie, les procès civils restaient inconnus. Les causes criminelles, selon que les crimes intéressaient une ou plusieurs osmasies ou bien l'Etat, relevaient des trois ordres de magistrats cités plus haut qui rendaient les jugements sans haine, ni faiblesse. A la peine de mort, la constitution avait substitué les travaux forcés. Le délinquant expiait sa faute en se rendant utile à la société.

Les Sévarambes étaient soumis au travail obligatoire. Chaque matin, des osmasies éveillées au tintement des cloches, les douzaines s'acheminaient vers les lieux de leur activité. Il y avait des osmasies spécialisées, industrielles, agricoles, etc... De même que les matières premières, les produits du travail s'accumulaient dans des magasins d'où ils étaient répartis selon les besoins. Les inventions étaient exploitées par

la communauté. La journée se divisait en huit heures de labeur, huit de plaisir, huit de repos.

Chaque Sévarambe recevait, en plus de son logis et de sa nourriture, deux habits par an. Pas de lois somptuaires dans cet heureux pays d'où le luxe, créateur d'immoralité, était exclu. Nul sentiment de famille appréciable. A sept ans l'enfant, confié à l'Etat, passait dans ses écoles, apprenait l'obéissance aux lois, les rudiments d'instruction, la danse, les armes, puis allait, pendant trois ans, cultiver la terre. A quatorze ans, il choisissait un métier, en faisait l'apprentissage; s'il s'y montrait sans vocation, il allait grossir les équipes de laboureurs ou de maçons, professions fort honorées. A des collèges spéciaux, les intellectuels s'initiaient aux sciences et arts.

Le mariage des jeunes gens, filles à 18 ans, garçons à 21 ans, était obligatoire. Il n'avait jamais l'intérêt pour but. Les futurs se choisissaient librement, se fréquentaient et apprenaient à se connaître pendant 18 mois. Ils s'épousaient après ce stage où seul le cœur parlait. Ils avaient le devoir de proliférer pour enrichir la puissance et la vitalité de la nation. Les femmes stériles courbaient le front sous le mépris public. Les femmes fécondes, particulièrement estimées, allaitaient leurs enfants obligatoirement. Les enfants contrefaits ou malades vivaient à part des autres. La polygamie était admise, ainsi que le divorce et l'échange volontaire des femmes.

Le service militaire était, comme le travail et le mariage, obligatoire. Dès 7 ans, garçons et filles maniaient les armes. Manœuvres et exercices martiaux étaient imposés aux hommes jusqu'à la cinquantaine. Les Sévarambes pourtant ne nourrissaient aucune ambition territoriale. Ils haïssaient la guerre. Si quelque excès de population les forçait à étendre leur royaume, ils ne combattaient point leurs voisins; ils acquéraient à l'amiable les terres convoitées. Ils ajoutaient au culte du soleil le culte de la patrie.

Ajoutons, pour achever le tableau de leur existence sociale, que les Sévarambes, habitués à la propreté physique et à la sobriété, cultivant les sports, ne connaissaient guère les infirmités et les maladies. On peut se demander aussi

s'ils connaissaient la joie véritable qui naît rarement dans la règle et dans la discipline.

M. von der Mühll étudie, dans deux chapitres particuliers, leur religion qui était une sorte de déisme. Il s'est aussi efforcé de préciser quelles sources fournirent à Denis Veiras les éléments de son utopie. Ces sources sont nombreuses et disparates. L'homme a glané son bien un peu partout, car il voulait présenter une société vivant sous les signes de la logique, de la raison, de la tolérance et du renoncement. On peut bien dire qu'il a réussi dans sa tâche ardue. Bien des pages de son ouvrage offrent des nouveautés, qui sont, l'eugénisme, par exemple, encore des nouveautés pour notre civilisation présente. Dans son ensemble, l'*Histoire des Sévarambes* constitue l'une des plus cruelles critiques sociales qui aient paru sous l'ancien régime. Si Louis XIV l'eût connue, il eût retiré de sa lecture un singulier remords. Il y eût appris que la grandeur du roi ne signifie rien si elle correspond à l'incurable misère du peuple.

Revues. — *Humanisme et Renaissance,* juillet-septembre 1938. D. M. E. Pognon : *Ballades mythologiques de J. de La Mote, Ph. de Vitry et J. Campion;* de M. Ed. F. Meylan : *L'Evolution de la notion d'amour platonique;* de M. Lynn Thorndyke : *Guillaume de Gandavo;* de M. M. François : *Papegai, Papegant, Papegal;* de M. C. Cardascia : *Un lecteur de Machiavel à la cour de France, Jacopo Corbinelli.* — *Revue de littérature comparée,* juillet-septembre 1938. De M. F. Simone : *Le Moyen âge, la Renaissance et la critique moderne;* de M. G. Reicher : *Les Basques dans la littérature espagnole;* de M. H. Rodier : *La querelle Rousseau-Hume;* de M. O. Walzel : *Der deutsche Entdecker des Camões;* de M. J. Orcibal : *Les sources étrangères du « Cherubinischer Wandersmann » (1657) d'après la bibliothèque d'Angelus Silesius;* de M. C.-E. Engel : *Autour du voyage de l'abbé Prévost en Angleterre.* — *Revue d'Histoire littéraire de la France,* janvier-mars 1938. De M. Henri Jacoubet : *Le Discours des Passions de l'Amour peut-il être rendu à Pascal?*; de M. Franco Venturi : *Addition aux « Pensées philosophiques »*; de MM. M. Parturier et J. Mallion : *Prosper Mérimée et le bibliophile*

Jacob. Lettres inédites; de M. Fernand Letessier : *Chateaubriand et la Trappe;* de M. Henri Guillemin : *Le Désert, méditation philosophique* [*Lamartine*], 1832-1856]; de M. Kurt Jackel : *Anatole France et Paul Arène.* — *L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux,* 15-30 juillet 1938; De M. H. de Cheilane et Bd. By : *Un comte de Horn bâtard de Louis XV;* De M. Albert de Berthier : *Gustave Bord.*

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

André Bellivier : *Poésies Arides,* « Editions des Iles de Lérins ». — **André Guibert-Lassalle** : *Ces Pas Perdus,* « Collection Nuances ». — **Paul Leclère** : *Et pourtant aimez-moi!,* s. n. d'éditeur. — **André Delacour** : *Les Saisons et les Jours,* Librairie Académique Perrin. — **Henri Puvis de Chavannes** : *La Présence des Dieux,* Albert Messein. — **François Moutier** : *Comme le Vent du Soir,* le Divan. — **André Bourgue** : *Rêves et Trébuchets,* « éditions Corymbe ». — **Guy de Villartay** : *Reliquiae,* « éditions Corymbe ».

Qui dit aride n'entend pas nécessairement stérile. Si, comme l'affirme Massillon : « les aridités de la vertu trouvent mille ressources dans la vertu même », il est permis à une âme de s'éprouver, s'efforçant de se limiter à sa propre et essentielle aridité, et de se connaître aride, avant même d'envisager si dans elle-même elle trouvera les ressources que trouve en soi la vertu. C'est là, je l'estime, la portée du titre que donne à ce merveilleux livret **Poésies Arides** le poète André Bellivier, avide de se saisir en son entité plutôt que de se connaître dans ses relations. Par là, la sécheresse formelle, en cette sorte d'intime abstraction, qui est le propre des images si dépouillées de toute parure, de tout clinquant extérieur, la netteté précise de ses vers appuyés sans aucune défaillance sur les rehauts d'un rythme intérieur, s'absorbent ou retentissent prolongées en reflets au miroir des âmes fraternelles, comme la sienne pures et originellement accueillantes et méditatives. Le concours d'une rime est, dans des poèmes de cette nature, strictement superflu, ou, du moins, choquerait comme le clinquant d'un artifice ornemental.

Ainsi, dans une « solitude où rien n'est isolé », seul le poète médite, médite de soi, médite en soi. Tout de suite sa pensée va à l'image de l'aridité terrestre, l'hiver,

Hiver! ô nombre mort!

Le geste sur la neige est un geste éternel
Où la mémoire vit de sa joie monotone.
L'angoisse aborde à la rive qui la disperse :
Elle explore dans une musique muette
La contrée ineffable...

Il faut qu'on oublie les mots, et, placé devant la mer, qu'on s'y livre à « l'attente tiède » où l'on se sent naître au monde. « L'âme est là. » Méditation en présence de l'idée de la mort et du souvenir des morts, dont on accueille le message. Mais les pensées qu'on a endurées, les délices, fleurissent, loin, cette aridité, comme au firmament de la nuit pointent des étoiles; le silence de l'âme s'ouvre, mais incliné toujours du côté de la mort. Dans l'obscurité totale l'aventure attire vers les ombres. Il faut dormir, s'ensevelir dans le soir, lutter contre la résistance de vivre, n'accepter que les seuls trésors d'une mémoire avare et fidèle :

Les trésors, les seuls où je plonge,
O longues mains surnaturelles!
Etincellent de leur vie propre.
Sur la mer des îles sont nées,
Là le flot s'écoute et murmure.

Ainsi renaissent, comme où les hume l'abeille en des calices déhiscents, en transparence aux frissons de l'âme, autour d'un épi secret, les grains, les grappes, la lumière, leurs contours sacrés, l'harmonie du royaume perdu, une cité aux colonnes musiciennes, toute la vie : « Les cimes sont unies. Les flots sont immobiles. » Et pourtant la solitude est là, car c'est l'image de la vie qui l'anime, non plus la vie : « rien ne s'élèvera de ce dénûment bleu »; tous ces grains sont plus séparés qu'ils ne l'étaient à leur naissance; à l'heure où les choses sont à l'orée d'elles-mêmes, entre les tombes et les étoiles, plus rien dans la nuit où l'âme s'isole, se médite en sa solitude, plus rien d'extérieur n'apparaîtra.

Ainsi l'expérience aride triomphe des facilités sensibles. La pensée s'est enclose en elle-même, elle est l'enveloppe où se limite, s'épure et grandit l'âme hardie et farouche de ce grand poète, qui, de la lignée mallarméenne, suggère et préfigure, et, comme me l'écrivait récemment un de ses plus

nobles émules, ouvre, par la résonance de sa musique, d'étranges abîmes sur le songe et la mémoire, sur le clair-obscur de la conscience.

Une étrange misère de notre temps, c'est le manque d'éditeurs pour les poètes : « on ne les vend pas », et nul industriel ni libraire ne risque l'aventure. Il faut qu'un poète publie à ses frais. S'il n'est pas riche, il restreint sa dépense, et, au lieu que le livre sollicite le lecteur, on ne sait où le rechercher, on renonce à se le procurer. Comment, pourquoi le délicieux poète qui s'appelle André Guibert-Lassalle n'est-il point plus connu du public lettré? Avec le charmant Robert Hondellot, c'est le plus authentique disciple que je sache de Musset et de Verlaine. Voici la cinquième plaquette, je crois, qu'il fait paraître, et je trouve en les poèmes de **Ces Pas Perdus** un charme pour le moins égal à celui des précédents. Je citerai tout entier ce morceau auquel m'attache une très particulière dilection :

Il tombe un ciel de lente neige.
Drapez mon rêve à petits plis,
Cachez mon cœur dans le cortège
De la pénombre et de l'oubli.

J'ai l'horizon lourd de sommeil.
Glissez vos doigts sur mes paupières
Plus lentement! J'ai la prière
Des flocons blancs sur mon sommeil.

Ouvrez le ciel à petits plis
Pour les oiseaux perdus dans l'ombre.
Pour nos aveux, pour nos oublis,
Drapez mon cœur dans la pénombre.

La maison chaude dans la steppe,
Le samovar, l'hymne du thé;
Je ne crois plus à leur bonté,
Couchez mon âme dans la steppe.

Il tombe un ciel de lente neige
Comme un printemps dans la lumière
Suavement. O le cortège
Des flocons blancs sur mes paupières!

C'est la susurration continue, un peu monotone, très voulue, si simple, de la neige et des mots qui la chantent; elle suscite un paysage d'âme non moins que de contrée réelle, et n'est-ce aussi suave et aussi prenant que certaines modulations verlainiennes, où Apollinaire aurait versé un peu de sentimentalité acide? N'est-ce surtout bien personnel, malgré les parrainages nécessaires, d'une grâce douce et doucement pénétrante?

Et pourtant aimez-moi! implore le poète Paul Leclère. Je ne sais sous quelle regrettable influence, après les poèmes séduisants réunis sous ce titre qu'eût aimé André Chénier : *Amante des Fontaines,* la muse de Paul Leclère s'était guindée à tant de sécheresse dans l'expression, à tant de rigueur parfois maladroite dans l'exécution de l'œuvre, que nous avions désespéré d'être encore intéressé par ses recherches. Mais, cette fois, il semble avoir pris à cœur de se rapprocher de sa veine première, il se détend, et si la souplesse onduleuse ne s'harmonise pas partout au développement du lyrisme, du moins il se dégage, il y fait effort, de la contrainte fâcheuse qu'il s'était imposée. Néanmoins il subsiste dans certains de ses vers quelque chose des habitudes contre lesquelles il lutte. Cela est sensible dans maints poèmes, il est la victime d'un système qu'il ne surmonte ni ne parvient à rejeter tout entier : par exemple (page 13) le premier quatrain, simple et bon, est suivi de quatre vers d'une construction inadmissible jusqu'à l'absurdité. Je conviens que l'exemple choisi va à l'extrême, mais il illustre d'autant mieux la nature de l'objection que je soulève contre la manière, le style, la maladresse de Paul Leclère. Il veut dire, si j'entrevois exactement le sens de la phrase : « Je m'arrêtai de vivre ou de mourir », parce que, prise de vertige et la « tête te tournant », tu la laisses tomber dans mes mains. Soit! il est déjà laborieux de comprendre cela; mais que vient ajouter à cela la singulière comparaison des trois derniers hémistiches « ainsi qu'à la roulette, perdant le sentiment sans voir qu'elle a gagné »? Elle? Qui, elle? Ce ne saurait être que la roulette elle-même, ou « ta tête », et sans doute est-ce « ta tête » qui a *tourné*... ainsi qu'à la roulette... Or, d'autre part, un poème commence ainsi :

Mon amour, toi qui fis de tes pas un secret
Dont la chaîne au-dessus de la terre est croisée,
Conserve le soleil, ton âme est épuisée,
Retiens par un baiser la lumière!...

Et j'aime ces nuances à la manière, un peu, de Pétrarque, dans un poème d'amour; Paul Leclère est là dans sa vraie voie.

Les Saisons et les Jours en nombre considérable se sont succédé,

Ma vie est déjà longue et je n'ai pas su vivre!

s'exclame André Delacour par un beau soir où la joie de vivre l'exalte tout entier dans la merveille et la beauté du monde. Ah, qu'il est regrettable que de tels élans ne l'emportent pas plus souvent. Ses poèmes sont corrects, irréprochables, bien conduits selon les règles et les plus glorieuses traditions; ils manquent, la plupart, d'un accent personnel ou d'une audace qui les transfigure..., et c'est tout l'art.

Henri Puvis de Chavannes, en **la Présence des Dieux,** s'enivre doucement du sourire de la terre, des fleurs, des flots et de la bise. Il se souvient des morts, il interroge son père au tombeau, il souhaite que plus tard ceux qui se souviendront de lui le retrouvent aux rythmes de ses vers confidentiels. Le sentiment est délicat, s'exprime souvent en nuances fines. Pourquoi faut-il que l'auteur, lorsqu'il tient un thème, se plaise tant à en étirer le développement jusqu'à la fatigue : la concision, souhaitons qu'il en reconnaisse, un jour, le mérite et en retire le profit, qui est de vigueur plus efficace, d'éclat et de beauté.

Dans l'amas des recueils intéressants dont il m'a été impossible de signaler le mérite, faute de place, je m'en voudrais de n'avoir pas signalé celui de François Moutier, **Comme le Vent du Soir,** dont les poèmes ou paysages un peu frêles, très sensibles, sont pénétrés d'une harmonie délicate; c'est plus qu'un début plein de promesses, l'auteur doit prendre confiance en sa valeur, songer à acquérir plus de force, à libérer sa personnalité; je l'imagine très jeune et débutant. Dans **Rêves et Trébuchets,** par André Bourgue,

mince plaquette, il y a beaucoup de mouvement et de sensibilité, des notations d'atmosphère et de lumières.

Enfin **Reliquiae** (1903-1907), une quarantaine de pages, rassemblent les poèmes d'un jeune Breton, Guy de Villartey, fauché avant la maturité. Il a vécu du 11 mars 1881 au 20 décembre 1907. Une mélancolique préface par Léon Bocquet lui rend un pieux et amical hommage auquel, douloureusement, on ne peut que s'associer. Il y avait mieux, dans ses vers, que de simples influences de Charles Guérin et d'Albert Samain. *Les Sonates Désenchantées* (1906-1907) forment une suite de mélodies, comme dit l'auteur, « en demi-deuil » qui ont du charme et une certaine puissance de rêve doux et d'évocation. Les derniers vers qu'il ait écrits sont le don de soi-même au Seigneur vers qui il se sent rappelé et dont il invoque la pitié, la pitié pour ceux qui vont mourir.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Ignace Legrand : *Virginia; La Sortie du port,* Gallimard. — Marcel Aymé : *Derrière chez Martin,* Gallimard. — Albéric Cahuet : *La Femme aux images,* Fasquelle. — René Lefèvre : *Les Musiciens du ciel,* Gallimard. — Charles Silvestre : *Mère et fils,* Plon. — Jacques Spitz : *L'Homme élastique,* Gallimard.

On a beau dire que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes littéraires (mais ne sont-ce pas certains intéressés qui s'expriment ainsi?) on trouve encore, aujourd'hui, quelques écrivains de talent qui ne jouissent pas de la faveur qu'ils méritent ou qui ont perdu celle dont ils ont joui un instant. Il faut compter M. Ignace Legrand parmi ces infortunés. Il est possible qu'il ait de la malchance et que la critique et les jurys qui décernent les prix littéraires ne soient pas seuls responsables de son insuccès. Mais le fait est là; avec quatre ou cinq livres derrière lui, dont un seul, *La Patrie intérieure,* eût dû lui assurer la renommée, il semble encore en posture de débutant. Je le reconnais : son tempérament même est pour quelque chose dans sa disgrâce. M. Ignace Legrand, à cause de son désir, sans cesse renouvelé, d'exprimer le plus possible de lui-même, de mettre le maximum de ses pensées et de ses sentiments dans chacune de ses œuvres, a toujours un peu l'air d'écrire son premier livre. A cette nature débor-

dante, le pouvoir de se restreindre ou de se limiter fait peut-être défaut. M. Legrand me paraît empêché par sa fougueuse générosité, sa sincérité impatiente, de devenir le classique de lui-même. Il y a une manière de génie dans son désordre ou sa démesure. Il est le romantisme incarné, et l'on sait que le vent a tourné; l'époque se montre résolument hostile à ce genre d'expression littéraire. Les auteurs les plus abondants ne le sont, il est vrai, qu'à la manière des naturalistes en s'avançant avec une prudente fermeté sur la chaussée du réel. Leur exaltation est terre-à-terre, pour ainsi parler. Ils se méfient du lyrisme comme de la peste. Or, M. Legrand est un réaliste lyrique, et, de surcroît, un individualiste forcené, une sorte d'anarchiste, et non seulement en matière d'esthétique, mais de morale et de sociologie sinon de politique. Il n'appartient à aucun parti — s'il semble tirer vers la gauche — et n'écrit rien qui soit de stricte obédience. Ses grands hommes sont du genre des titans, des demi-dieux : Hugo, Wagner, Nietzsche (ah! comme il a lu Nietzsche! comme il admire cette « flamme » !); Shakespeare, aussi, sans doute, et Balzac... Il enrage, conséquemment, de croire qu'il n'y a d'autre place que celle de meneur de troupeau pour de tels maîtres, dans le monde d'aujourd'hui. Mais assez de généralités. Voyons les deux romans qu'a publiés M. Legrand, à quelques mois d'intervalle : **Virginia** et **La Sortie du port.** Je suis en retard avec le premier, qui est copieux (437 pages, grand format) et que j'avais mis de côté, pour cette raison, ne voulant pas en parler sans l'avoir lu, et de près, comme il faut pour en apprécier les beautés. C'est un roman d'un dynamisme extraordinaire, et qui mêle singulièrement à la féerie la vérité la plus familière — optimiste, en somme, malgré sa misanthropie foncière, quand ce ne serait que par l'ambition qui l'anime (celle de nous montrer un musicien génial en gestation d'une œuvre destinée à renouveler, à régénérer son art) — en tout cas très attachant, quand on a surmonté la difficulté de son abord embroussaillé, quand on s'est accommodé de sa profusion, de ses redites et de ses inutilités, de ses négligences, de ses oublis, imputables à un jaillissement désordonné.

Le jeune compositeur Henri Bréchamps, qui est pauvre et

donne pour vivre des leçons de piano qu'on ne lui paye pas toujours, a conçu l'idée d'un poème musical, illustré par le film, où le chant serait réduit au strict minimum. Il l'intitule *Virginia*. C'est l'histoire d'un amour — d'un amour inspirateur — et qui finit par l'abandon de celle qui en a été l'objet. Mais il est puissamment orchestré et fait évoluer tout un monde autour de lui. Faut-il y voir la préfiguration d'événements qui se dérouleront dans la réalité, et dont lhéroïne sera une jeune femme que son romanesque de père aura destinée au musicien pour qu'il lui procure le bonheur?... Oui et non. Il influe sur ces événements, il ne les commande pas; il leur est parallèle sans s'y confondre. Il y a analogie entre eux et lui, non similitude. Et voilà l'idée profonde, *poétique,* du livre. L'art est allusion à la vie, il n'est pas la vie elle-même, encore qu'ici, pour des êtres exceptionnels (on songe à ceux du théâtre bleu de Shakespeare) il soit la seule chose qui lui donne un sens... Aussi bien, Elsa ne sera-t-elle pas abandonnée par son amant comme la Virginia du livret. Bréchamps aura besoin d'elle pour nourrir son inspiration. Elle demeurera sa muse parce qu'il ne se résoudra pas à finir cette musique où il se sent si entièrement s'épanouir. Voyez un symbole, s'il vous plaît, dans une telle suspension, un tel recul dans l'avenir, du dénouement, c'est-à-dire de la mort... Je ne sais pas ce que la jeunesse pensera d'un tel livre. Elle n'incline guère à croire que l'amour soit nécessaire au créateur, tournée comme elle est vers les mystiques sociales. Or, *Virginia* est, tout entier, un hymne à la passion stimulante et salvatrice ou libératrice. Il ne faudrait guère presser M. Legrand pour lui faire déclarer que c'est le désir qui mène le monde, et que l'art n'est que la forme sublimée du désir. Pour vous en convaincre, lisez, après *Virginia, La Sortie du port,* où il s'est volontairement réprimé, comprimé (comme pour démentir ce que j'écrivais plus haut), et qui raconte avec pittoresque les aventures d'un jeune homme à qui commence à peser son innocence : vous verrez quelle importance il attache à l'exercice sexuel de la virilité. Encouragé par un oncle qui le munit du viatique nécessaire, ce jeune homme après s'être fait « entôler », reçoit la révélation d'une dame mûre... Il y a là, il m'a semblé, l'amorce d'une thèse : celle-ci

que ce devrait être aux femmes à l'automne de leur vie, d'initier les mâles aux joies des sens. Par Nietzsche (et ce XVIIIe siècle qu'il aimait) notre romantique écrivain rejoint les Grecs; mais le savoureux, chez lui, est qu'il est toujours observateur scrupuleux, et que son observation donne la vie la plus intense aux idées qu'il exprime.

Je ne crois pas me tromper en disant que M. Marcel Aymé est, de tous les auteurs romanesques d'aujourd'hui celui qui tire le plus judicieusement parti des théories oniriques des surréalistes, ou qui les applique avec le plus de bonheur. L'intelligence n'abdique pas chez lui (la conscience ou la volonté, si l'on préfère) et elle ordonne, sans les réprimer, les fantaisies de l'imagination à laquelle elle s'abandonne dans un état voisin de celui qui précède le sommeil ou l'éveil. Il n'y a pas incohérence dans ses œuvres, mais enchaînement logique, au contraire, et que viennent à propos fortifier les souvenirs d'une observation puisée aux sources de la vérité la plus humble, sinon la plus triviale. Aussi le recueil de contes qu'il publie sous ce titre, **Derrière chez Martin,** est-il une parfaite réussite. Au lieu de brouiller les notions que nous avons du réel, ces contes les enrichissent. Ils n'entraînent pas un obscurcissement de notre vision du monde : ils élargissent celle-ci, en l'illuminant, au delà des limites du possible. Et l'on se dit, après les avoir lus : « pourquoi n'en irait-il pas ainsi?» Pourquoi, par exemple, un homme ne vivrait-il pas un jour seulement sur deux? (*Le temps mort*). Pourquoi un village ne serait-il pas peuplé d'hommes doubles? (*Le cocu nombreux*). Pourquoi un romancier, inspiré par la vie, ne réagirait-il pas sur elle au point d'influer sur le sort des individus? (*Le romancier Martin*). M. Marcel Aymé parle de « méthode analytique consistant à traiter un nombre absurde, *imaginaire,* pour en faire jaillir des équations comestibles ». Le mot *comestible* me plaît. On goûte avec raffinement, on digère avec aisance ces récits singuliers, épicés d'un humour dont l'accent gavroche est tout à fait approprié à leurs sujets. Mais il arrive à M. Marcel Aymé d'atteindre à l'émotion simple, profonde (*Je suis renvoyé, Rue de l'Evangile*), encore que la drôlerie, une drôlerie d'essence satirique et assez cynique, ne perde jamais chez lui ses droits.

Après avoir fait, en écrivant *Pont-Carral,* une brillante incursion dans le roman historique, épiquement stylisé, M. Albéric Cahuet revient à l'analyse de l'Eve éternelle, où il excelle, avec **La Femme aux images.** Cette Eve éternelle, cependant, il lui plaît d'en voir l'âme teintée de romantisme, à preuve ses études sur l'Elvire de Lamartine et Marie Bashkirtseff. Cette fois encore, en la personne de Marietta Sante, modèle d'un sculpteur et — d'aventure — comtesse, qui se cherche dans les représentations que l'art et la passion se font d'elle, qui oscille de la luxure à la maternité, il a analysé un type complexe, moderne plus que contemporain, ce semble, et qui, pour cette raison, paraîtra peut-être excessif à certains. C'est d'un art très ferme, sous la subtilité de ses arabesques, l'éclat de ses lumières à dessein contrastées.

Les **Musiciens du ciel** (par M. René Lefèvre), ce sont les membres de cette église en marge de la Grande Eglise, qu'on appelle l'Armée du Salut — et qui fait beaucoup de bien. Il y a des mystiques parmi eux; témoin la jeune « lieutenante » qui opère la conversion d'un voyou, Victor, en passe de devenir crapule, dans le roman de M. Lefèvre. M. Lefèvre connaît son sujet, et la façon paraît plausible dont il fait Victor émerger de la boue, se hausser jusqu'à la charité, sinon jusqu'à la foi, à proprement parler, malgré sa confession publique. On trouvera, de surcroît, savoureux le procédé qui fait M. Lefèvre prêter au dit Victor des propos argotiers, en contraste violent avec le langage et les idées des Salutistes. On ne lui reprochera donc pas sa « grossièreté », comme il le craint. On objectera seulement qu'il eût pu se dispenser de nous rapporter (pp. 135-136) les propos de la pourvoyeuse, qui a placé chez un vieux littérateur libidineux l'ancienne « poule » de Victor, puisque ceux-ci sont gratuits, j'entends sans relation aucune avec son sujet.

Quelques poncifs, sans doute difficilement séparables du sujet qu'il a choisi, une grisaille (peut-être volontaire de style) n'empêchent **Mère et Fils,** le nouveau roman de M. Charles Silvestre, d'être un livre noble, sain, et même émouvant. M. Silvestre entonne, ici, en effet, avec ferveur un hymne à la terre, et je pense que, de ses personnages, la seule figure qu'il ait dessinée avec amour est celle de Mme Mareilles, la mère de

son héros. Au surplus, peu importe son affabulation. L'admirable est le cadre qu'elle lui a permis d'évoquer. On ne reprocherait pas sans injustice à ce grand peintre de la vie rurale de n'être qu'un portraitiste conventionnel des séduisantes cosmopolites.

Le nouveau roman de merveilleux scientifique que nous donne M. Jacques Spitz, **L'Homme élastique,** est bien amusant. Figurez-vous qu'un savant découvre, un jour, le moyen de raccourcir ou d'allonger les hommes, à volonté — et imaginez ce qui peut s'ensuivre... M. Spitz n'a pas seulement de l'invention, il a de l'humour et l'esprit philosophique.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Le Menteur, cinq actes de Corneille, à la Comédie-Française.

Le croira-t-on? Depuis ma dernière chronique, j'ai commencé à en écrire deux autres sans parvenir à les mener à leur terme. Le drame, durant ces dernières semaines, se trouvait tellement ailleurs qu'au théâtre, que je ne pouvais sans malaise fixer mon esprit sur des sujets ou des problèmes qui offrent d'ordinaire à mes yeux le plus extrême intérêt, mais qui me paraissent alors d'une insoutenable vanité. Je commence une troisième chronique. La finirai-je? Je le voudrais au moins par amitié pour le sujet que je lui ai choisi, puisque ce n'est rien moins que le cher vieux Corneille.

C'est heureusement sa veine comique qui requiert mon attention. Je dis *heureusement*, car j'avouerai à ma honte que, tandis que l'on vit dans une si horrible appréhension, je ne me sens pas extrêmement cornélien de ma personne. A l'idée que tant de jeunes gens vont se voir exposés à un affreux destin, je ne me trouve disposé à réagir ni comme Don Diègue, ni comme le vieil Horace. Le devoir qu'ils acceptent avec tant de vaillance ne me paraît pouvoir être toléré que dans la plus douloureuse résignation. Ah! comme Géronte, le père du Menteur, est plus humain, toujours prêt à excuser les folies de son garçon, toujours enclin à chercher le moyen par lequel il fera réussir les caprices qui lui traversent la cervelle. Il est vrai que cette bonté est un ressort comique et qu'il serait plus commode pour Dorante d'avoir un père qui lui résiste

au lieu de lui céder. Qu'on s'en rende compte : Dorante annonce à son père qu'il a dû contracter un mariage secret. Celui-ci pardonne sur-le-champ et témoigne le désir de voir sa bru. Qu'il serait plus utile à ce joli blagueur que son père entrât dans le plus grand courroux, qu'il chassât son fils de sa vue et qu'il refusât d'entendre parler d'une belle-fille qu'il n'a point choisie! Comme le terrain serait déblayé pour les prochaines frasques de Dorante, au lieu que cette complaisance l'oblige à trouver aussitôt d'autres échappatoires et à forger de nouvelles menteries. Mais que cette complaisance est aimable et touchante!

L'œuvre entière a d'ailleurs tant de grâces et d'attraits, et surtout une telle vivacité, qu'on s'étonne presque qu'elle soit de six ans postérieure au *Cid* et qu'elle ne soit pas un ouvrage de la jeunesse du poète. Elle déborde de pétulance et sa conduite est d'une adresse et d'une ingéniosité qui étourdissent. On ne saurait faire rebondir les péripéties d'une intrigue avec plus de bonheur. Cependant Stendhal qui appréciait tant Corneille, et aussi bien dans ses œuvres comiques que dans les tragiques, n'aimait point le quatrième acte du *Menteur*. Il est vrai que les trois premiers ont mené l'affaire à un tel point, que la comédie pourrait se terminer avec eux. Dorante a établi ses constructions mensongères afin de demeurer libre pour l'amour de la Lucrèce de son illusion, mais tous ses stratagèmes sont découverts, Lucrèce et son amie Clarice le persiflent, elles ruinent tout ce qu'il a bâti et le laissent déconcerté en bas de leur fenêtre en lui faisant croire qu'elles se sont moquées de lui :

> Adieu, retirez-vous et croyez, je vous prie,
> Que souvent je m'égaye ainsi par raillerie
> Et que pour me donner des passe-temps si doux
> J'ai donné cette baye à bien d'autres qu'à vous.

Et les deux jeunes filles se retirent, laissant Dorante un instant chancelant.

> Ah! Cliton, je me trouve à deux doigts de ma perte.

En vérité la comédie pourrait finir sur ce trait. Mais il lui faut avoir deux actes encore, il faut donc qu'elle reparte sur

de nouveaux frais, et ce nouveau départ n'est pas si lent que l'acte où il se machine puisse déplaire. Stendhal était bien dégoûté. Voici d'abord, pour rentrer en matière, l'étonnante histoire du duel qui introduit le vers fameux que Cliton adresse à Dorante : *Les gens que vous tuez se portent assez bien.*

Enfin, dès ce quatrième acte s'annonce le dénouement, dont le cynisme est si imprévu. Cette journée d'aventures a suffi pour dégoûter le frivole Dorante de la jeune femme qu'il a aimée à première vue à la scène II de l'acte Ier. Le voilà tout prêt à l'inconstance. Il se déprend comme il s'est épris et il porte ses vœux ailleurs avec une désinvolture dont je vois peu d'exemples ailleurs. En somme ce rêveur voulait la femme nommée Lucrèce. Tant qu'il a cru que Clarice était Lucrèce, il l'a servie. Au dénouement, il porte ses vœux à celle qui est réellement Lucrèce. On pourrait voir une sorte de symbole dans cette fidélité comme dans cette inconstance. Charmant Dorante! On ne peut se défendre d'avoir de l'amitié pour lui, dans le *Menteur*. On lui porte quelque chose de plus encore dans *la Suite du Menteur*. Mais entre les deux pièces, il se conduit d'une manière abominable. Quel dommage! Pourquoi?

Vous ne nous témoigniez qu'ardeur et qu'allégresse,
Q'impatients désirs de posséder Lucrèce.
L'argent était touché, les accords publiés,
Le festin commandé, les parents conviés,
Les violons choisis ainsi que la journée.
Rien ne semblait plus sûr qu'un si proche hyménée
Et parmi ces apprêts, la nuit d'auparavant
Vous sûtes faire gille et fendîtes le vent.
Comme il ne fut jamais d'éclipse plus obscure,
Chacun sur ce départ forma sa conjecture
Tous s'entre-regardaient, étonnés, ébahis.
L'un disait : Il est jeune, il veut voir le pays.
L'autre : Il s'est allé battre, il a quelque querelle.
L'autre d'une autre idée embrouillait sa cervelle
Et tel vous soupçonnait de quelque guérison
D'un mal privilégié dont je tairai le nom.

Comme c'est vilain : ce prétendu qui s'enfuit en emportant la dot de sa fiancée! La chose n'est pas sans précédent, en

vérité. Cependant lorsque l'on est un héros de Corneille! Et cette dureté de cœur quand on évoque la mort de son père, l'excellent Géronte dont nous avons parlé ci-dessus :

J'ai su sa mort à Rome où j'en ai pris le deuil.

Mais dans tout cela, quelle admirable manière d'écrire en vers. Peut-on voir un récit rimé qui se suive avec plus d'aisance que celui que je viens de citer. Assurément la citation est longue. Elle m'aide précisément à achever ma chronique. C'est tout profit pour le lecteur, et je la conduis cependant à son terme.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Emile Borel : Les *jeux de hasard*, deuxième fascicule du tome IV du *Traité du Calcul des probabilités et de ses applications*. Gauthier-Villars.

Au début du siècle dernier, Laplace disait déjà, du calcul des probabilités : « Il est remarquable qu'une science, qui a commencé par la considération des jeux, se soit élevée aux plus importants objets de la connaissance humaine ». Et il ajoutait (1814) : « Il n'est pas de discipline plus digne de figurer dans le système de l'enseignement. »

Un siècle plus tard (1910), Emile Borel en est réduit à souhaiter que « des notions éparses dans des conférences, dans des ouvrages de vulgarisation, dans des articles de presse parviennent à pénétrer peu à peu dans la masse, par l'intermédiaire de tous ceux qui s'occupent d'instruction et d'éducation ». Vis-à-vis des probabilités — comme sur bien d'autres questions, — l'opinion publique en est restée au stade de l'*impéritie-mysticisme,* qui caractérise les débuts de l'humanité pensante (1) : livrée à elle-même, l'opinion publique adopte l'une des deux attitudes opposées, également blâmables :

1° Les uns (*les simples*) laissent proliférer en eux une croyance instinctive, donc erronée, à la chance, et cette croyance les possédera tout le reste de leur vie;

2° Les autres (*les purs*) s'indignent spontanément de l'immoralité du jeu; ils englobent dans une égale réprobation

(1) Les deux autres stades étant : celui du *bon sens* et celui de *l'objectivité-scientisme.*

tout ce qui lui ressemble et refuseront d'admettre qu'une vérité statistique puisse mériter le nom de vérité.

C'est cependant en s'intéressant aux jeux que l'homme moyen se familiarisera avec les probabilités. Mais, à quelques rares exceptions près, les ouvrages, qui en traitent, sont ridicules : nous avons analysé jadis (2) un de ces gros livres, mal rédigés, naïfs, mal imprimés, catalogués jusqu'à 500 francs, 20 dollars, 4 livres sterling... : quelle peut être la mentalité d'un brave homme qui, croyant avoir trouvé un *truc infaillible,* ne passe pas le reste de son existence à l'exploiter et qui s'empresse de le divulguer à son prochain, non sans *essayer* de tirer, de ce second métier, un énorme bénéfice? Par contre, les esprits curieux trouveront de bonnes notions dans l'exposé, déjà ancien (3), de Louis Bachelier, professeur à la Faculté des Sciences de Besançon, *La chance, le jeu et le hasard* (Flammarion); et nous avons publié nous-même, il y a deux ans (4), une mise au point (Larousse), destinée au grand public, où nous nous limitions délibérément au niveau du certificat d'études primaires. Il va sans dire que nous avions utilisé les résultats de recherches ardues, et tout particulièrement l'étude approfondie du jeu de pile ou face, qu'Emile Borel avait exposée dans un précédent fascicule de son important *Traité du calcul des probabilités.* Emile Borel n'a pas dédaigné de revenir sur cette question, qui a fait l'objet de son cours à la Sorbonne en 1936-1937; il a prié un de ses élèves, Jean Ville, de rédiger ce cours, qui vient de paraître sous le titre **Applications aux jeux de hasard.**

Suivant une distinction, désormais classique et que nous avons nous-même adoptée, entre jeux de « pur hasard » et jeu de « semi-hasard », Borel examine successivement les dés, le problème des partis, les jeux de cartes en général et le poker en particulier :

> A côté des jeux de pur hasard figure une catégorie importante de jeux que nous rangerons dans une deuxième classe : ce sont ceux

(2) *Mercure de France*, 15 août 1926, pp. 166-168.
(3) *Ibid.*, 15 août 1924, pp. 201-202.
(4) *La chance et les jeux de hasard* (Loterie, boule, roulettes, baccara, trente-et-quarante, dés..., Bridge, poker, belote, écarté, piquet, manille...). Cf. *Mercure de France*, 15 juin 1936, pp. 586-590.

où interviennent à la fois le hasard proprement dit et l'habileté des joueurs. Cette classe comprend notamment l'immense majorité des jeux de cartes (5). Qu'entendons-nous par habileté d'un joueur? C'est son aptitude à tirer le meilleur parti possible des éléments fournis par le hasard. Cette habileté comprend deux facteurs distincts (6) : en premier lieu une connaissance exacte de toutes les combinaisons possibles que présente le jeu, et de leurs probabilités respectives; en second lieu, l'aptitude du joueur à tromper son adversaire sur ses intentions ou sur certains faits, tels que la valeur de son propre jeu (p. x).

Peut-on espérer que, par approximations successives, on arrivera à un résultat équivalent à celui que fournirait la résolution, pratiquement impossible, des équations complètes du problème? J'avoue que cela me paraît fort douteux et, d'ailleurs, si cela arrivait pour un jeu déterminé, il est à peu près certain que ce jeu serait bientôt abandonné au bénéfice d'un jeu plus compliqué. Ce qu'il faut retenir, c'est que, dans les jeux où intervient un choix plus ou moins libre et plus ou moins secret fait par l'un des joueurs (déclaration, manière d'écarter, etc.), toute manière trop rigide de jouer a l'inconvénient de renseigner l'adversaire qui la connaîtrait et de lui donner la possibilité d'une riposte avantageuse... Ces réflexions, qu'il serait possible de développer beaucoup plus longuement, n'apprendront pas grand'chose à ceux qui ont quelque habitude des jeux. Elles feront peut-être comprendre à ceux qui ne s'intéressent pas aux jeux quel agrément et quel profit peuvent en retirer ceux qui les regardent comme une distraction, en même temps qu'elles contribueront à montrer à ceux qui voudraient faire du jeu un métier, combien est vaine la poursuite d'une formule parfaite qui risque de toujours nous échapper (pp. 116-117).

Cet ouvrage est complété par deux courtes notes, l'une où Emile Borel prouve qu'il est impossible à l'homme d'*imiter le hasard;* l'autre où Jean Ville démontre simplement et généralise un théorème de von Neumann sur les jeux où intervient l'habileté des joueurs.

Borel ajoute à ce propos une remarque extrêmement suggestive :

Les problèmes rencontrés dans la théorie des jeux [de semi-hasard] présentent beaucoup d'analogies avec ceux qui se posent

(5) Exception faite du trente-et-quarante et du baccara (M. B.).

(6) Que nous avons appelés respectivement : la *technique* et la *perspicacité* (M. B.).

dans l'étude des phénomènes économiques. Ces phénomènes, en effet, sont commandés, d'une part, par des causes matérielles, qui se traduisent par des données concrètes, telles que l'évaluation des stocks existants, et, d'autre part, par des causes qui dépendent de la volonté humaine. Les théories économiques, qui ne tiennent compte que des causes de la première catégorie, sont le prétexte de développements intéressants, mais peu utiles pratiquement. Et l'on a pu faire aux économistes le reproche que l'on a coutume de faire aux météorologistes : de même que ces derniers excellent à expliquer scientifiquement le temps qu'il a fait hier plutôt qu'à prévoir celui qu'il fera la semaine prochaine, les économistes font plus aisément la théorie d'un phénomène qui vient de se produire qu'ils ne savent conseiller les mesures à prendre pour assurer à la vie économique de demain un développement normal. Pour arriver à traiter les questions économiques d'une manière satisfaisante, il faut faire une place à la probabilité et à la psychologie : l'étude des jeux [de semi-hasard] constitue une base utile pour cette étude (p. x-xi).

Emile Borel le constate : c'est un phénomène assez fréquent dans l'histoire des mathématiques, qu'une science naisse « de considérations très simples, comme celles qui sont à la base de l'étude du jeu de pile ou face, pour se développer ensuite jusqu'à être susceptible d'applications dans des domaines où interviennent des phénomènes très compliqués, comme ceux de la physique moderne » (p. ix). Il ne faut pas non plus négliger *l'aspect social* du problème : les progrès indéfinis du machinisme ne manqueront pas de réaliser « la grande relève de l'homme par la machine » : le chômage se transformera progressivement en *loisirs pour tous,* et cette proportion considérable de loisirs devra être meublée par autre chose que par de l'ennui. On se souviendra alors que l'intelligence est souveraine dans ce passe-temps d'apparence futile, que sont les jeux de semi-hasard.

MARCEL BOLL.

SCIENCE FINANCIÈRE

Louis Baudin, Professeur à la Faculté de Droit de Paris : *La Monnaie. Ce que tout le monde devrait en savoir,* Librairie de Médicis, Paris.

Dans le très précieux petit livre qu'il vient de consacrer à **La Monnaie,** M. Baudin constate que celle-ci a encore aujourd'hui le fâcheux privilège d'être au premier rang des

préoccupations. Tantôt on va jusqu'à lui retirer le droit à l'existence, on rêve d'économie en nature et l'on est tout surpris de constater que la monnaie détruite renaît de ses cendres : c'est l'expérience russe. Tantôt on proclame qu'elle doit être serve et on la manipule pour la plier à des idées préconçues. Tantôt, au contraire, on la détache du capital, dont elle n'est que la représentation, pour en faire un pouvoir d'achat, et l'on s'indigne parce que, privé de son support de travail et d'épargne, le billet de banque n'est plus qu'un morceau de papier. Tantôt enfin, les gouvernements ne sachant comment triompher des difficultés qui se dressent devant eux trouvent dans la monnaie la ligne de moindre résistance et ce sont les inflations, les dévaluations, les directions.

La direction monétaire, M. Louis Baudin la qualifie : péché d'orgueil. On sait que l'on désigne sous ce nom de direction monétaire : toute action exercée volontairement sur le niveau des prix par l'intermédiaire de la monnaie. Il peut sembler opportun, en effet, de relever des prix lorsque leur baisse est regardée comme fâcheuse. Les prix, cependant, devraient pouvoir varier dans les deux sens. Est-il même bien avéré que leur chute doive être considérée comme un mal. Le bon marché n'est-il pas, en effet, facteur de bien-être? Il y aurait donc, de l'avis de M. Baudin, des réserves à faire sur l'opportunité de lutter contre le fléchissement des prix. Mais il y a pire. Vouloir diriger la monnaie, c'est négliger toute une série de phénomènes complexes : les cycles. Si l'on examine les différentes courbes relatives aux activités économiques : prix, production, commerce, coûts, revenus, il faut constater qu'elles montent et baissent alternativement avec une certaine régularité. Elles sont soumises à un rythme qui apparaît comme une fatalité. Les chefs d'Etat, les plus puissants, qui ont tenté de s'opposer à leur propagation, n'ont réussi qu'à en ralentir la marche. Ce mouvement ondulatoire, qui entraîne toutes les économies, se compose de périodes alternées de hausse et de baisse des prix; les premières dites de prospérité, les secondes de dépression. L'ensemble de ces deux périodes forme le cycle qui s'étend sur un intervalle de 7 à 11 années et dont la crise est le point

culminant. Ainsi que le fait remarquer notre auteur, les hommes auraient pu s'accommoder de ce long bercement. Ils n'avaient qu'à prévoir l'alternance et à modeler les éléments de l'économie sur le rythme lui-même. Mais l'esprit humain ne se plie pas au rythme. « Il se projette dans l'avenir suivant une ligne droite », écrit M. Baudin. Quand les prix montent, il agit comme si cette ascension devait être éternelle, il exagère la hausse, puis il est surpris par la baisse et cherche à s'opposer à elle. C'est ainsi que dans la plupart des Etats, les pouvoirs publics ne songent pas, en période de prospérité, à prévoir les difficultés qui surgiront dans les périodes de crise et quand celles-ci sont venues, ils maintiennent ou même accroissent les charges fiscales. Au total : exagération de la hausse des prix, puis résistance à la baisse et la période de dépression prend dès lors un caractère de désastre. Pour y remédier les gouvernements s'adressent à la monnaie. Nous voilà dans la politique de direction. L'une des méthodes employées est l'accroissement de la quantité de monnaie sous la forme réelle ou scripturale. Les pouvoirs publics comptent donc sur le jeu de la théorie quantitative. Cette théorie peut être formulée ainsi : la quantité de monnaie réelle ou scripturale, multipliée par sa vitesse de circulation, est égale au niveau général des prix multiplié par le volume des transactions. Mais il y a dans cette formule un élément qui échappe à l'action des pouvoirs publics, c'est la vitesse de circulation. Si les particuliers méfiants restreignent les transactions ou thésaurisent, au moment où le gouvernement accroît le volume monétaire, une compensation entre les deux mouvements s'établit et les prix ne sont pas modifiés. C'est un échec pour les dirigeants. Ceux-ci chercheront peut-être à augmenter encore la quantité de monnaie, mais les porteurs craindront alors de voir se déprécier cette monnaie et fuiront devant elle. La vitesse de circulation s'accélérera brusquement et les prix, sous la double influence de l'action des particuliers et de celle des pouvoirs publics, monteront beaucoup plus vite que ces derniers ne l'auraient souhaité.

D'autre part, déclare M. Baudin, le niveau général des prix est très difficile à établir. On se réfère à un indice partiel.

Mais lequel choisir? Autant d'auteurs autant de théories. Pratiquement les dirigeants s'en tiennent au niveau des prix de gros, mais les autres prix peuvent continuer à diverger.

Bien plus, le niveau choisi n'est jamais qu'une moyenne et le prix des denrées agricoles peut rester stationnaire tandis que celui des produits manufacturés monte, et le législateur aboutira seulement à créer une disparité dangereuse entre la situation du paysan et celle du citadin. Les gouvernements sont alors amenés à abandonner le niveau général et à diriger les prix particuliers : la monnaie dirigée conduit à l'économie dirigée. Mas on comprend M. Rist s'écriant : « Je me demande quel est le génie, parmi les hommes, qui pourrait sans trembler déclarer : Moi, je dirige l'économie. »

L'exemple de M. Roosevelt illustre ce qui vient d'être dit. Il visait le niveau général des prix. Celui-ci s'est élevé mais, en même temps, de dangereuses divergences se sont manifestées entre les prix de gros et ceux de détail, entre le prix des biens de production et ceux des biens de consommation, entre les prix des denrées agricoles et ceux des produits fabriqués. Cette dernière disparité était particulièrement fâcheuse; suivant l'expression américaine, le dollar du paysan ne valait plus le dollar de l'ouvrier. Le Président s'est vu contraint de multiplier les contrôles, d'intervenir dans la formation de chaque catégorie des prix. Il a d'ailleurs, par la suite, dévié de sa route. Comme le dit M. Baudin, rien n'est plus difficile à apprécier que cette politique américaine faite de tâtonnements opportunistes.

LOUIS CARIO.

SCIENCE SOCIALE

Ludwig von Mises : *Le Socialisme, étude économique et sociologique*, Librairie de Médicis, Paris. — Mémento.

Enfin! Voici un livre sur le socialisme qui épuise la matière : **Le Socialisme, étude économique et sociologique,** par M. Ludwig von Mises, professeur précédemment à l'Université de Vienne et maintenant à celle de Genève. Je ne connais pas dans la littérature de science sociale contemporaine, d'ouvrage plus copieux, plus consciencieux et plus

judicieux. Ses 626 pages ne laissent de côté aucun des innombrables problèmes que soulève ce mot socialisme, et il suffira pour en convaincre le lecteur, d'en reproduire les têtes de chapitre : 1° Le libéralisme en face du socialisme (propriété, démocratie, famille), 2° L'économie de la communauté socialiste (à l'intérieur, et à l'extérieur), 3° La doctrine de l'inéluctabilité du socialisme (évolution sociale, concentration du capital), 4° Le socialisme comme exigence morale (ascétisme, hédonisme, christianisme), 5° Le destructionisme (facteurs, méthodes, obstacles). Enfin, conclusion : le socialisme dans l'histoire et la crise actuelle de la civilisation.

Le socialisme est aussi fugace et changeant que le dieu Protée; pourtant il n'est pas impossible de le saisir et de le fixer. Ludwig von Mises le définit (page 273) : la doctrine qui met tous les moyens de production à la disposition exclusive de la communauté organisée. Mais pour déjouer toutes les métamorphoses du daimon, j'oserais proposer une définition plus large encore : toute doctrine qui gêne ou détruit le libre jeu des activités économiques. Cette pierre de touche permet de déceler du socialisme dans les doctrines qui se défendent parfois d'en contenir : le solidarisme, le corporatisme, le capitalisme d'Etat ou d'Eglise, le syndicalisme, le protectionnisme, etc. Dès qu'il y a contrainte pour empêcher que se produise ce qui se produirait librement, naturellement et loyalement, il y a socialisme; cette contrainte pouvant d'ailleurs s'exercer dans des intentions très diverses et parfois très captieuses : pour obtenir un plus grand rendement dans la productivité, ou une plus grande douceur dans le travail, ou une plus grande égalité dans la répartition des richesses produites ou dans les salaires gagnés, ou une plus avantageuse rémunération de certaines classes : noblesses, bourgeoisies, prolétariats, du coup classes privilégiées, ou une plus forte position de certains organismes, Etat ou Eglise, familles ou corporations, etc. Tous ces buts, décorés d'attirantes étiquettes : justice sociale, progrès national, désintéressement idéaliste, ne peuvent pas faire nier la réalité de contrainte qui, sous eux tous et en leur nom, s'exerce.

Or l'étonnante ironie et l'immanente revanche des choses, c'est qu'aucune contrainte, dans quelque intention, sous quelque motif et au moyen de quelque instrument qu'elle se produise, ne donne des résultats égaux à ceux qui sortent du libre et naturel exercice des activités économiques individuelles ou associées. Si l'on autorise et si l'on sauvegarde la liberté, toutes les libertés, celle de production comme celle d'échange, et celle de consommation comme celle d'épargne, on obtient des effets toujours supérieurs et quelquefois immensément supérieurs à ceux que produit la contrainte, même exercée au nom des principes les plus louables; le travail libre sera, toujours et partout, plus productif que le travail forcé.

Je parle de contrainte économique, n'étant pas assez insensé pour nier la nécessité de la contrainte politique : police et justice, service militaire et service d'impôt, et je vais jusqu'à admettre que l'impôt peut être appliqué à des fins économiques : subventions, protections, indemnisations, secours de chômage, etc., mais tout ce qui est activité économique, et avant tout productivité de richesses, doit être délivré de toute réglementation coactive.

Ceci n'est pas simple souhait d'un homme conduit par des préférences politico-sociales, même raisonnables, c'est affirmation scientifique d'un économiste connaissant la question, car la science sociale, n'en déplaise à tant d'ignorants, est une science, et l'économie politique, plus particulièrement, peut même, jusqu'à un certain point, être étudiée avec l'appareil mathématique. Mais le malheur, et de l'économie politique et de la science sociale, est d'être traitées trop souvent par des gens qui les ignorent complètement, tout en étant parfois de grands savants dans leur partie; on peut être un excellent astronome, helléniste, physiologue ou vétérinaire et n'être qu'un ignorant en économie politique, et tous les socialistes quels qu'ils soient, en affirmant que leur socialisme sera plus productif que le libéralisme, sont des ignorants (car s'ils ne l'étaient pas et s'ils affirmaient vrai ce qu'ils savent faux, ce serait un autre nom qu'ils mériteraient) et on en arrive à se demander si les bons économistes et les bons sociologues ne sont pas tout à fait à part et

très haut dans l'échelle intellectuelle, puisque tous les astronomes et vétérinaires connaissent plus ou moins leur science tandis que les auteurs de livres économiques et sociologiques entassent neuf fois sur dix sottises sur sottises, même quelquefois, hélas, quand ils sont professeurs officiels de ces sciences.

Il est vrai que le socialiste se tient le plus souvent en dehors de la science; ce qu'il veut ce n'est pas accroître la productivité du travail ni la quantité de la richesse, ni l'abondance du capital (ces mots, travail, richesse, capital, ont en économie politique un sens précis qu'on ignore souvent) c'est réaliser ses préférences politico-sociales à lui qui sont exactement contraires parce que de volonté égalitaire; la devise du socialiste est : Plutôt l'égalité dans le dénûment que l'inégalité dans l'abondance! Mais en ceci il se met en dehors de l'économie politique qui est la science de la richesse abondante et du bien-être accru.

Car le socialisme n'est pas une doctrine en dépit de tant d'affirmations arrogantes et d'argumentations pédantes, il est une tendance, et on dirait presque un tempérament; on naît socialiste ou présocialiste comme on naît tuberculeux ou prétuberculeux, comme on naît envieux-haineux ou préenvieux-préhaineux. Ici le socialiste est, quoi qu'il dise, mais il est tellement sot qu'il ne le voit peut-être pas! le moins matérialiste des hommes et le plus idéaliste puisqu'il fait fi de toutes les satisfactions de bien-être pour assouvir ses passions d'idéologie méchante; et dans cette frénésie il ne se contente pas de l'exploitation parasitaire de nos socialistes français à machine électorale, il va jusqu'à la destruction consciente et organisée comme on la voit fonctionner en Russie depuis 20 ans; tous les Russes crèvent de faim et de misère (heureux quand ils ne crèvent pas de coups de knout, de sabre ou de revolver dans la nuque) mais ils sont idéalistement enchantés puisqu'ils sont tous logés à la même enseigne.

La lutte aujourd'hui, Ludwig von Mises a raison, n'est même plus entre libéralisme et socialisme, elle est entre civilisation et barbarie. Son dernier chapitre consacré au destructionisme est d'une puissance et d'une vérité indé-

niables. Jamais la civilisation n'a couru plus de dangers qu'aujourd'hui. Tout ce qui a fait l'étonnante grandeur du XIXe siècle, tout ce qui nous permet encore de vivre à peu près avec ce qui reste des forces qui ont fait monter si haut l'espèce humaine, est violemment battu en brèche. Tout ce qui constitue la société civilisée : la propriété privée, le capitalisme, l'épargne, la famille, la dignité et la responsabilité, les élites, les forces de concorde, d'entr'aide, de synergie, est âprement nié, haineusement attaqué, impitoyablement renversé quand prennent le dessus les forces contraires de domination et d'asservissement. Et ces forces de destruction sont terriblement puissantes, non seulement en Russie où on peut les voir à l'état pur, et en Allemagne et Italie où elles se développent à l'état mélangé au nom d'un impérialisme militariste qui peut devenir très dangereux, ne serait-ce qu'en permettant aux forces d'absolu esclavagisme de se déchaîner, mais même dans les pays qui semblent encore résister: le nôtre est gravement atteint et les autres ne sont pas indemnes, pas même les anglo-saxons. Sur le libéralisme, le capitalisme, le bourgeoisisme, on ne fait qu'entendre inepties et calomnies; trois millions d'électeurs chez nous votent pour les candidats qui approuvent les pires massacres terroristes au dehors et les approuveraient au dedans; et même les autres électeurs sont contaminés par la folie ambiante; c'est pour cela que les gens qui se sont gardés de cette folie, qui connaissent les questions, qui savent que le socialisme est toujours faux et le libéralisme toujours vrai, juste et digne, doivent lutter, quelque pénible et ingrate soit cette lutte. Le dernier mot de Ludwig von Mises est à retenir : « Si le monde s'achemine vers le socialisme, c'est qu'on croit qu'il assurera un bien-être supérieur; qu'on prouve le contraire, et c'en sera fait de lui. » Or personne n'a plus irréfutablement prouvé que cet auteur que le socialisme était l'erreur absolue. Que ceux qui en doutent prennent la peine de le lire, et ils en seront certainement convaincus.

MÉMENTO. — Laffon-Montels : *Les Etapes du Capitalisme. De Hammourabi à Rockefeller*, Payot. Cette vue cavalière de l'histoire économique du monde intéressera le lecteur, mais était-il nécessaire de remonter jusqu'aux vieux rois de Babylone? Assurément, comme le

dit le préfacier, M. Emile Roche, il n'est pas de bonne culture pour un politique sans une base économique et pour un économiste sans une base historique, mais celle-ci importe tout de même moins que le spectacle des temps contemporains. Quant à dire que si autrefois les affaires obéissaient à la loi des hommes, maintenant ce sont les hommes qui obéissent à la loi des affaires, la chose serait à voir puisque justement par leurs interventions dans les choses économiques les hommes ne font que désobéir à ces lois naturelles. — Augustin Hamon : *Les Maîtres de la France*, tome III. *La féodalité financière dans les transports ferroviaires, routiers, aériens, maritimes, dans les ports, canaux et entreprises coloniales.* Editions internationales. Ce 3e volume fait suite à deux autres, l'un sur la féodalité financière bancaire, l'autre sur la féodalité financière politique. Tous les trois développent le slogan du mur d'argent et des 200 familles. Comme s'il n'était pas très compréhensible, et très louable, que ce soient les mêmes noms qui se retrouvent dans les divers compartiments économiques! Autant s'étonner de voir reparaître les mêmes noms dans l'histoire, le roman, la poésie et le théâtre! Il y a, au surplus, une féodalité dont les barons sont autrement maîtres de la France et du monde, c'est celle des politiciens tripatouilleurs de la pâte électorale, dont viennent tous nos maux. — Jean l'Arverne : *En ces temps d'Apocalypse*, Editions La Bourdonnais. Tour à tour l'auteur, qui doit être Vercingétorix réincarné, étudie l'organisation de la défaite de 1914, la défaite et le miracle de la race jusqu'en 1918, la tactique et la stratégie pendant ces cinq terribles années, le temps présent et ses perspectives sombres: communisme, ploutocratie juive, franc-maçonnerie et enfin la guerre de demain avec le futur arsenal aéro-chimique-bactériologique. Ce livre est émouvant, au point de vous donner le cauchemar. — G. Saint-Paul (Œspé de Metz) : *Le lieu de Genève, exposé général.* Imprimerie Arrault, Tours. A défaut de remède complet, voici un palliatif au futur Armageddon : des cantons qui seraient d'avance, dans chaque pays, soustraits à l'affreuse guerre et où se réfugieraient les femmes, les enfants et les infirmes. C'est la très belle idée du médecin général Saint-Paul, récemment disparu mais dont la noble veuve continue l'apostolat. — Les derniers numéros de l'*Espoir français*, 38, rue de Liége, sont toujours à lire, le dernier surtout, sur la Marmite de Nuremberg (mesures de guerre en Allemagne) qui est tout à fait d'actualité. Nous pouvons voir à quoi a abouti l'imprudente politique de ce Briand à qui nos communistes antimilitaristes adressaient tant d'éloges! — Dans la *France active*, 6, quai de Gesvres, je poursuis ma revue des Activités économiques dans le n° de septembre-octobre, la crise monétaire de la mi-août, le fléchissement de la livre, la question des quarante heures, la grève

des dockers marseillais, l'accord des mineurs du Nord, la question du blé, l'excès de l'esprit fiscal. En somme aucune mesure sérieuse n'ayant été prise par le Gouvernement pour équilibrer les dépenses et les recettes, on se trouve acculé à la fâcheuse triade : emprunt, impôt, inflation. Donc, l'avenir est particulièrement sombre. Le présent a failli l'être encore plus de par l'alerte de fin septembre. La folie communiste nous a mis à deux doigts de la guerre; mais cela ouvrira-t-il les yeux aux gens?

HENRI MAZEL.

PRÉHISTOIRE

Encore l'âge des dolmens et des signes graves : observations de M. Alexandre Goichon. — Luce Passemard : *Les statuettes féminines paléolithiques dites Vénus stéatopyges.* Nîmes, Libr. Teissier, 8°, 151 p., XVI pl. héliogr. — Emile Gerlach : *Les pierres à bassins dans les Vosges moyennes.* Bull. Soc. Philomat. vosgienne, Saint-Dié, 1937, p. 3-42, ill. — Commandant Octobon : *Outillage paléolithique banal en os;* Extr. Congrès préhistorique XII[e] session, 8°, p. 303-330. — Maurice Reygasse : *Notes sur la distribution géographique et la morphologie de diverses stations du territoire de Tébessa, Sud constantinois,* Impr. Baconnier, Alger, 8°, 91 p.; nombreux dessins et photos. — G. Marcy : *Etude de documents épigraphiques recueillis par M. Reygasse au cours de ses missions dans le Sahara central,* Alger; Soc. historique, 8°, 36 p., 4 pl.

En rendant compte de l'enquête d'Alexandre Goichon sur les *Tumulus bretons,* j'ai dit qu'on ne sait pas si les gravures sont « contemporaines » de l'érection des dolmens. Ceci impliquait qu'elles pouvaient lui être postérieures et donnait un jeu chronologique considérable, disons même jusqu'à l'arrivée sur le continent des Bretons actuels. Mais je n'avais pas osé aller si loin (ou si près, plutôt); et j'ai bien fait de me méfier; car voici que M. Goichon me communique au contraire des preuves de l'antériorité des gravures par rapport à la construction des dolmens :

1° Le Dolmen de Kerveresse. La face intérieure de la table de recouvrement, qui sert de plafond à la chambre, est littéralement constellée de cupules; et ces cupules se constatent aussi sur les parties de la table qui reposent sur les piliers et les débordent extérieurement; donc les cupules ont été creusées avant l'érection du monument.

2° Table des Marchands de Locmariaquer. Même constatation. La représentation grossière d'un quadrupède est engagée en partie sur un support de la chambre, ce qui indique qu'elle a été exécutée avant la mise en place de l'énorme table.

3° Dolmen de Gavrinis. Les gravures de quelques supports ne

s'arrêtent pas au ras des dalles du pavage de la galerie; elles se continuent en dessous d'une manière continuelle. Le pavage faisant incontestablement corps avec le monument et contribuant à sa solidité, on en doit conclure que les gravures sont antérieures à son érection.

Il est vrai que dans sa communication Alexandre Goichon conclut que les cupules et gravures sont « contemporaines » des dolmens. Mais mon avis est autre : je vois là une preuve que cupules et gravures d'une part, dolmens et tumulus les recouvrant d'autre part, sont indépendants. Les constructeurs ont pris sur place des matériaux, gravés ou non, façonnés avant eux, peut-être par un autre peuple, et les ont employés de la même manière qu'au moyen âge, et lors de la Révolution les paysans ont réutilisé les pierres des forteresses, châteaux, maisons importantes démolis. Tout le village de Faucigny (Haute-Savoie) est ainsi construit. Le fait est universel (Asie-Mineure, etc.) Mais alors, le problème breton se complique un peu plus...

En relevant dans la littérature préhistorique tous les renseignements qu'on possède sur la découverte (avec ou sans garanties scientifiques), la matière, la forme, le sort des statuettes dites **Vénus stéatopyges**, Mme Luce Passemard nous rend un très grand service. La plus célèbre, trouvée en place, est celle de Brassempouy (Landes). Mais j'ignorais que celles de Menton sont sujettes à caution; l'histoire est à peu près la même que celle des peintures d'Altamira et des plaques en terre cuite de Glozel. A leur sujet il y eut des polémiques acerbes. L'auteur a cité ses sources in-extenso et s'en excuse dans la Préface, en quoi elle a tort. Ce type de citations est maintenant le seul qu'on admette; nul n'a le droit de tronquer un texte selon ses préférences personnelles ou les tendances du moment. Mme Passemard aurait pu cependant rendre ses exposés plus maniables par l'artifice typographique qui consiste à donner les citations intégrales en caractères plus petits, ou simplement avec un interligne moindre.

Comme j'ai déjà discuté ici la confusion entre stéatopygie et stéatomérie, confusion que l'auteur évite, je n'y reviens pas. La distinction élimine certains rapprochements ethnographiques qui étaient prématurés, ainsi que les théories de races

migratrices édifiées à propos de ces malformations adipeuses. La définition de la p. 73 est bonne. Un examen, sur cette base, des statuettes oblige l'auteur à en éliminer plusieurs du catalogue et à déclarer p. 101 qu'il est inutile d'y « rechercher des caractères vraiment anatomiques ou anthropologiques ». Ce qui amène à admettre aussi qu'avant de leur attribuer un but pratique, magique par exemple, il faut considérer la possibilité d'une création artistique pure et simple, de l'art pour l'art. Dire que ces statuettes sont « sexuelles » est une tautologie; l'auteur aurait pu y insister; il ne faut pas oublier que c'est seulement dans nos civilisations christianisées que les symboles de la différenciation sexuelle représentent quelque chose de « honteux ». Partout ailleurs on accuse la différence sans arrière-pensée, magique ou autre, comme on accusera d'autres signes tels que les poils ou les muscles. Ici on a accusé la graisse féminine. Le volume de Mme Passemard est donc de premier ordre non seulement par la précision des descriptions, accompagnées de photos nombreuses sur XVI planches, plus une carte de répartition, mais aussi par la prudence des interprétations et par l'indication exacte des auteurs cités. La bibliographie p. 143-151 comprend 166 titres.

L'enquête méthodique d'Emile Gerlach sur **Les pierres à bassins dans les Vosges moyennes,** complète celle de Schaudel de 1910 et apporte beaucoup de données inédites sans aboutir pourtant à des conclusions nettes et définitives. En principe, on doit admettre que les cupules et bassins ont été creusés intentionnellement et ne sont pas des jeux de la nature (fossiles émiettés; dissoluton de certains minéraux par les eaux de pluie). Dans les Vosges, ces creux varient depuis la cupule de 4 à 5 centimètres jusqu'au bassin ovale de 1 m. 80; certains sont isolés, d'autres sont groupés et parfois régulièrement, en forme de triangle notamment; mais la plupart ont l'apparence d'être creusés au hasard. L'étude des documents détaillés fournis par Emile Gerlach sur la roche à bassins du Donon, les Hautes Chaumes de Moussey, la Pierre d'Appel et le Chaudron des Fées de la Côte de Répy, la Pierre de la Pile sur commune de Pexonne ne fournit pas de points nouveaux d'appréciation. Je m'en tiens pour le moment à ma théorie d'une origine technologique, basée sur les faits africains.

Une fois de plus le commandant Octobon intervient avec le bon sens qui vaut mieux que la science pure pour rectifier des opinions et des classifications établies prématurément sur des observations incomplètes. Son point de départ est que l'**Outillage paléolithique** ne comportait pas seulement les belles pièces qu'on voit dans les musées et que vénèrent les collectionneurs, mais, tout comme le nôtre, un assortiment d'instruments du type « banal ». L'idée est simple, croit-on. Or, pour le néolithique aussi il a fallu remonter le courant et établir le principe que dans une station quelconque on doit recueillir et étudier *tout sans exception*. L'erreur de la méthode ancienne devient visible si on rappelle que l'outillage « banal » en os forme à lui seul 80 à 90 pour cent des récoltes de certains foyers paléolithiques des Pyrénées. Ce sont des éclats d'os brisés, qui portent des traces d'utilisation et ne sont que rarement retouchés. La plupart des chercheurs ont jeté ces os au rebut. Partant de la station de Bédeilhac et des trouvailles du Portel et de Rieufourcand, enfin de celles des grottes de Tarascon et d'Ussat, Octobon a réussi à établir un classement correct fondé sur les modes de cassure; l'utilisation de la pointe; celle des tranchants; à quoi s'ajoutent les retouchoirs, les cousoirs, les poignards, les pièces à crochet.

Il va falloir reprendre dans la mesure du possible les découvertes antérieures et compléter ce chapitre nouveau de nos manuels de préhistoire inauguré magistralement par le commandant Octobon.

De son côté Maurice Reygasse, d'abord regardé de travers par les préhistoriens « Français de France », passe au rang de maître écouté. Le soin avec lequel il a publié ses découvertes sur le **Territoire de Tébessa** (relevés; plans; photos) fait de sa brochure un modèle et d'autant plus qu'on y trouve assez de pièces de l'Acheuléen, du Clactonien, du S'baikien, du Moustérien, de l'Atérien, des diverses variantes locales du Capsien et enfin du Tardenoisien, pour servir aux préhistoriens commençants de points de repère définitifs. Reygasse m'ayant envoyé il y a bien des années déjà des spécimens de tous ces types, mon opinion était faite. Mais encore a-t-il fallu convaincre les préhistoriens de l'ancienne génération, qui étaient d'une intransigeance devenue, je crois,

rare de nos jours. En attendant les grandes publications descriptives dont on espère que le Gouvernement de l'Algérie entreprendra au plus vite la mise en train, ce mémoire fixe les points essentiels de la préhistoire d'une région nord-africaine bien caractérisée.

J'ai signalé déjà que Reygasse lors de ses explorations dans le **Sahara central** avait découvert beaucoup de monuments à inscriptions tifinagh (il y en a 243). G. Marcy en a entrepris la traduction. Ce sont en général des signatures : « Je suis un tel »; il y a aussi des signatures féminines : « C'est moi Maladu, fille de Ag-Mama ». Une femme « désire des garçons »; une autre « aime l'amoureux empressé qui la connaît bien »; et un jeune homme sympathique et sportif « désire des jeunes filles de mœurs libres ». La date de tous ces graffiti est évidemment incertaine.

A. VAN GENNEP.

SCIENCES OCCULTES ET THÉOSOPHIE

Gabriel Trarieux d'Egmont : *La vie d'outre-tombe*, Editions Adyar, 4, square Rapp, Paris.

La véritable valeur d'un livre se mesure à sa faculté d'évoquer des idées. L'écrivain riche de pensées cache sans le savoir, au tournant de ses phrases, des idées qu'il n'exprime pas, mais qui flottent de-ci de-là et se laissent saisir par le lecteur. Il y a de cette richesse dans le livre de M. Trarieux d'Egmont, **La Vie d'outre-tombe.**

Cette vie existe-t-elle? « Y a-t-il une vie d'outre-tombe? Ce qu'il y a de plus étonnant est qu'il puisse y avoir sur un tel sujet, capital pour tout être humain, deux opinions différentes. » Ainsi débute ce livre et on y peut lire, tout de suite après, l'opinion de Francisque Sarcey qui résume parfaitement l'état d'âme de la plupart des hommes moyens et cultivés de notre temps :

« Je suis sur cette terre. J'ignore absolument comment j'y suis venu et pourquoi on m'y a jeté. Je n'ignore pas moins comment j'en sortirai, et ce qu'il adviendra de moi quand je serai mort. »

Mais M. Trarieux d'Egmont ne prend pas, Dieu merci! pour point de départ ce bon sens bourgeois, cette apparente et hypocrite sagesse de l'ignorance et du scepticisme.

Convaincu, après quelque trente ans d'études, que non seulement ce voyage est possible (il s'agit du voyage dans l'au-delà), mais qu'il a été fait plusieurs fois, je souhaiterais réunir à ce sujet un ensemble de témoignages qu'on jugera, je l'espère, impressionnant.

La vie d'outre-tombe a une existence indubitable, et la plus solide preuve, qui a la valeur d'une expérience scientifique, est l'accord unanime, la description, à peu de chose près semblable, de tous les clairvoyants du monde qui s'ignoraient entre eux et n'ont pu se donner le mot pour une mystification qu'ils n'avaient aucun intérêt à faire. Cette unanimité a une grande force. Si dix personnes viennent faire la même description d'un événement arrivé la veille dans un endroit où l'on ne se trouve pas et s'ils n'ont aucun intérêt à mentir, on aura la certitude absolue que cet événement a eu lieu.

Pour M. Trarieux d'Egmont, il s'ajoute à cette certitude qu'il a fait lui-même l'expérience de la clairvoyance. Il a vu par le regard intérieur des faits qui se sont confirmés vrais. Il a regardé « ce tableau qui ressemble aux formes dites imaginaires, puisque l'essence en est impalpable, mais dont on a la forte impression que la cause n'est pas en nous-mêmes. »

L'auteur montre d'abord que, dans toutes les religions, malgré la différence des mots, la description de la vie d'outre-tombe est la même dans ses grandes lignes. Il étudie la *Divine Comédie* de Dante et indique la similitude du Plerôme céleste avec le plan supramental des théosophes.

« L'entonnoir gigantesque où s'étagent les zones circulaires » n'est autre que la succession des trois mondes, physique, vital, mental, où l'âme poursuit ses voyages.

Après Dante, il étudie le voyant suédois Swedenborg. Cet homme de science du temps de Voltaire et de Diderot vit un jour un être majestueux lui apparaître et lui donner le simple conseil de manger moins abondamment. Swedenborg suivit ce conseil et devint clairvoyant. Ainsi beaucoup d'hommes sont privés de la faculté de la clairvoyance, par un mauvais régime physique. La clairvoyance est une exception, mais encore faut-il favoriser l'éclosion de cette faculté exceptionnelle si on a la faveur d'en avoir le germe en soi.

Les grands voyants sont rares. M. Trarieux d'Egmont con-

sacre un chapitre à un personnage peu connu : Yram, auteur de deux petits volumes dont la lecture est passionnante : *Le médecin de l'âme* et *L'Evolution dans les mondes supérieurs.* Yram eut la possibilité de sortir de lui-même et d'explorer les mondes qui sont au delà du physique. Pour ceux qui savent l'honnêteté absolue de cet homme sage, son incapacité de tromper ou de se laisser tromper par son imagination, le récit de ses explorations est assurément le plus passionnant témoignage que nous ayons sur l'au-delà.

Steiner et Leadbater, qui viennent ensuite, sont plus sujets à caution, bien qu'ils aient été d'indiscutables voyants. Steiner fut un des plus grands esprits de notre temps, mais il eut derrière lui trop de disciples attentifs à sa parole et guettant la révélation qui pouvait venir de lui. Comment, dans ce cas, ne pas se laisser aller à augmenter cette révélation? La modeste expérience d'Yram est plus probante, bien qu'elle ne soit accompagnée d'aucun génie personnel, ni d'écrivain, ni de philosophe.

M. Trarieux d'Egmont passe en revue ceux des témoignages spirites qui lui apparaissent les plus probants, puis il retrace les grandes lignes de la vie d'outre-tombe d'après les doctrines hindoues, en établissant la similitude générale des diverses conceptions.

Ce livre écrit sans parti pris, avec une foi lucide et une force d'arguments qui vient de la concision et de la clarté parfaite, arrivera-t-il à convaincre quelques esprits sincères de la réalité de la vie après la mort et des abondantes preuves qui en ont été données? Je le souhaite, car il est bien agréable de croire à des possibilités de bonheur dans l'au-delà, même si elles sont soumises à de difficiles préparations dans cette vie. Mais la croyance à une vie future ou au néant me paraît provenir d'une conformation matérielle du cerveau, que chacun apporte à sa naissance. Dans ce domaine, le raisonnement n'a pas d'action. Aucun témoignage n'est considéré comme probant. Celui qui s'est cristallisé dans la cuirasse de ses idées scientifiques admet comme un acte de foi religieux qu'il n'y a pas de survie après la mort. Toute preuve est imaginaire, fantasmagorique, hallucinatoire. Aussi un savant monument, d'autant plus complet qu'il a de petites pro-

portions par l'étendue du développement, comme celui que vient d'élever Trarieux d'Egmont, risque de n'impressionner que quelques chercheurs ou ceux qui pensent déjà comme lui. Mais c'est déjà beaucoup, et c'est peut-être l'essentiel, de toucher ses frères spirituels et de leur rappeler qu'ils ne sont pas seuls à aimer des vérités qui ne sont pas encore reconnues pour vérités. J'ajoute que de tels sujets sont rarement traités par de vrais écrivains. Combien la pensée gagne à ces prolongements que donne un style d'autant plus évocateur qu'il est sobre!

MAURICE MAGRE.

LES REVUES

Heures cruciales. — *Nouveaux Cahiers :* un projet d'organisation de la paix. — *Les Cahiers poétiques de Corymbe :* poèmes de M. Jules Tordjman, oranais, lauréat de la revue. — *Revue des Deux Mondes :* Shakespeare était catholique; démonstration par son emploi du mot « cockle » au lieu de « tares » pour « ivraie ». — Naissance : *La Voix de la Forêt :* la Prière de la Forêt; poème de M. Edouard Dujardin « A Stéphane Mallarmé, en souvenir du voilier de Valvins ». — Mémento.

Quelles journées d'angoisse! La raison désespère de la paix. Le sentiment veut croire encore qu'elle sera sauvée. Il n'y a pas vingt ans, la tuerie continuait. Aujourd'hui, la jeunesse est sous les armes. Il y a eu des Français assez aveugles pour souhaiter à notre pays le pouvoir personnel d'un Hitler ou d'un Mussolini. Et le malheur du monde vient de ces hommes-là! Sa seule menace est une calamité. Jusqu'à la dernière minute, la démocratie : France et Grande-Bretagne, au risque de paraître s'humilier, aura tenté l'impossible, offert de corriger les erreurs des traités liquidant l'autre guerre, pour empêcher un retour de la catastrophe.

A l'heure où j'écris, il dépend d'un homme que les peuples s'entretuent, massacrent, détruisent à l'envi. Si son mauvais génie l'emporte et déchaîne le fléau sur l'Europe, la civilisation de l'univers subira un irrémédiable revers. Au contraire de ce qu'ont écrit quelques malheureux zélateurs de la force : *ultima ratio,* de la guerre ne résulte jamais que pourriture. Il n'existe dans l'histoire moderne nulle période d'un abaissement moral comparable à celui des personnes et des nations au cours des deux décades que nous achevons de vivre. Les régimes totalitaires ont employé la spoliation et le meurtre

comme moyens d'agir à l'intérieur avant de les appliquer en Abyssinie, en Espagne, en Autriche, pour enfin jouer leur audace impunie contre le pacifisme des états démocratiques. Qui l'emportera, dans les heures qui vont suivre immédiatement celle où j'écris ces lignes, la mort dans l'âme? Si les hostilités s'ouvrent, quel qu'en soit le sort, les vainqueurs et les vaincus ne survivront que pour maudire ensemble un chaos où l'Europe exsangue tentera les deux Amériques trop longtemps ses vassales, l'Asie qui fourmille, l'Afrique noire familiarisée avec tous les engins de combat. Car, c'est à cela et dans un avenir moins éloigné qu'il ne peut paraître à beaucoup, qu'aboutirait en définitive la guerre épouvantable dont la perspective me glace.

Un groupe d'hommes de valeur où comptent, par exemple, MM. Alain, Jean Giono, Jacques Maritain, Gustave Monod, B. Souvarine, G. de Tarde, etc. — c'est-à-dire des gens de partis divers — a rédigé un texte que publie en un numéro spécial, le 15 septembre, la revue **Nouveaux Cahiers,** pour proposer un terrain d'entente afin d'organiser la paix, après une neutralisation de la Tchécoslovaquie. Voici la partie finale de ce manifeste :

Il ne suffit donc pas de régler le litige intérieur tchèque. Il est indispensable de poser en même temps le problème véritable, celui du statut pacifique de l'Europe, où les intérêts de la France comme ceux de la Tchécoslovaquie doivent pouvoir, dans l'ensemble, se concilier avec ceux des peuples voisins.

Quelqu'effort qu'il faille faire pour se dégager des positions prises et des discussions les plus immédiates, cet effort doit être accompli. C'est d'ailleurs en période de crise et de danger que les revirements sont possibles. Les esprits y ont été préparés par les excès mêmes de la politique d'armements, apparue comme impossible à poursuivre, sans réduire tous les peuples à une misère générale.

Il importe de mettre pour la première fois devant les yeux de tous, y compris des nations totalitaires dont les chefs répètent qu'ils veulent la paix dans la justice, une proposition claire et sans réticences de paix réelle et générale, excluant tous clans, toutes alliances, instituant un contrôle international des armements, organisant une collaboration économique, tant en Europe que dans les colonies. Cette proposition, par rapport à la situation ruineuse actuelle, est avantageuse pour tous.

Bien entendu, la réalisation pratique d'un pareil plan ne peut être que longue et difficile. Mais sa seule proposition, sa seule discussion suffiraient à rétablir une certaine confiance favorable à l'esprit d'entreprise et d'épargne. Une vive reprise des industries de paix compenserait largement l'arrêt des industries de guerre. La situation financière de la France serait améliorée. Les progrès sociaux pourraient y être maintenus et développés en s'étendant aux pays étrangers. Une initiative d'une portée si considérable rendrait enfin à notre pays son autorité internationale.

Aux Allemands aussi, ces perspectives ouvriraient un espoir plus vaste et plus sûr que ne peuvent le faire des guerres de conquête. Quoiqu'elles contredisent la mystique raciste, M. Hitler pourrait difficilement les écarter sans discussion. Même un refus catégorique renforcerait la position française et lui assurerait des appuis étrangers.

Enfin, cette proposition et les négociations qui s'ensuivraient sont le seul moyen efficace de tenir nos engagements à l'égard du peuple tchécoslovaque en obtenant des garanties valables de liberté et de paix à ce pays vis-à-vis duquel nous avons contracté des responsabilités très sérieuses.

§

Et pourtant, j'ai lu toutes ces revues de la quinzaine! **Les Cahiers Poétiques de Corymbe** (août-septembre) publient « Jardins en Pente » de M. Jules Tordjman. Ces poèmes ont valu à leur auteur, « né le 15 octobre 1907 dans le Sud-Oranais » et journaliste à Oran, le prix annuel que décerne au nom de la revue un jury où siégent des poètes authentiques. Ils ont distingué en ce lauréat un émule digne des suffrages les plus difficiles. On le louera sans réserve d'avoir écrit ces trois «Soirs» justes de ton, d'un style à souhait musical et bien rythmés :

La ceinture du soir se noue et se dénoue
Sous les frissons légers et paniques du vent,
La ceinture du soir se noue et se dénoue.
Le vent bleu de ce soir a des ruses d'enfant :
Il m'offre et me reprend l'appui frais de sa joue,
Car il sait les secrets de tes ruses d'enfant.

Les filles des faubourgs qui vont à la fontaine
Hument le soir biblique, un soir au goût de miel,

Les filles des faubourgs qui vont à la fontaine.
L'instant est pur comme un verset d'Ezéchiel :
Combien semble la vie une chose lointaine
Par ce soir pur comme un verset d'Ezéchiel!

Les sons nus d'une flûte aux jardins de l'été,
Ce soir ont remué l'odeur fraîche des feuilles,
Les sons nus d'une flûte aux jardins de l'été.
Berger de tes désirs j'irai, si tu m'accueilles,
Gravir l'échelle d'or où l'amour est monté,
Car l'amour est deux fois l'amour quand tu m'accueilles.

On n'aimera pas moins cette autre pièce de M. J. Tordjman :

SEPTEMBRE

L'aube en fleurs que j'attends ne s'est pas éveillée :
Quel jour m'apportera cette aube émerveillée?

Quand les vergers de Dieu chancellent de fruits mûrs,
Je n'ai, moi, que la ville et sa charge de murs.

Je n'ai pas ce soleil qui ruisselle à flots d'ambre,
Ni cette bonne odeur charnelle de Septembre.

Je n'ai pas cet azur qui frissonne, allégé,
Ni ce havre paisible où l'on dort protégé.

Que me font-ils ces murs et leur couleur atone :
Changera-t-il jamais ce monde monotone?

§

Un brillant article de M. Louis Gillet — **Revue des Deux Mondes,** 15 septembre — résume sous ce titre : « Nouvelles recherches sur Shakespeare », les doctes travaux de Mme Clara Longworth de Chambrun, spécialiste du stratfordien et de son œuvre. Elle a découvert que le W. H. de la dédicace des *Sonnets* désigne au lieu de « William Hall, éditeur assez obscur », « William Hervey, le troisième mari de la comtesse de Southampton, mère du jeune protecteur de Shakespeare ». M. Louis Gillet le présente en ces termes :

Personnage singulier, qui joua un rôle considérable, en missions secrètes, dans l'*Intelligence Service,* au temps d'Elisabeth et qui se trouvait être tout indiqué comme dépositaire des fameux sonnets adressés à son beau-fils; il était naturel de rencontrer entre

ses mains la cassette qui contenait le trésor de ces merveilleux petits poèmes. Tout porte à croire que William Hervey était mieux placé que personne pour disposer du manuscrit et pour en procurer l'édition. Ce n'est du reste pas la seule fois qu'il paraît être intervenu dans une opération de ce genre. C'est presque dans les mêmes termes, et avec les mêmes initiales W. H., que furent publiées, en 1606, par le même éditeur de publications semi-clandestines, les admirables *Méditations* du jésuite Robert Southwell, l'auteur des *Larmes de saint Pierre* et des *Pleurs de Madeleine*. En apprenant cette trouvaille, sir Sidney Lee, l'oracle des études shakespeariennes, dut convenir qu'il ne lui restait qu'à récrire trois ou quatre chapitres de sa biographie classique de Shakespeare.

Au déclin du XVIII[e] siècle, Malone (qui demeure un des meilleurs éditeurs et commentateurs du poète) publia un testament signé de John Shakespeare (le père de William) qu'il certifia avoir été écrit à la fin du XVI[e]. L'original en disparut. L'opinion fut que c'était un document apocryphe. Le père J. Thurston, jésuite et ami de Bremond, tint pour l'authenticité.

Il lui fut aisé — écrit M. L. Gillet — de produire plusieurs textes semblables rédigés soit en espagnol, soit en italien, de teneur à peu près identique et de sens invariable, attestant ce que le fidèle, en cas de mort subite, d'accident, de contrainte ou de rétractation arrachée par la force, affirmait comme étant sa foi et ses dernières volontés, et de montrer que le pseudo-testament de John Shakespeare, loin d'être un faux, était une formule courante à cette époque, et n'était autre qu'une prière et une protestation *in articulo mortis,* appelée la Prière de saint Charles Borromée.

Le testament avait été découvert par un couvreur de Stratford, Joseph Moseley, en réparant le toit de la maison de Shakespeare : il le trouva sous une tuile du comble. C'était « un petit cahier de 5 pages ». Il répétait « le formulaire secret » qui, en cas de reniement imposé dans les pays non-catholiques, maintenait le mourant dans l'Eglise de Rome. Et celle-ci avait fondé à Douai, puis à Reims, par les soins de la Compagnie de Jésus, des collèges qui formeraient des « volontaires et des chefs » destinés à combattre le schisme.

M. Gillet continue :

« Je vous donne ce garçon comme un sujet du plus grand mérite, dit Shakespeare dans *la Mégère apprivoisée;* il a fait ses

classes à Reims, et il est aussi fort en grec et en latin que son camarade en musique et en mathématiques. » Les éditions bibliques de Reims faisaient autorité. Shakespeare se servait du texte du Nouveau Testament établi dans cette grande école, ou c'est celui qui était en usage dans sa paroisse, quand il allait au catéchisme. Toutes les Bibles protestantes, dans la parabole du semeur, traduisent « ivraie » par le mot *tares;* seul le texte de Reims emploie le mot *cockle*. Shakespeare n'en connaît pas d'autre. « *That cockle of rebellion,* l'ivraie de la révolte », écrit-il dans *Coriolan*. « Qui sème l'ivraie, récolte l'ivraie, *Sowed cockle reaps no corn* », dit-il dans *Peines d'amour perdues*. Ce simple mot est un aveu.

. . . .

Shakespeare papiste! Voilà donc le grand secret, tellement embarrassant pour la critique bien pensante, et qu'elle s'évertuait à nier ou à dissimuler, le scandale qu'on ne pouvait souffrir chez le poète national. Papiste!

Les démêlés de Shakespeare avec le juge Thomas Lucy proviendraient du papisme du poète. Il est mentionné avec le propriétaire du théâtre du Cygne et deux femmes, Dorothy Soer et Anna Lee, dans une plainte écrite du juge de paix de Southwark : Gardiner. Or, ce dernier était le beau-père de Lucy et il « brûlait de se signaler à son tour » par son zèle anti-papiste. C'était en 1596, l'année où fut jouée « dit-on, la première version » d'*Hamlet*.

§

Naissance :

La Voix de la Forêt (N° 1, premier semestre 1938), 9, Bd de Paris, à Fontainebleau, est la « revue semestrielle de la Société des Amis de la Forêt de Fontainebleau et des Secouristes Forestiers ». Elle se présente sous les auspices du texte ci-après qui était gravé au seuil du pavillon royal de la Yougoslavie à la dernière grande Exposition de Paris :

LA PRIÈRE DE LA FORÊT

Homme. Je suis la chaleur de ton foyer par les froides
nuits d'hiver, l'ombrage ami lorsque brûle le soleil d'été.
Je suis la charpente de ta maison, la planche de ta table.
Je suis le lit dans lequel tu dors et le bois dont tu fais tes navires.
Je suis le manche de ta houe et la porte de ton enclos.
Je suis le bois de ton berceau et de ton cercueil.

Je suis le pain de la Bonté, la fleur de la Beauté. Ecoute ma prière :
Ne me détruis pas!

« Aimer et faire aimer la Grande Sylve », tel est le but des créateurs du nouvel organe. Il tient son titre « si harmonieusement choisi », de M. André Rouveyre. On y projette d'instruire « sans aridité, [...] sans prétention, [...] sans abus de badinage ». MM. Georges Lecomte, Henry Bordeaux et Georges Duhamel expriment leur sympathie aux protecteurs de la belle forêt, avec Mgr Joseph Evrard, évêque de Meaux, MM. Pasteur Vallery-Radot, A. Marie, A. Billy, Romain Coolus, Fernand Gregh, Maurice-Level, « Lauréat de l'Académie française, Titulaire de la Salamandre d'or », etc., etc. M. Edouard Dujardin a donné au recueil le poème que voici dédié à une grande et chère mémoire :

A STÉPHANE MALLARMÉ

En souvenir du voilier de Valvins

Dans la barque, au ras des eaux, qui s'assoupit,
La voile large tendue parmi l'espace et blanche,
Tandis que le jour décroît, que le soir penche,
Le bon nocher vogue sur le fleuve indéfini.

A pleine voile, aussi, le soir, l'idée luit,
Au-dessus de la vie et du tourbillon et de l'avalanche,
Blanche en un encadrement de sombres branches,
Là-bas à l'horizon vague de l'esprit.

Maître,
Sur la rive d'où je vois votre voile apparaître,
Et dans mon âme que réconforte la clarté,

Je regarde et j'adore
Le rayonnement argenté
Qui dans le crépuscule semble une aurore.

§

MÉMENTO. — *Revue de Paris* (15 septembre) : « Les juifs de l'Europe Centrale », par M. Georges Oudard, étude pleine de renseignements instructifs sur la discrimination entre « aryens » et « non-aryens ». — De M. Emile Henriot, « Les Carnets de Joseph Joubert », un bel essai, suivi d'une gerbe de citations typiques du délicat et profond philosophe. — « Catholicisme et Franc-Maçonnerie », par M. J. Bertheloot. — « Comte Philippe de Meyer-

dorff », par M. J. de la Varende. — Le début d'une monographie : « Caroline de Brunswick », de M. G. Imann.

Revue bleue (septembre) : M. J. Levron : « Gœthe et David d'Angers ». — M. Léo Perrotin : « L'Espagne vue par Verhaeren ». — Poème de Mme J. Renauld : « Kroumyrie. Dans les souks ». — « A propos des ascendances de Montaigne », par M. A. Nicolaï.

L'Archer (juillet-août) : De Campagnou : « Côté Plateau », réactions d'anciens combattants à la lecture des quatre tomes des notes de guerre — admirables — de M. le docteur Paul Voivenel : « Avec la 67e division de Réserve ». — « Pierre Laprade », par M. J. Girou.

Revue des Deux-Mondes (15 septembre) : ont collaboré à ce numéro, Mme Marie-Louise Pailleron et dix hommes de lettres, dont six appartiennent à l'Académie française. M. Georges Duhamel y donne la première partie de son nouveau roman : « Cécile parmi nous » qui ajoute un élément à la « Chronique des Pasquier ». — M. C. Robert-Muller traite de « la Pêche au homard sur la côte bretonne ». — M. André Chaumeix rend au regretté et admiré Joseph Bédier un hommage bien mérité qui débute par cet alinéa :

C'était un maître aimé et respecté qui a grandement honoré l'Université et les lettres françaises. Partout où il a passé, à l'Ecole normale supérieure, au Collège de France, devant les plus savants auditoires d'Europe et d'Amérique, il a représenté, avec autorité et éclat, la culture de notre pays. Il a mérité cette renommée universelle par son labeur comme par sa noblesse d'esprit. Sa disparition soudaine est une perte pour la science et pour tous ceux qui l'ont connu.

Revue Universelle (15 septembre) : M. André Mattei : « Le tendre Malebranche ». — Fin du « Frédéric II à Sans-Souci », de M. Pierre Gaxotte.

Aguedal (septembre) : rémarquable n° consacré à la « Poésie » et composé par M. Armand Guibert. Mme Lucienne Barrucand y écrit « Du Sentiment poétique en Algérie » et M. A. Guibert sur « Notre frère Rabéarivelo ». — De M. Patrice de La Tour du Pin : « Fragment de la Genèse ».

Europe (15 septembre) : M. Jean Rostand : « Notes d'un biologiste ». — M. Denis Marion : « Conseils aux auteurs de romans policiers ». — M. L.-P. Quint : « Vues sur une Amérique mal connue ». — « Franco serait-il juif? », par M. J. Lion Dépêtre.

France-Espagne (25 août) veut unir la « vraie » France et la « vraie » Espagne, c'est-à-dire : l'Espagne rebelle et les partisans d'un fascisme français.

Etudes (5-20 septembre) : « Au Mexique, après l'Expropriation des Compagnies pétrolières », par M. Joseph Lecler. — « Stanislas

Stanislavski », par M. Léon Chancerel. — « Interprétation italienne du racisme », par M. Yves de la Brière.

Les Primaires (août-septembre) : M. Régis Messac : « Le langage des sciences ». — « Sur le pont de Bidarray », par M. Armand Got.

Les Humbles (juillet) : « Guerre de classe en Espagne », par Camille Berneri, « mort sous le plomb des assassins, dans l'ombre », écrit M. Luce Fabbri, préfacier de cet ouvrage.

Esprit (1[er] septembre) : M. E. Mounier : « Comment le fascisme vient aux nations ». — « La passion contre le mariage », par M. B. de Rougemont.

Septimanie, « revue d'art », vient de faire paraître un magnifique numéro illustré « en l'honneur du Congrès des Ecrivains de France » et un fascicule de grand luxe consacré à « La Geste de Saint Dominique en terre Lauragaise » : peinture de M. P. Sibra; texte de M. l'abbé Joseph Salvat; préface et mise en page de M. Paul Duplessis de Pouzilhac qui a réalisé là une œuvre maîtresse.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Rayon de la mort (*l'Intransigeant*, 10 septembre) ou avion-colombe? (*l'Humanité*, 16 septembre; *l'Epoque*, 19 septembre). — Hommage à Chamberlain (*l'Action française*, 18 septembre). — Une grande figure tchèque (*la Dépêche de Toulouse*, 17 septembre). — Un Vercingétorix d'Outre-Manche (*le Petit Parisien*, 19 septembre). — Le Diable dans le cimetière (*le Journal*, 7 septembre). — Simenon l'homme couvert de livres; faut-il vider les greniers? (*Toute l'Edition*, 17 septembre). — *L'Ermitage et ses occupants:* Henri Mazel, Edouard Ducôté, André Gide; le souvenir de Rémy Salvador; pour la publication d'anthologies historiques (*le Temps*, 9 septembre). — Un train entre en gare... (*l'Ordre*, 16 septembre). — Vive la France! Signé: Hitler (*la France de Bordeaux et du Sud-Ouest*, 20 septembre.

On annonce de Szeged — dit **l'Intransigeant** — que deux jeunes radiotechniciens hongrois auraient inventé le « rayon de la mort » (disons un ...nouveau rayon). Cette invention serait de nature à révolutionner toute la science et particulièrement toute la technique de la guerre. L'invention consisterait en une machine électrique émettant des rayons invisibles ayant la propriété d'incendier n'importe quel objet situé dans leur trajectoire.

Et ces charmants garçons, qui s'appellent Ladislaos Papp et Etienne Kokai, n'ont pas été passés par les armes — quitte à maudire l'inventeur de la poudre — pour danger public?

Il n'y a pas que les Papp, les Kokai, heureusement. Il y a un Neville Chamberlain. Pour son baptême de l'air — préférable à tous les baptêmes du feu — le Premier anglais est parti pour Berchtesgaden.

Berchtesgaden, le nom a de l'allure, qui a consacré la prise de contact entre M. Chamberlain et M. Hitler.

Quand on nous a téléphoné cette nouvelle effarante, nous n'avons pas voulu y croire, écrivait **l'Humanité.**

Ah! ce voyage, ce voyage!... soupirait **l'Epoque.** Savoir ce qui en sortira? Quand ces lignes paraîtront, on saura qui l'a emporté, ou du « rayon de la mort » (spécialité hongroise) ou de l'avion-colombe, mais dès maintenant comment ne pas constater que, dans l'ensemble, les journaux voient dans le geste du sage volant, à des nuances près, hardiesse, beauté, espoir! Et vive Chamberlain, grande figure anglaise!

J'ai toujours pensé, écrit M. Léon Daudet dans **l'Action française,** que M. Neville Chamberlain, par son flegme, son coup d'œil et sa décision étonnerait le monde. C'est fait. Sa visite au chancelier Hitler, à l'heure où la guerre ne tenait plus qu'à un fil, peut sauver la vie de millions d'hommes. Il peut mettre fin, par la voie directe, au moins pour l'Europe occidentale, à un état d'instabilité qui raréfie l'air respirable. M. Neville Chamberlain est le comble du tempérament anglais dans ce qu'il y a de meilleur et de plus opportun. Il y joint même de la prévoyance.

§

« Une grande figure tchèque », ainsi M. Camille Mauclair intitule l'article que **la Dépêche de Toulouse** a publié :

C'est de Milan Stefanik que je veux parler, précise M. Camille Mauclair. C'était le fils d'un pauvre instituteur de village, non loin de Presbourg, appelée maintenant Bratislava. Au prix de durs sacrifices, Milan fit ses études à Prague. A vingt ans, il était docteur ès sciences, et le directeur de l'Observatoire de Paris, l'illustre Janssen, demandait sa collaboration. Peu après, Stefanik fut nommé directeur de l'observatoire du mont Blanc; puis il fit des voyages scientifiques autour du monde, notamment à Tahiti où il recueillit quelques souvenirs dans la cabane où le grand et malheureux Gauguin était mort.

L'été 14 trouvait Milan Stefanik dans une clinique d'Angers : menacé d'un cancer de l'estomac, il ne vivait déjà presque que de lait.

La guerre éclata. Dans l'immense désordre, nous fûmes tous plus ou moins séparés de nos amis. C'était le moment où M. Bénès,

suspect aux Autrichiens et réfugié à Paris, habitait, rue Bonaparte, une modeste chambre d'étudiant où quelques Tchèques continuaient tenacement d'espérer et de préparer la résurrection de leur pays opprimé depuis trois cent cinquante ans. Etant sujets autrichiens, après tout, donc « nos ennemis », ils risquaient le camp de concentration. J'eus la bonne fortune de pouvoir être reçu par le président Poincaré, qui reconnut aussitôt la nécessité d'inscrire la libération tchèque au programme politique de la victoire possible et de laisser libres les réfugiés de Prague.

Poincaré a toujours beaucoup aimé les Tchèques. M. Georges Scelle rappelait dans un autre numéro de *la Dépêche de Toulouse* (7 septembre) : « La France est liée à la Tchécoslovaquie par le pacte d'alliance et d'amitié signé par M. Poincaré le 25 février 1924 ». Mais revenons à l'article de M. Camille Mauclair. Celui-ci nous montre Milan Stefanik qui demande sa naturalisation, qui s'engage comme simple soldat, qui se bat sur la Marne; il devient aviateur, il boit son lait entre deux raids; il va en Italie, aux Etats-Unis, sur le front russe, il voit, rassemble tous les Tchèques émigrés pour constituer des légions sur notre front. Vers la fin de la guerre, à 34 ans, Milan Stefanik était général de brigade.

La guerre se termine. La débâcle autrichienne détermine la fuite éperdue des fonctionnaires impériaux, qui ont peur d'être lynchés. A Prague, au Hradschin, dans les ministères, les jeunes Tchèques trouvent les bureaux vides. Ils s'y installent en riant. Ceux que j'avais connus étudiants lors de mon voyage, tel M. Osusky, par exemple, deviennent hauts fonctionnaires et se mettent bravement à la tâche dans la République proclamée. Un triumvirat s'est formé : Masaryk, grande et noble figure, Bénès, leader politique, et le général Milan Stefanik, qui commence d'organiser l'armée nationale en qualité de ministre de la guerre et crée en quelques mois une force qui n'a cessé de s'accroître depuis. Il procède à l'énorme rassemblement des volontaires épars.

Mais...

Mais il songe à s'accorder un bref congé. Il s'est fiancé, au cours de ses voyages, à une jeune comtesse italienne. Il n'a pas revu son village natal depuis vingt années, et il veut le revoir. On l'y attend avec ferveur. De tous les environs, les paysans arrivent et s'assemblent sur la place, en costumes de fête, avec des monceaux de fleurs. Milan Stefanik doit venir en avion, avec un pilote italien. L'avion apparaît, salué d'acclamations. A 100 mètres au-dessus de

la place, il prend feu et tombe avec ses deux passagers carbonisés. C'était le jour anniversaire de la naissance de mon ami. Il avait exactement 37 ans.

. . . .

Telle fut son existence, tel fut son exemple. Je n'ai point ici à traiter les questions politiques. Ce n'est point, comme on dit, « mon rayon ». Je n'ai point à apprécier si la politique de M. Bénès à été plus ou moins heureuse en déviant du projet initial d'une « Suisse perfectionnée »; si la rancune trop justifiée des Tchèques envers la dure oppression autrichienne ne les a pas poussés imprudemment à préférer même l'Anchluss à la restauration d'un Otto inoffensif qui, assure-t-on, instruit par les malheurs de ses parents et de ses aïeux, eût été intelligent et libéral; si, enfin, la Tchécoslovaquie, fabriquée après la guerre, n'a pas été une création plus idéologique que réaliste, un conglomérat de nationalités trop diverses pour consentir à une vraie fusion dans l'oubli de leurs particularismes, aujourd'hui attisés. Je dirai seulement que Stefanik, qui était Slovaque, m'exprimait déjà en 1918, prophétiquement, ses craintes sur ce point-là. Ce que je dirai surtout, c'est que traiter la race tchèque de « peuple sans culture dont on ne sait d'où il vient » est historiquement et moralement insoutenable. Pour prouver son existence et ses vertus, il suffirait d'un être tel que celui que je viens de peindre.

§

C'était une grande figure, que Vercingétorix; c'est un charmant bébé, que le « petit Vercingétorix d'Outre-Manche » que M Jean Ajalbert nous présente dans **le Petit Parisien.**

Mais oui, Vercingétorix, ils en ont un, en Angleterre... De notre Royat d'automne, je ne manque jamais de monter à Gergovie, où chaque année, des fouilles poursuivies par les savants clermontois sortent des poteries, des monnaies, des armes, attestant l'occupation gallo-romaine de l'oppidum arverne. Les travaux ont redoublé sous l'influence d'une société « Pro-Gergovia », depuis que, sur quelques vestiges imaginaires, le peintre indigène Maurice Busset avait émis des doutes sur la montagne faussement historique. Selon telle ou telle interprétation des *Commentaires de César*, ce n'est pas Gergovie qui aurait été assiégée, mais les Côtes, en haut de Clermont... Gergovie aurait usurpé sa gloire séculaire.

La thèse, qui n'eut guère d'autre partisan que son auteur, abandonnée depuis sa mort, a provoqué un renouveau de curiosité jusque dans les milieux archéologiques anglais.

Et voici, au premier rang des chercheurs, M. et Mme Broghan, du « British Museum ».

Chassés par l'hiver, quand ils revinrent, l'été suivant, ils étaient trois. La jeune Mme Broghan avait mis au jour un bébé, qui avait maintenant six mois, et dont le berceau s'installa à côté du lit des parents, dans cette auberge de la Hutte qui accueille modestement, sur le plateau contraire aux aigles romaines, les touristes et les promeneurs du dimanche.

Quel nom donner à l'enfant « d'une nuit de Gergovie », sinon Vercingétorix?

Et l'aubergiste de raconter...

Cependant, les deux archéologues — paternel et maternel — s'occupent sur le tas. Dès l'aube, piochant, chacun leur demi-heure, à tour de rôle.

Le plus étonné fut un « sourcier » qui, avec son pendule, évoquait :

— Vercingétorix?... Vercingétorix?...

...en pratiquant des recherches d'eau et de métaux.

— Vercingétorix? Mais il est là! fit la patronne du chalet en montrant, à l'ombre, le berceau où l'enfant faisait ses premières dents.

On voudrait que le petit Broghan fût appelé aux plus hautes destinées. Sir Vercingétorix Premier anglais, cela aurait du chic.

§

A Gergovie les délices des fouilles; à Pégomas le régime de la terreur. Précisons : le Pégomas d'avant-guerre, que des bandits fort ingénieux rendirent célèbre. Ingénieux, ça oui : à M. Maurice Randoux, qui a mené pour **le Journal,** sur les lieux, une enquête rétrospective, un habitant du gentil village de Provence — entre Grasse et Cannes — citait ceci :

L'imagination des criminels ne manquait pas de variété. Un beau matin, l'on trouva suspendues aux proches oliviers toutes les couronnes enlevées au cimetière de la Roquette, village voisin.

Encore un beau *Conte cruel...*

Certains faits parurent fort étranges. L'annonce avait été formulée que la plus belle meule de blé du pays serait incendiée. Deux gendarmes montèrent autour une garde sévère. « Faites donc

une patrouille, leur dit le brigadier. Les malfaiteurs doivent se cacher aux environs. Si vous les trouvez... » Les veilleurs s'étaient à peine éloignés que le feu commençait son œuvre!

« Cherchez la femme! », la formule n'est pas obligatoirement la bonne.

On avait remarqué que, des ordres étant donnés chaque soir, au cours d'une réunion à laquelle assistait, de par ses fonctions, le garde-champêtre de l'endroit, les méfaits se trouvaient toujours commis dans les secteurs éloignés de ceux où s'exerçait la surveillance. On s'expliqua bien des choses quand ce garde-champêtre se suicida, au moment même où fut arrêté, à la suite d'une comparaison d'écritures, celui qui incendiait et qui tuait, un nommé Chiapale, que la cour d'assises envoya au bagne.

Ce n'est pas si mal. Mais Georges Sim habille mieux, et Simenon, donc! Romans policiers et romans d'aventures, attestent un esprit d'invention qui n'a d'égal en qualité que le sens de l'atmosphère. Les livres de Simenon composent toute une bibliothèque, note M. Roger Giron dans **Toute l'Edition.**

Des statisticiens ont compté qu'à l'âge de trente-cinq ans, il avait déjà écrit autant de lignes que le père Dumas pendant toute son existence! Il reconnaît lui-même avoir publié trois cent cinquante « bouquins » (environ), dont deux cents, pour le moins, sous les pseudonymes les plus divers! Tous les records sont battus. Et Simenon a bien encore une trentaine de belles années devant lui!

Le nombre ne serait rien si la plupart des romans de notre homme n'étaient excellents, des *Pitard* à *Touriste de Bananes.* Et qu'irait-on grimper au grenier — ainsi que M. Georges Poupet nous y incite — en quête de quelque livre oublié, quand les livres, tous les livres de Simenon sont là, ô invitation au voyage!

Dans l'ensemble, les bibliothèques de grenier sont assez maigres...

remarque la Pie-Grièche. Et c'est vrai. Un *Montaigne,* un *Boileau,* un *Fléchier,* voire le *Traité de Paix,* tout cela, que des mains innocentes ou profanes ont relégué au grenier, figure aussi bien dans le cabinet de travail, — et tout le monde n'y recourt pas tous les jours.

Dans une chronique évocatrice et clairvoyante, parue à cette même place il y a quelques jours, écrit M. Edmond Jaloux dans

le Temps, M. Emile Henriot, ayant découvert, au fond d'une bibliothèque de campagne, quelques années d'une revue de la fin du dix-neuvième siècle, *l'Ermitage,* dégageait de sa lecture une leçon générale, qui touchait à la fois aux petites revues et à ce qu'il faut bien appeler « la génération de 1900 ».

Sans doute. Mais, grenier ou bibliothèque de campagne, point n'est besoin d'y fureter pour se faire un *Ermitage.* Si je veux relire *l'Ermitage,* il suffit que j'ouvre le placard où voici voisiner *le Scapin* et *la Vogue,* les « petites revues » dont Remy de Gourmont dressa la liste, dont la Bibliothèque Jacques Doucet, à deux pas du Panthéon, est la gardienne.

L'Ermitage a été certainement, avec le *Mercure de France* et *la Revue Blanche,* une des revues qui ont fait triompher le symbolisme, après la période de tâtonnements et de batailles où s'étaient successivement engagés *la Cravache,* de M. Georges Lecomte, *la Revue indépendante,* de M. Edouard Dujardin, *les Ecrits pour l'Art,* de René Ghil, *les Entretiens politiques et littéraires,* de Paul Adam et de Bernard Lazare, *la Vogue,* de Gustave Kahn, etc., etc. *L'Ermitage* avait été fondé par Henri Mazel, qui fut mêlé au mouvement « décadent » (comme on disait alors), sans rien avoir de commun avec lui, et qui s'est consacré à l'histoire après avoir écrit des drames et des comédies d'une jolie qualité littéraire. C'était alors une grande revue, de couleur orangée, presque uniquement consacrée à la poésie et à la défense de la nouvelle école. Quand Henri Mazel renonça à *l'Ermitage,* il fut repris par Edouard Ducôté, qui en changea la présentation (je revois le dessin si caractéristique qui en ornait la première page et qui avait pour auteur André des Gachons), mais en garda l'esprit.

Feuilleter *l'Ermitage,* c'est rencontrer bien des visages, c'est saluer bien des noms. Ainsi Edouard Ducôté,

un charmant écrivain, d'allure britannique, de maintien fort élégant, qui montrait des yeux bleus, très clairs, ayant la particularité de s'écarquiller à chaque tournant de la conversation, et beaucoup de vivacité et de franchise dans les propos. Il tenait au symbolisme plutôt par admiration (il possédait une bibliothèque presque complète des livres et des revues de ce groupe) que par ses goûts profonds. Après avoir, en effet, sacrifié à ses amitiés littéraires dans ses vers et dans ses contes, Edouard Ducôté devait écrire des romans du réalisme psychologique le plus aigu et le plus dépourvu de toute illusion poétique; peu d'ouvrages offrent sur l'amour, tel qu'il se pratique en général, une vue aussi désenchantée et aussi

véridique que *le Servage* et *l'Amour sans ailes.* Mais le roman symboliste ne devait naître que vingt ans après, avec Alain-Fournier, M. Jean Giraudoux (qui débuta d'ailleurs à *l'Ermitage*), et plusieurs autres.

Ainsi M. André Gide,

un des inspirateurs du nouvel *Ermitage.* En dehors d'un petit groupe de jeunes gens, il restait presque inconnu. Il venait cependant de définir l'œuvre romanesque dans une formule qui allait montrer la voie à un grand nombre d'écrivains : « Soumettre le plus de réalité possible à un idéal préconçu de beauté... » Charles Chanvin, Henri Ghéon, moi-même, nous étions de ses premiers disciples. (Si je le dis, c'est qu'un article de *l'Ermitage* en fait foi.)

Ainsi... Mais là il s'agit d'une figure peu connue. Et on retiendra surtout le portrait que M. Edmond Jaloux trace de Rémy Salvator.

J'étais venu à *l'Ermitage*, conduit par mon ami Stuart Merrill; peut-être aussi par un autre ami, qui connaissait intimement Edouard Ducôté et qui s'appelait Rémy Salvator. On n'a jamais étudié dans l'histoire de cette époque le rôle considérable joué par les premiers fanatiques du symbolisme, épars un peu partout, et qui l'aidèrent à vivre en achetant ses premiers livres et ses revues. Rémy Salvator était de ces amateurs exquis; aussi doué par le cœur que par l'intelligence, passionné d'art et de littérature (il a écrit quelques vers charmants et traduit un ouvrage écossais sur les fées), cosmopolite, à la fois très mondain et très solitaire, Rémy Salvator incarnait avec une rare élégance le type de ces jeunes gens raffinés que l'on trouve dans beaucoup de romans d'il y a trente ans, et dont le modèle fut Des Esseintes. Salvator lui-même avait été longtemps lié avec Robert de Montesquiou.

Il faut retenir, aussi, le vœu que le collaborateur du *Temps,* plus loin, formule :

Il est regrettable qu'à côté des histoires littéraires on ne publie pas des anthologies historiques, où l'on réunirait les textes capitaux de chaque génération; non les réussites, mais les pages décisives, les décrets, pour ainsi dire, les premières manifestations. Pour ceux de 1898, je réunirais, autour du *Récit de Ménalque,* le *Narcisse* de Joachim Gasquet, quelques pages de *l'Hiver en méditation,* de Saint-Georges de Bouhélier, du *Jacinthus,* d'Emmanuel Signoret (jamais réuni en volume), des morceaux de Mécislas Goldberg, de Charles-Louis Philippe, d'Eugène Rouart, etc., etc.

§

Tandis que *l'Ermitage,* au cœur des pages fanées, garde cette fraîcheur qui s'attache aux créations de la jeunesse, il arrive que tel épisode de la petite histoire littéraire vieillisse rapidement. *Un train entre en gare,* comme c'est loin! Quinze années seulement, cependant, ont passé depuis que le monde des lettres s'augmentait d'une unité dans la personne de Henri Séguin, l'auteur supposé — au demeurant existait-il bien un M. Henri Séguin? — du roman ferroviaire. Tobia Rolob, dans **l'Ordre,** ressuscite la chose: jury du super-roman, banquet qui prit, au dessert, des airs de meeting, tout cela plein de belle humeur, et qui fait mesurer, à l'évoquer, combien amère l'heure d'aujourd'hui. *Un train entre en gare...* L'avion de retour apporte-t-il la paix? « J'aime beaucoup la France », disait M. Hitler à M. Alphonse de Chateaubriant (nous avons relaté ici l'interview du *Journal*; « nous ne nourrissons aucun ressentiment contre la France », a précisé le Chancelier à M. Ward Price, envoyé du *Daily Mail* (interview dont **la France de Bordeaux et du Sud-Ouest** nous apporte l'écho). Qu'est-ce qui est préférable, des serments d'amour de l'auteur de *Mein Kampf* ou des déclarations de guerre dont les journaux allemands étaient tout chauds, il y a cinquante ans? On lisait dans *le Temps* du dimanche 9 septembre 1888 :

> Plusieurs articles publiés récemment dans la presse allemande à propos de l'Exposition universelle de 1889 tendent à faire croire que la grande fête de la paix et du travail échouera misérablement. Ils représentent la France comme une nation pestiférée.

Mais, fin septembre 1938, voici partout fleurir des paroles aimables. Le « rayon de la mort » s'est éteint, l'avion de la paix a triomphé. Y a de la joie.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Le centenaire de Georges Bizet. — A l'occasion du centenaire de la naissance de Georges Bizet, l'Opéra-Comique va, comme il se doit, donner une série de spectacles composés d'ouvrages du grand musicien français. *Carmen,* le 28 octobre, jour anniversaire, sera jouée pour la deux mille deux cent soixante et onzième fois. Il n'y a guère que *Faust* dont

le succès ait été aussi grand, aussi durable — et encore *Faust*, créé le 19 mars 1859, a-t-il quelque seize ans d'avance sur *Carmen*, qui cependant l'a rattrapé, sinon dépassé, celle-ci n'ayant vu les feux de la rampe que le 3 mars 1875. Nous aurons certainement l'occasion de reparler des représentations du centenaire, mais il convient de marquer dès avant qu'elles soient données l'opportunité de cet hommage.

Nous devons beaucoup à Bizet. Tout le monde, quand on parle de lui, songe à Nietzsche, aux notes écrites par le philosophe allemand en marge de sa partition de *Carmen*, à *Der Fall Wagner*, et ce rêve de « méditerraniser la musique », embrumée par le génie wagnérien. Mais il est piquant de rappeler à ce propos quel accueil *Carmen* reçut précisément de ses juges au soir de la première. Après de telles lectures, un critique peut faire oraison, et Henry Gauthier-Villars — *alias* Willy — a recueilli dans son *Bizet* tout un bouquet de ces jugements qu'on ne se lasse point d'admirer. C'est Paul de Saint-Victor, à l'ordinaire plus perspicace, qui range Bizet dans « cette secte nouvelle dont la doctrine consiste à vaporiser l'idée musicale au lieu de la resserrer dans des contours définis » :

Pour cette école, dont M. Wagner est l'oracle, vague comme celui des chênes de Dodone, le motif est démodé, la mélodie surannée; le chant, soufflé et dominé par l'orchestre, ne doit être que son écho affaibli. Un tel système doit nécessairement produire des œuvres confuses. L'orchestration de *Carmen* abonde en combinaisons savantes, en sonorités imprévues et rares. Mais cette concurrence excessive faite aux voix est une des erreurs de l'école nouvelle.

Cela parut dans *Le Moniteur*. Mais *Le Siècle*, sous la signature d'Oscar Commettant, renchérit :

Le cœur de M. Bizet, blasé par l'école de la dissonance et de la recherche, a besoin de se refaire une virginité. Cet opéra n'est ni scénique ni dramatique. Ce n'est pas avec des détails d'orchestre, des finesses instrumentales, qu'on peut exprimer musicalement les fureurs et les caprices de Mlle Carmen. Nourri des succulences enharmoniques (*sic*) des chercheurs de la musique de l'avenir, Bizet s'est échauffé l'âme à ce régime qui tue le cœur.

Il est difficile, en vérité, de se tromper plus ingénument.

Si la musique de Bizet vit, en dépit des concessions faites par le musicien au mauvais goût de son temps, en dépit de son toréador avantageux et de sa Micaéla d'opéra-comique, c'est bien parce qu'il a su exprimer le caractère de la Carmencita, sa violence, son fatalisme, sa sensualité, c'est parce que la musique reste fidèle à Mérimée chaque fois que le fâcheux livret s'en écarte pudiquement. Et c'est là le prodige : de la nouvelle, il ne reste pas grand'chose dans ce livret édulcoré. Plus de Garcia le borgne; plus d'officier anglais assassiné; plus de don José criminel dès le début de l'action, mais des anges de douceur qui « aiment bien leur mère » et qui seraient assez ridicules si le génie de Bizet ne leur avait rendu leur vraie nature. Tout ce réalisme est assez peu wagnérien, quoi qu'en pensent Saint-Victor, Oscar Commettant et Pierre Véron. Celui-ci écrit dans *Le Charivari :*

> Nous éprouvons du regret à voir un compositeur si prématurément doué se fourvoyer à la remorque du wagnérisme atrophiant.

Et le rédacteur de *La République Française* qui déplorait l'absence de lumière de cette musique « demeurant d'un bout à l'autre dans une teinte grise »! Nietzsche y voyait luire le grand soleil méditerranéen, lui, et c'est au philosophe allemand que le public et les musiciens ont, finalement, donné raison. Deux mille deux cent soixante et onze représentations depuis cinquante-trois ans n'ont pas épuisé le succès de *Carmen* à Paris. A Vichy, l'année dernière et cette saison même, *Carmen* était acclamée avec tant de chaleur qu'il fallut donner des représentations supplémentaires. Et il n'y a pas d'ouvrages français plus souvent joués à l'étranger.

Chose curieuse, Bizet fut voué à l'exotisme, et ses dons de coloriste lui ont permis de traiter des sujets qui l'ont entraîné d'un bout à l'autre du monde : en 1859, il écrit *Don Procopio,* qui est son premier envoi de Rome, et cet opéra-bouffe est parfaitement italien. Le deuxième envoi de Rome est une « ode symphonique », *Vasco de Gama,* sur des vers piteux de Louis Delâtre, mais ornée d'un boléro portugais. *Les Pêcheurs de Perle* conduisent Bizet, en 1863, sur les côtes de l'Océan Indien; avec *La Jolie Fille de Perth,* en 1867, il est en Ecosse et avec *Djamileh* (1872), en Egypte; *L'Arlésienne* (1872) n'est exotique que pour les Parisiens qui re-

gardent la Provence comme un pays lointain, mais *Carmen* c'est l'Andalousie... *L'Arlésienne* et *Carmen* ont fait trop oublier les autres ouvrages de Bizet. Lors d'une récente reprise des *Pêcheurs de Perle,* on s'est bien rendu compte de la valeur musicale de cet ouvrage, malheureusement construit sur un livret d'une puérilité déconcertante. Et puis aussi — il faut l'avouer — du souci sans doute excessif éprouvé par Bizet de ne point heurter les goûts de ses contemporains; ce qui ne l'empêcha pas d'être, à ce propos déjà, accusé de « wagnérisme » et d' « excentricité ». Concessions encore plus étendues dans *La Jolie fille de Perth* (dont le livret, soit dit en passant, trahit encore plus Walter Scott que le livret de *Carmen* ne trahit Mérimée). Concessions dont très justement Adolphe Jullien, au lendemain de *Carmen,* marqua la vanité :

> Le musicien s'est naïvement figuré qu'il lui suffirait d'atténuer ses préférences, de répudier ses juvéniles audaces, si humbles et si modestes, de se rallier franchement au genre de l'opéra-comique, dont il avait cru pouvoir étendre ou varier les formes consacrées selon les exigences de ses livrets; d'écrire enfin force couplets guillerets et refrains faciles à retenir, pour conquérir ces éloges si précieux que la plupart des critiques lui refusaient obstinément. Ils lui commandaient de s'amender et de rejeter ses propres idées pour adopter les leurs; il jugea qu'il avait assez longtemps résisté et se courba sous cet ordre formel. Qu'arriva-t-il? C'est que ses juges sont fiers d'avoir humilié ce superbe, et la faiblesse momentanée du justiciable doublant leur assurance, ils le traitent encore plus durement pour ses erreurs passées, sans lui savoir gré de les avoir répudiées. Leur siège est fait d'avance. M. Bizet ferait jouer demain sous son nom tel opéra oublié de Grétry ou de Philidor qu'il se trouverait encore des gens délicats pour le juger convaincu de wagnérisme, aussi justement que par le passé, et pour le vouer à une réprobation universelle. Qu'a-t-il servi à M. Bizet de se plier au goût de personnes dont il doit se rire par derrière et railler les façons de voir en musique, si différentes des siennes, de celles, du moins, qu'il s'est laissé gracieusement attribuer? La presse lui marque encore moins de faveur, et le public moins d'empressement...

Tout cela n'est sans doute pas inexplicable, et on ose d'autant moins faire grief à Bizet de cette complaisance que

Carmen et *L'Arlésienne* (pour s'en tenir aux deux chefs-d'œuvre) demeurent, en dépit de leurs faiblesses, des œuvres maîtresses, et que Bizet domine avec Lalo toute la musique dramatique française de la seconde moitié du XIXe siècle. Entre les deux compositeurs de génie, la différence de caractère marque assez bien la différence des œuvres. Dans une lettre de Rome (publiée dans *La Revue de Paris* du 15 décembre 1907), Bizet disait :

> J'ai beaucoup d'espoir pour ma carrière : j'aurai probablement moins de talent et des convictions moins arrêtées que Gounod. Par le temps qui court, c'est une chance de succès.

C'est une chance par tous les temps — mais seulement quand on a, malgré l'incertitude de ses convictions — assez de génie pour faire oublier ses faiblesses et marquer ses œuvres d'une personnalité qui, en dépit des complaisances au goût du jour, leur imprime le caractère de ce qui ne doit pas périr.

RENÉ DUMESNIL.

CHRONIQUE DE L'ÉCRAN

Films nouveaux. — Durant la quinzaine écoulée, j'ai bien vu une quinzaine de films nouveaux, soit français ou étrangers. Rassurez-vous, je n'ai pas l'intention de commenter chacun en détail, car l'objet de cette rubrique est surtout de suivre la production cinématographique à un point de vue général, pour essayer d'en tirer des enseignements utiles au développement de l'art de l'Ecran. Je me contenterai la plupart du temps de signaler les deux ou trois productions françaises ou étrangères méritant d'attirer l'attention de nos lecteurs.

Dans la dernière série, les films français ont dominé, et de loin, la médiocrité ou la banalité des productions américaines. Mieux, on peut vraiment signaler, chez nous, deux ou trois œuvres tout à fait dignes d'intérêt. Je noterai tout de suite *Alerte en Méditerranée,* dont le sujet est magnifique et plus émouvant encore que celui de *La Dernière Illusion,* si unanimement admirée. Le metteur en scène, M. Léo Joannon, a montré trois bâtiments de guerre de nationalités différentes, allemands, anglais et français, qu'une mission

commune rapproche et mêle à des incidents inattendus. Les trois commandants chargés de combattre la contrebande sont amenés à agir de concert. Leur contact dans cette action commune amène une situation extrêmement émouvante et les unit dans un effort de dévouement et de solidarité bien pathétique.

Dans un autre ordre d'idées, on peut retenir à Paramount *Le train pour Venise,* tiré d'une excellente comédie de Georges Berr et Louis Verneuil, par Berthomieu avec des interprètes de choix, comme Max Dearly, Victor Boucher, Huguette Duflos et Louis Verneuil lui-même, très en progrès. Spectacle bien amusant, dont la légèreté et le brio ont été fort goûtés. Mme Huguette Duflos n'a jamais été plus fine et plus adroite, et j'ai retrouvé avec plaisir une charmante petite comédienne, Madeleine Suffel, dont j'ai depuis longtemps signalé le talent original et qui, cette fois, pourvue d'un gentil rôle, a pu enfin montrer toutes ses qualités. Enfin *Café de Paris,* de l'ingénieux Yves Mirande, peut être tenu pour un chef-d'œuvre de film policier.

Le reste ne vaut guère plus que d'être nommé : *La Piste du Sud,* à Marignan, *Le Joueur,* au Colisée, dans lequel M. Gerhard Lamprecht a utilisé le grand livre de Dostoïewski; *La Femme du Boulanger,* à Marivaux, fort vantée et où l'on a pourtant abusé du grand talent de Raimu, jusqu'à rendre l'artiste un peu monotone. Par contre, *Tricoche et Cacolet,* au Max Linder, *Les Aventures de Marco Polo,* à l'Olympia, sont des productions courantes, sans intérêt particulier, comme d'ailleurs *Toura, Déesse de la Jungle,* au Paramount, nouvelle édition des Tarzan, dont la vogue fut si grande.

De cet ensemble nous tirons la conclusion que la production française est évidemment en grand progrès, tandis que celle de nos concurrents dénote une certaine faiblesse. La préoccupation exclusive des travailleurs d'Hollywood et de New-York, de mettre au point le film en couleurs, doit être la cause d'une négligence apparente dans leurs productions courantes. C'est peut-être possible, mais si, là-bas, on excelle à résoudre les difficultés techniques avec une supériorité que nous ne contestons pas, on est moins capable

d'agir sur les interprètes et d'en tirer, comme chez nous, des réalisations comme celles que nous offrirent *Le Joueur,* par exemple, où, dans un scénario à peu près massacré, le metteur en scène, Gerhard Lambrech, disposant d'artistes fort goûtés chez nous, et classés dans un genre assez uniforme, a réussi à les élever au-dessus d'eux-mêmes et à les entraîner à des compositions de qualité supérieure. Roger Karl, notamment, artiste sérieux et qui ne fut pas toujours très avantagé, s'est, dans cette création, transformé pour réaliser avec l'un des personnages une création de premier plan, et j'en dirai autant de Marcel André, lui aussi à peine reconnaissable.

ANTOINE.

HISTOIRE DE L'ART

Eva Tea : *La basilica di Santa Maria Antiqua.* Societá editrice « Vita e Pensiero ». Milan, 1937. — B. Berenson : *Les peintres italiens de la Renaissance.* N. R. F. Librairie Gallimard, Paris, 1937. — Giorgio Vigni : *Lorenzo di Pietro detto il Vecchietta,* Sansoni, éd. Florence 1937. — Louis Hourticq : *La Jeunesse de Poussin.* Hachette, Paris, 1937. — Corpechot : *Parcs et jardins de France.* Editions d'art et d'histoire. Librairie Plon, Paris, 1937. — Ugo Ojetti : *Più vivi dei vivi.* Mondadori, éd. Milan 1938. — Mémento.

Lorsqu'en 1900 Giacomo Boni découvrit, au cours d'une campagne de fouilles faite dans le Forum, la basilique de **Santa Maria Antiqua,** ce fut un événement important, car peu d'édifices offrent un aussi grand intérêt au point de vue archéologique et artistique. Dans le livre qu'elle vient de consacrer à ce monument, Mlle Eva Tea raconte l'histoire de cette découverte, dont Giacomo Boni était si fier. Il disait lui-même que cette église, édifiée sur l'emplacement d'un édifice romain de l'époque d'Auguste, était comme un « anneau entre le paganisme et le christianisme ». Au ve siècle on commence à y célébrer le culte chrétien et au vi^e^ elle a tout à fait l'aspect général d'une église byzantine : il est possible d'y étudier comment une maison romaine se transforma en temple de la religion nouvelle.

L'histoire de Santa Maria Antiqua se suit assez nettement depuis le vi^e^ jusqu'au xie siècle. Des moines syriaques et arméniens y apportent au viie siècle une influence orientale profonde. Plus tard on y dépose des reliques de martyrs, et

à la fin du VIIIe siècle le pape Paul Ier y fait peindre le cycle de la vie du Christ, sans doute pour protester contre l'hérésie iconoclaste.

C'est, d'ailleurs, par ses décorations que Santa Maria Antiqua est célèbre. Mlle Eva Tea nous en donne une analyse et une description très détaillées (p. 252-355). Ce sont des fresques bien conservées qui nous éclairent sur les écoles picturales qui travaillèrent à Rome de la fin du Ve siècle à la fin du VIIIe. Deux tendances y dominaient, l'une nettement occidentale, et l'autre inspirée de principes orientaux qui s'expliquent assez par la présence, à Rome, de moines venus de Syrie et d'Arménie. On voit, superposées sur le même mur, des fresques très différentes d'esprit. Curieux palimpsestes où l'on peut suivre l'évolution de l'art chrétien romain pendant trois siècles. Des figures de Saints des VIIe et VIIIe siècles laissent, à droite de l'abside, apparaître des peintures plus anciennes, une « Annonciation » du VIe et surtout une vierge sur son trône, du Ve, qui est de style strictement byzantin. Une grande variété de manières et de techniques frappe l'historien : ce qui rend, du reste, fort compliquée l'étude de ces cycles de peintures qui s'étendent sur l'église presque entière. Il faut rendre hommage à la conscience et à la précision des longues analyses de Mlle Tea qui, d'autre part, a su démêler l'intérêt iconographique de ce prodigieux ensemble.

§

Il faut croire que la peinture italienne est encore celle qui a le plus de vogue, puisque voici une nouvelle édition des **Peintres italiens de la Renaissance** de M. Bernhard Berenson. C'est devenu une œuvre classique, et il faut se féliciter qu'une traduction, vieille déjà de dix ans, l'ait fait connaître au public cultivé de France. Les quatre petits volumes parus en 1925 sont devenus en 1935 un volume compact que l'on édite à nouveau. En ces pages se condense l'expérience de toute une vie d'amateur et de critique, dont la principale qualité est d'avoir réfléchi, et longuement réfléchi, sur des peintures qu'il a vues et revues. M. Berenson ne s'est pas borné à étudier les artistes; il a eu l'ambition de traiter dans leur ensemble les grands problèmes esthétiques que posent la

Renaissance et la Prérenaissance italienne. On peut le chicaner sur la théorie des « valeurs tactiles »; on ne peut nier qu'elle l'a aidé à comprendre admirablement l'évolution de l'art florentin de Giotto à Michel-Ange. Les considérations de M. Berenson sont d'essence uniquement artistique; elles l'amènent à une révision des jugements qui peut étonner ceux qui cherchent dans la peinture des impressions littéraires. Et c'est ce côté strict et souvent austère qui donne à l'œuvre de M. Berenson sa force et sa beauté. L'allure polémique de certains passages n'est pas faite pour déplaire; bien au contraire : après tout, on comprend qu'on puisse ne pas aimer à la fois l'art d'Uccello et celui de Luini.

Cette dernière édition offre pour les historiens de l'art un intérêt supplémentaire : celui d'être illustrée par des reproductions d'œuvres des collections américaines, dont beaucoup sont peu connues, et dont quelques-unes, il faut bien l'avouer, ne sont pas d'un intérêt puissant. L'idée est originale et elle ravit les spécialistes; mais le public cultivé ne sera-t-il pas, lui, quelque peu surpris de n'avoir à juger l'art italien que d'après les galeries d'outre-Atlantique? Les œuvres de Giorgione que conservent les Musées de New-York et de Boston suffisent-elles à faire comprendre l'art de ce peintre? On nous permettra d'en douter. Aussi bien l'illustration de l'édition de 1935 — publiée également par la librairie Gallimard — était-elle, à notre avis, plus pertinente : elle s'en tenait à des œuvres connues d'Italie et des musées d'Europe, et répondait ainsi tout à fait à son but : c'était un parfait commentaire du texte.

§

Le deuxième volume de la collection dirigée par M. Mario Salmi : *Monografie e studi a cura dell' Istituto di storia dell' arte dell' Universita di Firenze* apporte des lumières sur le peintre siennois **Vecchietta** qui fut aussi sculpteur. M. Giorgio Vigni lui a consacré une monographie d'une centaine de pages; il y a réuni l'essentiel des documents qui permettent d'écrire la vie de l'artiste et d'établir un catalogue de ses œuvres. Dans l'école siennoise ce peintre a une place honorable; il a connu et aimé Sassetta dont il est loin d'avoir

la fraîche sensibilité; il a admiré les sculptures de Donatello au Baptistère de Sienne. Les sources de son art sont à la fois siennoises et florentines, et, s'il annonce les Siennois de la fin du Quattrocento, un Matteo di Giovanni, par exemple, il faut bien reconnaître que ses peintures (de même que ses sculptures) restent assez froides d'inspiration. Il y a un réalisme qui ne manque pas de force dans la *Marche au Calvaire* du Baptistère de Sienne; mais comme, d'autre part, la *Madone* de Pienza ignore, dans sa fraîcheur colorée, le don de nous émouvoir! M. Vigni a bien compris ce qui faisait l'intérêt de cet artiste qui a parfois des velléités de rénovation; il a heureusement montré le charme de son réalisme en même temps que les limites de son inspiration.

§

Une place à part doit être faite au volume important que M. Louis Hourticq vient de nous donner sur **La Jeunesse de Poussin.** Il est de ceux qui font réfléchir et qui apportent sur une question délicate des considérations originales et des jugements pénétrants.

Rien n'est si obscur, en vérité, que le problème des origines de l'art de Poussin. Nous sommes bien renseignés sur les œuvres de la période romaine, et à partir du jour où le peintre commence à séjourner en Italie les précisions ne manquent pas. Les deux biographies de Bellori et de Félibien sont des guides bien informés pour ce qui concerne la maturité et la vieillesse de l'artiste. Mais jusqu'au départ pour l'Italie, que de lacunes et que d'inconnues! M. Hourticq a voulu percer le mystère de la formation du génie de Poussin. Il y est parvenu en utilisant avec beaucoup de sagacité les maigres indications de Bellori et de Félibien, jointes à quelques autres, en particulier à celles du comte de Brienne, dont un manuscrit resté inédit à la Bibliothèque Nationale a une assez grande valeur documentaire. Le fruit de recherches patientes menées avec une intelligence subtile a été la reconstruction probable de la jeune activité du peintre; ainsi sont attribuées à Poussin adolescent des œuvres exposées aux Andelys, dans les églises de Châtellerault, de Suèvres et de Blois. Une attribution particulièrement convaincante est celle

du tableau du Musée du Mans : *Rébecca désaltérant Eliézer* : on saisit déjà la noblesse du rythme plastique dont Poussin sera en quelque sorte le créateur.

Après l'influence de Quentin Varin et de quelques autres artistes secondaires, Poussin subit celle de l'Ecole de Fontainebleau. Au début du XVIe siècle Fontainebleau avait, dit justement M. Hourticq, le renom d'un centre d'art qui pouvait, jusqu'à un certain point, tenir lieu d'un voyage à Rome, ou tout au moins tromper l'impatience de ceux qui rêvaient de l'Italie. « En quelques-unes de ses premières œuvres qui s'inspirèrent de Torquato Tasso, Poussin semble avoir été un heureux disciple des décorations du grand Château de François 1er. Dans le catalogue des tableaux de jeunesse, M. Hourticq fait entrer l'admirable « Tancrède et Herminie » du Musée de l'Ermitage, et certaines compositions ignorées ou mal connues, comme *Pyrame et Thisbé* du Musée de Cherbourg, *Mars et Rhéa Sylvia* du Louvre, *Phaéton à genoux devant Apollon* du Musée de Berlin. En songeant aux poètes qui inspirent alors Poussin, Ovide et le « cavalier Marino », il voit aussi dans *l'Empire de Flore* du musée de Dresde une toile de jeunesse. S'il est vrai que Poussin fut un lecteur assidu de *l'Astrée,* et qu'il aima dès lors les sujets bucoliques, pourquoi ne pas dater de la même époque le tableau du duc de Devonshire, *Et in Arcadia ego,* dont Poussin devait reprendre le thème vingt ans plus tard?

Ses premières peintures auraient donc été romanesques et tendres, « donnant ainsi sa couleur propre à son adolescence parisienne ». Mais il entra bientôt en contact avec un milieu où on aimait la civilisation antique; il s'intéressa à l'archéologie et à l'histoire; il admira Raphaël bien avant son voyage à Rome, et, s'il l'imita jeune encore, ce fut grâce aux gravures de Marc Antoine. « Jusqu'à la vieillesse extrême Poussin a vécu des souvenirs de Raphaël, souvenirs qui remontaient à ses années studieuses de Paris, quand il était admis à feuilleter et aussi, sans doute, à copier les estampes des Collections parisiennes. »

En étudiant les tableaux d'histoire et les tableaux d'inspiration religieuse qui lui semblent avoir été peints avant le

voyage à Rome (1), M. Hourticq arrive à définir une « première manière » de Poussin qui est déjà originale et forte. Les principes essentiels de l'esthétique classique se sont imposés à l'esprit de ce nouveau disciple de Raphaël avant qu'il prenne le chemin de Rome. Brienne a beau critiquer quelque peu « la manière sèche qu'il avait avant d'aller en Italie », il n'en est pas moins vrai qu'on le voit atteindre déjà cette noblesse de style qui sera essentielle pendant la période romaine. C'est donc un artiste entièrement maître de sa technique et de son inspiration qui arrive à Rome en 1624 (il a alors trente ans). A M. Hourticq revient le grand mérite d'avoir définitivement établi cette vérité en un volume brillant, riche de substance. Nous voici à même, grâce à lui, de mieux comprendre désormais les origines de la peinture classique en France : c'est assez dire l'importance de cette œuvre qui projette les plus vives lumières sur quelques-uns des problèmes capitaux de l'art au XVIIe siècle.

La tradition classique forme aussi l'essentiel du livre de M. Corpechot sur les **Parcs et Jardins de France** dont vient de paraître une nouvelle édition (la première datait de 1911). L'illustration, très soignée, est due à Mlle Charageat qui connaît de façon approfondie l'art des jardins. Dans cette étude, l'auteur démontre qu'au XVIIe siècle l'architecture des jardins est le complément de l'architecture des maisons : un André Le Nostre est digne d'être comparé à un Mansart.

Ces jardins français, M. Corpechot les appelle les « jardins de l'intelligence ». Dans leur ordonnance s'expriment, en vérité, quelques-unes des qualités fondamentales du tempérament français. Les parcs de Vaux-le-Vicomte, de Versailles ou de Dampierre ne ressemblent guère à ceux qu'aiment les autres peuples et qui sont faits pour le délice des sens. Les arbres y sont, comme dit Taine, « des arbres abstraits dont le feuillage arrondi majestueusement ne convient plus à aucune espèce connue. » Il faut regarder les jardins de Le Nostre comme des constructions de l'esprit.

(1) D'après M. Hourticq, le *Parnasse* de Madrid serait de la période préromaine, ainsi que l'*Inspiration du poète* du Musée de Hanovre. Certaines œuvres sont, grâce à sa perspicacité, tirées d'un injuste oubli, telle *la Lapidation de Saint-Etienne* (Abbaye aux hommes, Caen).

§

Le recueil des discours commémoratifs de M. Ugo Ojetti que vient de publier l'éditeur milanais Mondadori nous ramène aux beaux moments de l'histoire de l'art italien. Paru sous le titre **Più vivi dei vivi** il évoque quelques-unes des carrières les plus célèbres : celles de Giotto, de Mantegna, de Raphaël, des trois grands Vénitiens, Titien, Tintoret, Véronèse. On y retrouve aussi avec joie les commentaires de deux expositions qui furent parmi les plus importantes de ces dernières années : celle de la Peinture ferraraise des XV[e] et XVI[e] siècles et celle de la peinture napolitaine. A propos de Giovanni Fattori, M. Ojetti fait revivre le milieu artistique florentin du XIX[e] siècle, qui est d'une telle qualité qu'on espère voir s'organiser bientôt, à Florence, une exposition d'ensemble des « macchiaiuoli » toscans qui serait si importante pour notre connaissance de l'art italien contemporain. D'autres discours consacrés à la cathédrale d'Orvieto, à Foscolo, à Carducci et à Salvatore di Giacomo complètent ce recueil où l'auteur a su conserver, dans l'éloquence académique, ces qualités de finesse et d'élégance de la pensée qui ont toujours caractérisé son talent.

MÉMENTO. — Parmi les collections qui se sont fondées récemment, une des plus utiles est certainement celle qui paraît sous le titre : « Les Trésors de la peinture française » (Skira, éd., Paris). Ce qui en fait le grand intérêt, c'est la qualité des reproductions en couleurs. Les trois derniers fascicules, *Watteau*, de J.-L. Vaudoyer, *Fragonard* de L. Réau et *Chardin*, de Florisoone, montrent qu'il est très possible de faire en France aussi bien qu'à l'étranger. Des textes concis et substantiels accompagnent, dans chaque album, huit planches d'une exécution parfaite.

JEAN ALAZARD.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Documents baudelairiens. Lettres de John Burnel Payne et de Félicien Rops (1). — La lettre suivante figurait à l'Ex-

(1) Alphonse Legros, peintre, sculpteur, graveur surtout, fixé en Angleterre à partir de 1863. Il était des grands amis de Poulet-Malassis pour lequel il avait illustré quelques ouvrages, et, en 1862, exécuté une copie très fidèle du portrait de Baudelaire par Courbet, copie qui, après avoir appartenu à Théodore de Banville, à Emile Bergerat et à moi-même, se

position *Baudelaire-Verlaine-Rimbaud* organisée l'an dernier par Maggs Brs qui ont bien voulu m'en laisser prendre copie. Elle est curieuse à coup sûr, car elle montre à quel point l'œuvre de Baudelaire était ignorée des contemporains et de ceux-là même qui professaient pour elle de l'admiration.

A Poulet-Malassis.

15, Dorchester Place
Blandford Square,
London.

Ce 23 novembre 1867.

Monsieur,

Mon ami M. Legros m'a encouragé à vous m'adresser [*sic*] au sujet de feu M. Baudelaire. J'ai le dessein de faire publier dans une de nos Revues un article sur ce grand poète, à peu près inconnu jusqu'à présent parmi nous. M. Legros a cru pouvoir assurer que vous ne vous refuseriez pas à m'indiquer le chemin à suivre pour avoir des renseignements sur lui. Les seuls documents que j'ai sous la main sont deux de ses œuvres, « Les Paradis Terrestres » [*sic*] et « Les Fleurs du Mal ». Ces deux je les connais bien et même d'assez longue date. Je n'ai jamais vu la brochure sur Théophile Gautier, ni cette autre sur le *Tannhäuser,* dont parle mon ami M. Swinburne dans sa défense de ses propres poésies contre les critiques anglais (2). Il y a, de plus, je pense, un livre intitulé « Les Rêves » (3) dont Legros n'a pu me dire ni le lieu ni l'époque de publication; et puis il a parlé d'un recueil quelconque auquel vous auriez contribué vous-même, qui comprendrait des choses qu'on a supprimées à Paris (4).

A présent, Monsieur, ce que j'ose demander de votre bonté, c'est

trouve aujourd'hui aux mains du poète Armand Godoy. Legros était aussi des amis de Baudelaire qui l'a loué tant dans son *Salon de 1859* que dans *Peintres et Aquafortistes,* et il avait préparé quelques planches pour le *Poe illustré* dont la grande édition fut un des rêves les plus caressés de notre poète.

(2) Dans ses *Notes on poems and Reviews* (1866), Swinburne avait écrit, à propos de sa *Laus Veneris,* — je traduis :

« C'est seulement comme mon poëme était déjà terminé, que je reçus l'admirable pamphlet de Charles Baudelaire : *Richard Wagner et Tannhäuser.* Si quelqu'un désire voir, mieux rendue que je ne saurais, la conception de la Vénus médiévale que c'était mon dessein de chanter, qu'il se reporte à ce magnifique passage où Baudelaire a peint la déesse tombée s'élevant jusqu'à une grandeur diabolique (grown diabolic) parmi des générations qui refusaient de l'accepter comme divine. »

(3) Peut-être s'agit-il des *Petits poëmes en prose* dont une seconde série qui ne fut jamais écrite devait avoir pour titre collectif *Oneirocritie.*

(4) Evidemment les *Epaves* où avaient été reproduites les pièces condamnées des *Fleurs du Mal.*

que vous voudriez bien m'indiquer les noms de ces livres pour que je puisse me les procurer de Hachette, dont les agents ici ne veulent rien savoir sur ce sujet. Puis je vous serais infiniment obligé de toutes les indications que vous auriez la bonté de me donner sur les articles publiés par Baudelaire lui-même ou à son sujet dans les journaux de Paris, dont je peux voir tous les numéros dans la bibliothèque du Musée britannique. Mais si vous iriez, Monsieur, jusqu'à me confier des renseignements ou des suggestions sur Baudelaire et sur ses œuvres, croyez que j'en ferais l'usage le plus scrupuleux et le plus propre à introduire dans un jour favorable le nom de ce grand homme parmi mes compatriotes.

Agréez, Monsieur, mes sentiments respectueux et bienveillants [*sic*].

JOHN BURNELL PAYNE.

Il paraît probable que Poulet-Malassis répondit à cette demande et fournit à son correspondant d'outre-Manche les renseignements sollicités, car dans une lettre à l'éditeur, on voit Mme Aupick se réjouir des intentions du critique : « J'ai été très flattée, écrit-elle, le 12 janvier 1868, de l'enthousiasme que M. John Burnell Payne professe pour mon fils. » Mais l'article fut-il écrit? Je ne l'ai pas retrouvé.

Je ne sais d'ailleurs que bien peu de chose de John Burnell Payne (1839-1869), pasteur et critique d'art qui se mouvait dans le cercle préraphaélite (les Rossetti, Ruskin, William Morris, Burne-Jones, Ford Madox Brown, etc.) et dont la ferveur baudelairienne put bien simplement procéder des magnifiques hommages de Swinburne, — l'article du *Spectator* (1862) et la merveilleuse élégie : *Ave atque vale, In memory of Charles Baudelaire* (Poems and Ballads, 2ᵉ série). Il semble que la brièveté de son destin ne lui permit pas de réaliser les espoirs qu'on avait mis en lui. Quand il mourut, Dante-Gabriel Rossetti écrivait : « J'ai été très affligé d'apprendre la fin de ce pauvre Payne. C'était un bon compagnon, un bon ami, et un homme qui avait le goût des bonnes choses au domaine de l'art et de la poésie (5). »

§

Le second document ci-après m'a été communiqué par la Librairie Ronald Davis. Est-il inédit? Je le crois, cependant

(5) Renseignements obligeamment fournis par Randolph Hughes.

je n'oserais l'affirmer car je n'ai guère eu le temps jusqu'aujourd'hui d'étudier de près l'iconographie des *Fleurs du Mal* à laquelle il a trait.

Paris, le 6 avril 1891 (6).

C'est vraiment difficile quand on a un ami chez soi de trouver une heure pour écrire une lettre. Il y a dix jours qu'un ami de Tunis, un brave garçon qui a été pour moi particulièrement aimable et charmant là-bas, est tombé dans mon home, et il a fallu, ce qui d'ailleurs ne m'était pas désagréable, le recevoir de la façon la plus intime, ne pas le quitter, et le « cornaquer » dans Paris et dans les théâtres, dans tous!!!

— Je le crois! que Dentu a à faire « en cette affaire »! J'ai un contrat très serré avec lui, par lequel il est dit qu'avant d'avoir fait le dernier dessin de la collection Dentu, gravé sur cuivre, je ne pourrais publier aucune gravure destinée à « orner des livres ». Or le Baudelaire rentrant dans la série des livres « à orner », j'ai dû demander à Curel-Dentu l'autorisation de mener de front, — comme repos, — *Le Baudelaire* et la *Collection Félicien Rops* (7) que publie ledit Curel.

Je suis en train de graver pour lui, comme entrée de jeu, un frontispice pour un livre de Darzens, qui ne fait pas partie de la collection, mais qui servira de type aux frontispices de cette collection (8).

C'est une pièce en vers que l'on va jouer prochainement au Théâtre Libre.

— Donc : *je suis fermement résolu* à faire douze dessins sur le Baudelaire, 12 planches et deux supplémentaires : le Frontispice et une Postface. Vraiment, on ne peut moins. — Puis avec M. de Lovenjoul-Spoelberg [*sic*] ce serait parfait.

Il faudrait tirer à 1.000 pour faire les frais de cette édition qui serait importante.

Vous avez ma parole, mais les conditions pécuniaires seraient les mêmes que celles de Dentu pour la collection en train, et ces conditions vous arrêteront peut-être, parce qu'il y a un *sine quâ non* : c'est que je garde *la propriété de mes compositions et de mes planches.*

(6) Cette lettre était, selon toute vraisemblance, adressée à l'éditeur belge E. Deman.

(7) La collection Félicien Rops, due à l'initiative de Rodolphe Darzens, devait comprendre douze volumes grand in-8 soleil, ornés d'un frontispice. Elle fut annoncée pendant plusieurs années, mais ne parut point.

(8) Projet qui, lui non plus, n'eut de lendemain — à moins d'admettre qu'il s'agissait déjà de *Morgate* (Pellet, 1924)?

Je vous copie, dans le contrat Dentu, que je tiens à votre disposition, deux ou trois articles...

[Suit la copie annoncée, d'où il résultait que Rops recevait 500 francs pour chacune de ses planches, gardait la propriété de celles-ci, et se réservait le droit d'en faire exécuter le tirage par Nys.]

Je compte faire tous mes efforts pour arriver à faire du Baudelaire la meilleure chose que j'aurai faite, et aussi arriver à avoir fini ces quatorze planches pour la fin de l'année 1891.

Notez que je suis résolu à faire ces illustrations, même si vous ne souscrivez pas à mes conditions...

...Demain j'achèverai ma lettre, car mon hôte est toujours mon hôte, et il va falloir encore s'amuser! Terrible amusement d'un franco-tunisien qui n'est pas Parisien!

J'ai encore à vous parler du Baudelaire et de beaucoup de choses...

A demain et mes bons compliments,

FÉLICIEN ROPS.

En steeple-chase!!

Ainsi donc il résulte de ce document que Félicien Rops était dans l'intention non seulement d'illustrer les *Fleurs du Mal*, mais encore de *faire du Baudelaire la meilleure chose qu'il aurait faite*. Quel dommage qu'il n'y ait pas donné suite! Nous nous trouverions alors en état de juger s'il était vraiment l'homme de cette illustration. Je dis *alors* parce qu'il me paraîtrait bien hasardeux d'en présumer d'après le frontispice des *Epaves*. Baudelaire, pour sa part, se déclara satisfait de cette planche-là. « M. Rops a fait une magnifique affiche pour le cas de réimpression des *Fleurs* », mandait -il à Ancelle le 30 janvier 1866, et, quelques jours plus tard, on le voit féliciter Rops de son frontispice (qui ne fut qu'une réduction de l'affiche) comme d'un morceau « excellent » et plein d'*ingenium*.

Mais ces louanges me convainquent peu, car elles me semblent avoir bien pu procéder plus encore de raisons circonstancielles que d'un plaisir purement esthétique. D'abord nous savons à quel point Baudelaire était sensible à la séduction personnelle de Rops. D'autre part le frontispice des *Epaves* avait de quoi l'enchanter du seul fait qu'il y retrouvait, traduite par un artiste de son goût, une idée de son invention

— celle-là même dont Bracquemond jadis n'avait pas su tirer parti. Enfin on ne peut guère douter qu'en 1866 ses multiples épreuves ne l'eussent disposé à juger avec faveur de tout ce qui lui apportait ne fût-ce qu'un semblant de contentement.

Aussi bien, me tromperais-je là-dessus du tout au tout, c'est à coup sûr le droit des fidèles de Baudelaire que de se montrer, quant à l'interprétation plastique de son œuvre, plus que lui difficiles et, puisque l'occasion s'en présente, je ne crois pas inutile de dire qu'ils sont nombreux aujourd'hui, ceux-là auxquels le frontispice trop vanté des *Epaves* ne vaut qu'une satisfaction très incomplète.

Il y a, certes, au centre de cette planche-là, une chose admirable, c'est le squelette — l'expression de ce crâne dont les orbites, bien que vides, élèvent vers le ciel une angoisse sans nom, et dont les maxillaires carrés ne semblent pas pouvoir s'écarter assez pour donner passage à la plainte humaine, et puis l'appel de ces bras dressés dans l'horreur et la supplication, et qui se prolongent et se multiplient dans la ramure du pommier fatal. Mais le reste fait plus que laisser à désirer. En bas, ce n'est que confusion. Impossible, à moins d'entrer dans l'examen des détails, de rien comprendre au premier plan. Encore y devrait-on renoncer sans le secours de la légende et des étiquettes attachées aux plantes allégoriques. Point d'épouvante ici — Rodolphe Bresdin, pour la traduction plastique de la nature hostile, a dépassé Rops de cent coudées, — mais un simple fouillis où le prétendu « Pégase macabre qui ne doit se réveiller avec ses chevaucheurs que dans la vallée de Josaphat », fait penser à un squelette de diplodocus tel qu'on en voit dans les musées paléontologiques, et où l'autruche, avec son fer à cheval dans le bec, ses quelques poils hérissés sur la tête et ses pattes trop courtes, paraît beaucoup plus encline à goguenarder que propre à justifier la devise qu'elle illustre : *Virtus durissima coquit.* — Le haut de la planche n'est guère plus satisfaisant. Ils sont jolis à coup sûr, tous ces angelots qui jouent et font la culbute dans l'éther, l'un avec son violon, l'autre avec sa conque ou sa lyre; rien de plus souple, de plus gracieux, de plus élégant. Mais précisément ils sont trop jolis, trop mignards, trop

puérils, trop XVIIIe et *nursery*, pour donner un avant-goût des jouissances que le ciel réserve au poète, en compensation de ses épreuves terrestres. Et puis ce médaillon que la chimère noire emporte dans l'empyrée, ce profil marqué C. B., gognenard, lui aussi, comme l'autruche... Ah non! ce n'est pas là le triomphe du poète

Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change,

et ce n'est pas Baudelaire, — cela ressemblerait plutôt à Joseph Paturot à la recherche d'une position céleste...

Je me relis, tout prêt à effacer ces lignes au cas où elles me paraîtraient d'une sévérité excessive. Mais c'est l'effet contraire qu'elles me font. — Je le répète : il y a dans la planche de Rops un motif admirable, c'est le squelette. Mais tout le reste ne fait qu'en amoindrir l'effet saisissant. En haut comme en bas, trop d'esprit, trop d'inventions, trop de symboles et d'allégories, trop de phylactères et de devises. Cette profusion de richesses, malgré des beautés de premier ordre, fait que la planche tourne au rébus, à la devinette, — à l'une de ces images-surprises dont le bénéficiaire est prié d'y rechercher un lapin, une main ou la silhouette du garde-champêtre. — En vérité, est-il possible que Baudelaire ait pleinement admiré ce frontispice? On ne peut se défendre d'en douter quand on se rappelle comme il condamnait les dessinateurs philosophes et raisonneurs.

JACQUES CRÉPET.

LETTRES POLONAISES

Note liminaire. — *Les disparus : Alexandre Swietochowski*, André Strug.

Ce n'est pas sans un mélancolique attendrissement que je reviens ici d'un long voyage dans le pays de l'absence — mais non, certes, de l'oubli — si heureux de retrouver intact ce *mode d'existence* intellectuelle, trépidante de vie et cependant fidèle au souvenir... La noble et fine sagesse d'Alfred Vallette, l'ardente et généreuse combativité de Louis Dumur semblent en effet manifester sans cesse leur présence fluide et leur action harmonieusement coordonnée. Tout comprendre pour beaucoup admirer — telle m'apparaît aujourd'hui leur commune devise. Ils la réalisaient d'ailleurs

avec des moyens bien différents, sinon symétriquement opposés. D'un côté, une sensibilité au registre étendu, riche en nuances nettement dessinées, « sensibilité intellectualisée », réservant toujours un accueil souriant, parfois légèrement ironique, aux souffles imprévus de la réalité. De l'autre, une intelligence passionnée, faculté d'émerveillement et de réprobation également intenses : une « noble meute » d'enthousiasmes et de colères toujours prête à bondir pour s'emparer de l'objet, l'éprouver, le jauger et le juger, le situer enfin, en toute indépendance d'esprit, suivant l'axe des valeurs intellectuelles, esthétiques et morales... C'est grâce à cette heureuse conjonction de la Sagesse et de l'Ivresse, se côtoyant, se confondant presque dans la même discipline du rythme profond de la vie, que s'est constitué lentement un lieu de perpétuelle « conquête intellectuelle » et d'universel rayonnement. — Devons-nous nous étonner que l'activité présente du **Mercure de France** prenne si souvent figure d'une sorte de « piété créatrice » qui sans jamais rompre les liens sacrés du passé, aime — sous son impulsion précisément — s'élancer à la poursuite du jeune et fugace Avenir?

§

L'année écoulée fut pour les lettres polonaises une véritable année de deuil : Alexandre Swietochowski, André Strug, Charles Hubert Rostworowski, Boleslas Lesmian, d'autres encore... Je ne parlerai aujourd'hui que des deux premiers, me proposant de consacrer une prochaine chronique à l'œuvre dramatique d'une si haute tenue et d'une portée si grande de Charles-Hubert Rotsworowski et à la personnalité lyrique fascinante, fluide et fluorescente à la fois de Boleslas Lesmian.

Alexandre Swietochowski, disparu dans sa 90e année, fut un admirable écrivain de combat et en même temps un ciseleur raffiné du rêve. Suivant la cadence harmonieuse de sa propre nature, tantôt il se livre aux plus terribles assauts contre la « citadelle de l'obscurantisme », contre tous les préjugés du siècle qui entravent le libre épanouissement de l'homme; tantôt il poursuit avec délectation la constitution

allégorique d'une société d'esprits, exempte peut-être de l'obligation de vivre, mais non exempte de vie. En réalité, ces deux démarches — polémique et esthétique — correspondent chez lui au même appétit de s'affirmer librement et fortement. Car il faut détruire pour construire, déblayer le terrain pour édifier... Or, édifier signifie chez Swietochowski, avant tout, appouver sa propre existence vitale: s'affirmer en toute sa vérité et en toute sa réelle beauté, même physiquement parlant, s'il en faut croire ses portraits et sa « légende ». — Son œuvre littéraire, surtout dans ses drames, devient ainsi une multiple projection de son moi avide de pérennité. On n'y sent, par contre, aucune volonté de reconstruction intérieure de sa personnalité, phénomène si fréquent chez les écrivains « créateurs » et qui engendre précisément l'heureuse dissipation des formes et leur dramatique diversité. Tout se passe comme si l'artiste, ressentant la perfection biologique de son être, ne désirait que le conserver, purement et simplement, inscrit et figé dans la matière de son œuvre, cela s'entend. D'où l'uniformité non seulement de style mais de la manière de vivre des principaux « acteurs » de son théâtre. Le « drame » ne se manifeste chez eux que dans l'escrime étincelante de leurs dialogues. En réalité, le « drame » véritable n'existe ici qu'en dehors des êtres et de leur action. Il se réduit surtout à une sorte de conflit permanent entre l'œuvre toute entière et le milieu social où l'œuvre est destinée à vivre, conflit que Swietochowski essaie de résoudre, sinon d'esquiver par un éloignement aristocratique vers les sommets de l'inaccessible solitude. — Ces remarques s'appliquent avant tout à son cycle des grands panneaux dramatiques. *Duchy* (Les Esprits), où s'affirme avec noblesse sa foi dans le progrès (discontinu toutefois, sujet à de longues et profondes régressions) et surtout dans l'amour, levier puissant, unique peut-être de ce progrès moral de l'humanité. « Elion, dieu unique, donne à mon cœur autant d'amour qu'il y a de souffrances dans les cœurs des hommes ». Cette prière d'Arios, héros principal de *Duchy*, indique la préoccupation essentielle de l'auteur. En effet, l'amour incorruptible d'Arios et d'Orla — tant de fois immolés par les « puissances de ténèbres », refleurit toujours sur les paliers successifs de l'his-

toire de l'humanité, dont il devient une force conductrice souveraine.

Nous retrouvons la même religion, ou mieux, la même « dogmatique » de la liberté individuelle, du primat de la pensée sur la tradition et sur les instincts de la collectivité, de l'amour enfin, principe souverain du progrès — dans toute une longue série d'œuvres littéraires de Swietochowski, telles que *Niewinni* (les Innocents), *Piekna* (la Belle), *Poddanka* (la Sujette), *Blazen* (le Fou), *Antéa*... Dans les trois contes, *O zycie* (Pour la vie), consacrés visiblement au problème si complexe des minorités et de l'immigration (*Damian Capenko, Chawa Rubin, Karl Krug*) on constate une touche plus réaliste et une disposition d'esprit plus attentive à l'humble vérité humaine, ce qui n'exclut nullement un large mouvement de pitié et de générosité.

Si cette abondante création littéraire de Swietochowski corespond avant tout à son besoin d'éloignement du vacarme quotidien de la vie et au désir d'affirmer librement sa personnalité toute faite et comme figée dans une attitude de hautaine impassibilité, — son activité de « directeur de consciences », ou mieux de « directeur d'esprits », nous apparaît comme un perpétuel cors-à-corps avec « les vérités adverses », où il dépense sans compter des trésors d'esprit, de généreuse véhémence, de dialectique la plus acérée, mais exempte de haine. Parfois il y fait preuve d'un véritable sens du réel et des nécessités de l'heure... Car la lutte le rapproche peut-être plus de la réalité sociale que ne le fait l'amour... Elève de la célèbre *Szkola Glowna* (Ecole Supérieure) (1) de Varsovie, docteur en philosophie de l'Université de Leipzig, il occupe un poste de combat d'abord dans le Przeglad Tygodniowy (Revue hebdomadaire), puis dans son propre organe, *Prawda* (la Vérité). Il demeure ainsi pendant un quart de siècle le chef du « positivisme varsovien » et le représentant le plus actif de la pensée libre en Pologne.

De temps en temps Swietochowski publie aussi des travaux d'allure scientifique et philosophique. Citons ici son essai « Sur la formation des lois morales » puis « l'Epicurisme »,

(1) L. Zaleski, *Attitudes et Destinées*, faces et profils d'écrivains polonais, Paris, Les Belles-Lettres, 1932, pp. 294-303.

« Voltaire », « Méditations d'un pessimiste », et une très suggestive étude (publiée en 1896), « Le Poète — homme primitif ».

Toute cette multiforme activité ne s'apaise point avec l'âge. Le mouvement positiviste épuisé, dépassé par les événements et la marche générale de la pensée européenne, Swietochowski trouve toujours l'occasion de défendre ses idées essentielles, de combattre et de vivre ardemment. Il lui arrive, bien entendu, de changer de front de combat, mais il n'abandonne jamais son indépendance d'esprit ni son irréductible liberté. L'ambiance des nouveaux temps ne lui est guère favorable. La nouvelle *Académie polonaise de lettres* néglige même de l'appeler dans son sein. Bien plus, elle lui fait l'affront de lui accorder une « distinction ». Peu importe!... Il aime le combat et il semble se plaire dans son ardente solitude. Comme un chêne vigoureux il se prête avec volupté aux caresses des vents et aux coups des tempêtes.

Il est difficile, vraiment, de ne pas admirer cette constance et cette vitalité intellectuelle, ce désintéressement et cette dure générosité d'âme, évoquant à la fois l'acier et le diamant. Et dois-je l'avouer?... Malgré la froideur apparente de son style, malgré l'hermétisme de son cœur — j'aime certains de ses dialogues et de ses contes, où sous une armure étincelante d'élégances de rhétorique vibre chez ce « jongleur des beautés » une hallucinante nostalgie et un amour hautain de la véritable grandeur humaine.

§

Les amateurs de rapprochements littéraires pourraient trouver un nombre appréciable de similitudes entre **André Strug** et Swietochowski : la même indépendance d'esprit et de cœur, le même amour de la liberté individuelle, une beauté humaine également distante et spiritualisée et jusqu'au même reproche de froideur qu'on leur adressait communément et injustement, d'ailleurs, à mon avis, cette « froideur » n'étant qu'une forme de la maîtrise de soi, ou d'une réserve sentimentale pleine de noblesse. Ici cependant les divergences apparaissent. Cette « froideur », en effet, s'exprime chez Strug par une sorte de simplicité voulue de la facture lit-

téraire qui peut être assez facilement confondue, il est vrai, avec de l'indifférence pour le style, voire même de la négligence de la forme. Chez Swietochowski, au contraire, « le style », la forme extérieure de l'œuvre, ciselés avec un raffinement passionné, aimantent l'attention de l'écrivain et semblent absorber une partie importante de ses énergies créatrices...

Plusieurs fois j'ai eu l'occasion de parler ici-même des œuvres et de la si noble, si belle personnalité d'André Strug. Une petite éude synthétique, très condensée, il est vrai, que j'ai consacrée à cet écrivain dans mes « *Attitudes et Destinées* », me dispense aujourdhui du devoir mélancolique de retracer encore une fois le chemin de sa fortune littéraire. Qu'il me suffise de constater que ce chemin conduisait — avec des fléchissements et détours, bien entendu — vers des plateaux toujours plus haut, d'où la vue s'étend de plus en plus vaste sur le paysage tourmenté de notre civilisation actuelle. Depuis l'*Histoire d'un obus*, publiée en 1910 (2), cete évocation de la lutte souterraine et anonyme que le parti socialiste polonais (fraction révolutionnaire sous la direction du futur maréchal Joseph Pilsudski) avait engagée en 1905 contre l'occupant russe, depuis le pathétique « *Portrait* », la « *Chimère* », ce tableau vivant de l'effort libérateur polonais précédant la grande guerre, depuis la romanesque et saisissante *Tombe du Soldat inconnu* jusqu'à l'étrange et passionnante *Fortune du caissier Spiewankiewicz* — cet élargissement des perspectives se poursuit assez lentement. Puis (en 1929) vient le déchirant et blasphématoire *Clef de l'Abime*, livre-témoin d'une profonde crise de conscience chez ce révolutionnaire et combattant intrépide, assailli brusquement par les fantômes de la guerre et surtout par le démon du doute... *La Croix jaune*, dont le troisième et dernier volume parut en 1933 et *Les milliards*, roman inachevé, ferment victorieusement cette marche ascendante vers l'humanité, vers l'universalité.

Lors de la publication de « la croix jaune » j'ai parlé assez longuement aux lecteurs du *Mercure* de ce roman d'une si-

(2) Strug a déjà publié en 1908 un volume intitulé *Les Hommes souterrains* et un autre *Le Lendemain*.

gnification européenne si marquée. Je maintiens aujourd'hui mes réserves, mais je souligne aussi la grande portée de cette vaste synthèse romanesque de la dernière guerre mondiale, synthèse où se révèlent avec force l'uniformité de la souffrance humaine et son atroce — apparente ou vraie — inutilité. Contemplée des deux côtés de la barricade — d'un côté plus humainement peut-être que de l'autre — la grande guerre apparaît non seulement comme un cataclysme fortuit, mais comme la suite d'une tragique démesure de notre civilisation elle-même.

Dans son dernier roman inachevé, Strug s'occupe également du problème universel de l'existence et de l'avenir de la civilisation occidentale, dans sa forme nord-américaine, avant tout. Dans ce sens, les *Milliards* prolongent et complètent la *Croix jaune*. Après la grande tempête de 1914-18 le déchaînement des forces aveugles continue. Il semble même que la houle de l'océan humain devienne plus forte, plus menaçante. Nous arrivons ainsi jusqu'au moment actuel, jusqu'au « cartel des cerveaux » créé et dirigé par le président Roosevelt. Cette utilisation directe de l'actualité est bien caractéristique de « la manière » de Strug. Ce trait semblerait apparenter parfois ses œuvres à la production courante des romans d'actualité, voire des romans policiers. Ressemblance toute extérieure, bien entendu. Strug « exploite » bien à sa façon l'élément sensationnel de l'impérieuse actualité. Il choisit le fait le plus saisissant, un « phénomène central » de l'heure et en prolonge en quelque sorte indéfiniment les lignes des possibilités latentes. Des perspectives sur l'avenir se construisent alors, perspectives peuplées d'angoisses présentes et de futures réalités imaginaires. Ainsi à la trépidante et pleine d'optimisme activité du « Cartel des cerveaux » rooseveltien, cartel inspiré, selon Strug, avant tout par le péril de l'expérience bolcheviste — le romancier oppose dans « les Milliards » une curieuse entreprise du « génial » professeur Van der Zypen, organisant un cartel des milliardaires, qui — par peur aussi — doit préparer une autre solution du drame pathétique de la production. Il existe d'ailleurs dans les *Milliards* plusieurs autres ébauches de refonte du système capitaliste actuel, une multitude de suggestions et de

mouvements à peine esquissés qui expriment bien plus qu'ils n'essaient d'apaiser la véhémence des contradictions, où se débat la civilisation occidentale.

Une curieuse analogie fait songer à un lien sentimental et « idéologique » profond entre les *Milliards* et la *Croix jaune*. C'est l'immolation cruelle et à la fois « inévitable » des deux principaux personnages féminins. Véritable personnification de la beauté, de la noblesse de cœur et de l'intelligence la plus généreuse, Ina périt sous le coup de l'insatiable destinée, comme sa « sœur en beauté » Eva Evard de la *Croix jaune*.

Et la « destruction » atroce d'Ina apparaît plus pathétique encore que celle (accomplie au milieu du tumulte de la guerre) de l'héroïne de la *Croix jaune*, dont un certain dilettantisme trop insouciant de la tragédie de la guerre dépare la suave figure. Et malgré quelques traits d'un romanesque « frénétique », il y a dans cette froide exécution de l'innocente beauté humaine un symptôme inquiétant, presque un symbole de la culpabilité collective. La puissance vengeresse de l'argent, alliée, il est vrai, à l'insondable méchanceté et à la sécheresse du cœur humain, opère ce miracle à rebours, miracle de la destruction des valeurs morales « impérissables ». Dans cette alliance même apparaît enfin le mal essentiel de l'époque, cause de la perturbation générale de notre civilisation : *indigence de l'amour*.

Dans son dernier roman, d'allure parfois biblique, Strug nous montre toute cette usure morale de notre système de vivre, où les plaisirs remplacent la joie d'aimer, où la trépidation des machines couvre le tumulte des cœurs... Ainsi, malgré l'optimisme, certes louable, du « cartel des cerveaux », le courant de notre civilisation — suggère Strug — se heurte à un mur invisible et semble s'engouffrer dans une crevasse sans lumière, sans joie, sans issue.

C'est pourquoi, peut-être, sentant l'impossibilité de « réparer le système du monde », Strug revient à la simple formule humaniste, à laquelle, en Pologne, Mickiewicz a redonné toute sa pathétique valeur : *l'homme est la mesure de tout*. Cette « découverte » faite dans la prison par le jeune, ardent et innocent « révolutionnaire » Ed. Wychgram, représente

— comme l'a si justement remarqué le profond et perspicace critique Adam Grzymala Siellecki — le véritable testament moral de l'écrivain disparu.

Z. L. ZALESKI.

LETTRES RUSSES

Literatournoié Nasledstvo (Héritage littéraire). Fascicules 31-32, Moscou, 1938. — F. Steinmann; *Konstantin Petrowitsch Pobjedonoszew*. Ost-Europa Verlag, Koenigsberg.

Les éditeurs du très intéressant recueil moscovite intitulé **Literatournoïé Nasledstvo,** dont j'ai eu maintes fois l'occasion de parler dans mes chroniques du *Mercure de France,* ont eu l'excellente idée de consacrer un certain nombre de leurs fascicules à l'histoire des relations littéraires, culturelles et politiques entre la France et la Russie durant le XVIIIe et le XIXe siècle. Mais, faute de méthode ou de préparation suffisante ou pour des raisons techniques, ils ont mis la charrue devant les bœufs, par un procédé bien russe. Cest-à-dire qu'avant de nous donner un volume sur le XVIIIe siècle ils nous en ont servi un copieux, de plus de mille pages, consacré au XIXe siècle.

Certes, s'il ne s'était agi que de parler de *Pouchkine et la littérature française,* comme le fait, dans le volume que nous avons sous les yeux, M. Tomachewsky, le mal n'aurait pas été très grand, car Pouchkine est un homme du XVIIIe siècle et il a bien fallu à M. Tomachewsky, en parlant de Pouchkine, consacrer un certain nombre de pages à ce siècle-là. Mais comment faire comprendre au lecteur l'engouement des Russes, pour un Balzac ou un Victor Hugo, sans parler au préalable de l'influence française sur la société russe du XVIIIe siècle? Car tout se tient ou plutôt l'un dérive de l'autre. Les Russes n'auraient certainement pas compris et goûté un Balzac ni un Victor Hugo s'il n'eussent été déjà familiarisés depuis le XVIIIe siècle avec les lettres et la pensée françaises.

Ainsi, l'absence d'un ordre chronologique fait que les étapes et les articles dont se compose le volume sur les relations littéraires entre la France et la Russie au cours du XIXe siècle, malgré tout leur intérêt, manquent de cohésion. Ils restent, comme qui dirait, suspendus dans l'air et sem-

blent être choisis arbitrairement. On pourrait formuler encore d'autres griefs, d'ordre moins important il est vrai : tout d'abord celui de n'avoir pas conservé dans l'original les textes français dont on s'était servi. Ainsi, les lettres inédites de Tourguénev à Maxime Du Camp, Flaubert et Edmond de Goncourt, perdent toute leur saveur et leur originalité à nous être présentées traduites en russe. Il est vrai qu'on nous assure que les originaux des documents français seront publiés ultérieurement dans un volume séparé, à un nombre limité d'exemplaires. Mais nous savons ce que cela veut dire. Il existe un proverbe russe qui s'adapte fort bien à ces sortes de promesses : « *Oulita èdet, kogdato boudet.* » (L'escargot est en route, quand est-ce qu'il arrivera?)

De même, l'idée de rassembler toutes les notes et renvois aux sources à la fin de chaque article, ou même à la fin de chaque chapitre d'une étude, au lieu de les disposer au bas de la page correspondante, n'est pas heureuse non plus. Cela oblige le lecteur à des manipulations fatigantes et lui ôte toute envie de contrôler le texte. Passons donc et voyons ce que présentent ces textes que nous avons sous les yeux.

Comme je l'ai déjà dit plus haut, le volume du *Literatournoïé Nasledstvo,* consacré aux relations intellectuelles entre la France et la Russie au XIXe siècle, débute par un article sur Pouchkine et la littérature française. L'étude qui vient immédiatement après cet article est un gros travail de plus de 200 pages sur *Balzac en Russie.* Il est de M. Léonid Grossmann, qui a eu à sa disposition pour l'étayer un grand nombre de pièces d'archives, ce qui lui a permi de nous donner des détails inédits et du plus haut intérêt sur le séjour de Balzac à Pétersbourg, à Kiev et dans la propriété de la comtesse Eveline Hanska, la destinatrice des célèbres *Lettres à l'Etrangère.* Balzac, vivant dans un milieu de gros propriétaires fonciers de l'Ukraine, ne put évidemment connaître ni la Russie paysanne de l'époque du servage ni la Russie libérale en lutte avec l'autocratie de Nicolas Ier. Fort intéressantes sont aussi les pages que M. Grossmann consacre à la liaison amoureuse de Balzac avec Mme Hanska et leur mariage *in extremis,* à la veille de la mort de l'écrivain

Enfin, dans un chapitre séparé, M. Grossmann montre combien fut grand le prestige de Balzac sur les hommes de lettres russes et particulièrement sur Dostoïevsky. Mais j'ai déjà parlé longuement dans le *Mercure de France* (1) de cette influence, quand le chapitre en question fut publié séparément dans la *Revue de Moscou* (n° 6, août 1937). Aussi je n'y reviendrai pas, d'autant plus que j'ai encore à parler de l'article de M. Alexéev sur les relations russes de Victor Hugo, sur le voyage d'Alexandre Dumas père en Russie, sans oublier l'étude que M. André Mazon, professeur au Collège de France, consacre à la curieuse figure du « prince Elim » (Mechtchersky).

Ce jeune écrivain, nous dit M. Mazon (je ne puis, malheureusement citer textuellement sa phrase en français et suis obligé de retraduire son texte traduit en russe), fut dans le domaine des lettres, de même que dans celui de l'idéologie officieuse et slavophile, un des liens les plus vivants entre sa patrie et la France romantique de Louis-Philippe.

Et à ce propos on ne peut que regretter que nous n'ayons pas encore quelques bons articles dans le genre de celui de M. Mazon, consacrés à d'autres Russes de la même trempe que le prince Elim Mechtchersky, par exemple : Stankevitch, Nicolas Tourguénev, peut-être même Droujinine, qui ont contribué aussi, dans une large mesure, au rapprochement intellectuel et spirituel entre la France et la Russie de la première moitié du XIXe siècle.

Quant à Dumas père, retenons ce fait cocasse : sa tentative d'obtenir de Nicolas Ier une décoration à la suite de la publication de son roman tiré de la vie russe, *Mémoires d'un maître d'arme*. Et que dire de Victor Hugo et de ses admirateurs et admiratrices russes, si ce n'est que, malgré que ces derniers importunaient bien souvent le poète, celui-ci était quasiment toujours flatté des marques d'admiration qu'on lui prodiguait, surtout quand celles-ci venaient de la part de personnes titrées, telles par exemple que la princesse Galitzine, la princesse Troubetskoï, la princesse Tcherkasky. Et il ne manquait jamais de les remercier pour le moindre de leurs sentiments à son égard. Ainsi il envoya un jour

(1) 15 décembre 1937.

(vers 1840), à la princesse Sophie Galitzyne, les vers suivants :

Mon vers se hâte et vole à celle qui l'appelle.
Elle fait de bien loin rêver mon cœur charmé,
Si c'est un tel bonheur d'être compris par elle
Que serait-ce d'en être aimé?

Ajoutons enfin que le volume du *Literatournoïé Nasledstvo* est imprimé avec soin, sur un excellent papier, et il contient de très nombreuses illustrations (entre autres la reproduction d'un portrait de Balzac par Louis Boulanger, 1836; miniature d'Eveline Hanska par Duffinger, 1835; nombreuses vues de la propriété de cette dame en Ukraine, etc.), ainsi que des hors-texte en couleurs (portrait de Ronsard par un peintre inconnu; reproductions de tableaux de Boucher et Lancret, de l'Ermitage) et des fac-similés de documents (Lettres de Balzac écrites à Pétersbourg en 1843, etc.). Bref, ce volume, nonobstant ce que j'en ai dit au début de cet article, est incontestablement une réussite. Et on ne peut que féliciter ses éditeurs et rédacteurs, en souhaitant qu'ils arrivent à éliminer des volumes suivants quelques fautes comme on en trouve dans celui-ci.

Constantin Petrowitch Pobjedonoszew n'aura évidemment jamais aucun article élogieux dans aucune publication soviétique, malgré sa grande intelligence et sa vaste culture. Mais c'était un terrible réactionnaire, un *gassilnik* (éteignoir), comme on dit en russe, et un suppôt du régime autocratique; autant dire un suppôt du Diable. Mais c'est justement par crainte du Diable que Pobjedonoszew était un suppôt du régime autocratique, car il considérait, lui, que c'étaient les radicaux et les révolutionnaires russes qui étaient les créatures de Belzébuth. En quoi ce parfait honnête homme s'illusionnait, certes, quoique de son temps le mouvement révolutionnaire eût bien quelque chose de satanique. Aussi, comme précepteur et plus tard comme conseiller d'Alexandre III, fit-il tout le possible pour détourner l'empereur de faire la moindre concession à l'esprit du temps, qui, à ses yeux, « ne faisait que saper le trône, ébranler la religiosité des Russes et préparer à sa patrie la plus sombre des des-

tinées. » Car ce que Pobjedonoszew considérait comme les assises immuables de la Russie, et, ce qui pour lui en faisait la grandeur, c'était l'Eglise orthodoxe ou byzantino slave et le pouvoir autocratique de ses souverains. Donc toute atteinte à ces deux choses trouvait en lui un ennemi décidé et tenace qui ne s'embarrassait pas de scrupules pour défendre par tous les moyens ce qu'il croyait être sacré.

Il mourut sur la brèche, avec la conscience d'avoir travaillé de son mieux à la grandeur de son pays.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

PETITE HISTOIRE LITTÉRAIRE ET ANECDOTES

Où il est de nouveau question de Mme Valtesse de la Bigne, laquelle, par Zola, qui a décrit son hôtel dans *Nana*, appartient à l'histoire littéraire. — Des *Lettres à Nana*, autrement dit à Mme Valtesse, qui devaient paraître en octobre 1883 et qui, hélas!, ne parurent jamais. — Trois billets inédits de Léonide Leblanc à Mme Valtesse de la Bigne qui prouvent que les demi-mondaines, sous la troisième République, avaient les façons des mondaines et, en plus du souci de la forme, celui de l'orthographe que celles qui les traitaient d' « Etrangères » n'avaient pas toujours. — Comment Mme Valtesse se trouva mêlée à l' « Affaire », de la lettre qu'elle envoya au *Figaro*, outrée de s'entendre appeler « la » Valtesse à la Cour de cassation par un capitaine de l'Armée française, à laquelle, sentimentalement, pour ne pas dire sensuellement, et patriotiquement, celle qui donna le Tonkin à la France était si attachée et des quolibets dont la cingla, dans la *Vie Parisienne*, un certain *Whip*. — D'un original à tort surnommé « l'intrépide vide-bouteilles », Charles Desteuque ayant le dégoût de l'alcool et le goût des Parisiennes, qui eût dû lui mériter le surnom de « l'Ami des femmes ». — Du portrait à la plume que le baron Toussaint, dit René Maizeroy, mauvais romancier et excellent chroniqueur, traça de Desteuque et qui est de beaucoup supérieur au croquis que M. Fernand Vandérem, qui admire le « style » du grotesque Théophile Silvestre, l'insulteur de Flaubert, fit de « l'intrépide vide-bouteilles » dans ses *Gens de qualité*.

L'ombre de la rousse et charmante **Mme Valtesse de la Bigne** a été maintes fois, ces dernières années, évoquée entre les pages du *Mercure de France*. C'est que tout autant qu'à la peinture et à la politique, cette belle et honnête dame selon Brantôme se rattache à la littérature par la galanterie, laquelle menait à tout, sans qu'il fût besoin pour ces demoiselles d'en sortir. C'est Zola qui l'a fait entrer dans l'histoire littéraire, ayant donné pour cadre à Nana l'hôtel de la rue de la Terrasse. Bien que Mme Valtesse n'eût que du mépris pour cette grosse bonne fille naturaliste, elle avait trop l'estime de soi-même, en tant que courtisane, et l'orgueil de son état, pour la renier. Elle s'apprêtait même à publier un livre illustré, par ses peintres ordinaires sans doute, Gervex qui

avait été son amant et Detaille qui lui avait succédé, et dont le titre devait être, comme par défi : *Lettres à Nana*. Au jeune Xau, venu l'interviewer au lendemain de la deuxième et sensationnelle révélation de la part glorieuse qu'elle avait prise à la conquête du Tonkin (1) elle confia :

Ce sont les déclarations d'amour qui m'ont été adressées. Sauf Busnach, qui a pris comme pseudonyme *Tirage à cinq*, je ne mettrai au bas de ces lettres que les initiales des signatures.

Les **Lettres à Nana,** qui devaient paraître en octobre 1883 ne parurent jamais et il faut le regretter pour l'histoire des mœurs. Qu'est-ce qui décida Mme Valtesse à renoncer à cette publication qui lui tenait tant à cœur, c'est une énigme que nous ne désespérons pas de résoudre quelque jour, peut-être même que le hasard nous mettra sous les yeux le manuscrit de ce précieux ouvrage demeuré inédit, comme, naguère, ces trois billets que lui adressa une autre grande dame du demi-monde :

1, rue d'Offémont.

Madame,

Je ne peux me résigner à ne pas vous avoir demain soir.

Vous ne trouverez chez moi que des amis ou tout au moins des gens que vous connaissez et qui vous connaissent.

Vous avez trop d'esprit pour être coquette au point de ne pas vous montrer parce qu'il vous manque quelques cils. Je m'engage à ne pas permettre qu'on les compte : cela vous suffit-il?

Prouvez-moi que vous tenez autant à venir que je tiens à vous recevoir et dites *oui* bien vite. Ma porte est ouverte d'avance à l'ami que vous amènerez et qui est invité par ce seul fait que vous acceptez.

Je ne vous ai pas écrit tout d'abord parce que je ne savais pas votre adresse et que la Comtesse avait bien voulu se charger de mon invitation.

A demain soir 7 h. 1/2, n'est-ce pas?

Vous me désobligeriez réellement en disant non.

Tous mes compliments.

LÉONIDE LEBLANC.

On se fut crû faubourg Saint-Germain et non aux environs de la plaine Monceau. Une mondaine y eût mis moins de

(1) Voyez : *Comment Mme Valtesse de la Bigne donna le Tonkin à la France.* « Mercure de France ».

formes — et d'orthographe — que ces demi-mondaines. Le moyen de refuser une invitation tournée en des termes si choisis et si galants? Mme Valtesse s'y rendit et ne le regretta point. Mlle Leblanc non plus, qui lui écrivit peu après :

J'espère, ma chère amie, que Dhormoys vous a conté mon ennui et vous a prévenue que je n'aurais le plaisir de vous revoir que le mercredi (8 courant). C'est lui, ce bon Dhormoys, qui nous donne à dîner mercredi prochain.

Pourquoi donc ne venez-vous jamais bavarder avec moi?

A mercredi donc, si je n'ai pas le plaisir de vous voir avant.

Toutes mes amitiés.

LÉONIDE LEBLANC.

L'intimité se resserra.

Louise (c'était le prénom de Mme Valtesse) était impérialiste et Léonide monarchiste, sinon royaliste, mais de toutes deux de Lesbos les lois, comme disait M. de Montépin dans ses *Filles de plâtre,* étaient les lois. Toutes deux, de plus, avaient su fort bien conduire leurs affaires, et la brune eût pu s'écrier, avec le même étonnement nuancé de fierté que la rousse à cheval sur un petit meuble intime : « tout ça », — hôtel, bijoux, tableaux, objets d'art, titres de rente, — « est sorti de là », — de cette « tendre chair »,

Pâle et rose comme un coquillage marin

célébrée par Stéphane Mallarmé que ces dames, qui connaissaient Méry Laurent, ignoraient. Il n'en faut pas plus pour lire entre les lignes de ce billet :

Hélas! Plaignez-moi. Mon patron qui devait être absent ce soir m'a *signifié* hier que j'aie à l'attendre de 8 h. 1/2 à 11 heures. Le temps serait mal choisi pour ne pas en passer par où il veut et voilà pourquoi je ne dînerai pas avec vous ce soir.

Venez me consoler un peu avant de partir.

J'enrage.

Votre

LÉONIDE LEBLANC.

Si ce billet était signé on eût pu préciser lequel des trois hommes politiques, que la renommée donnait pour amant à Léonide, s'était si malencontreusement, ce soir-là, mis en travers des deux amies.

Mme Valtesse, tant par goût du panache et de l'uniforme

que par patriotisme, était profondément attachée à l'Armée française. Ce qu'elle pensa de l' « Affaire », ses intimes seuls l'ont su et autant en a emporté le vent. Quelle qu'ait été son opinion, Mme Valtesse suivait avec curiosité, sinon sans passion, la publication faite par le *Figaro* du *dossier de l'Enquête de la Cour de Cassation.* Aussi fut-elle plus indignée encore que surprise en lisant ce passage de la déposition de M. le capitaine Junck.

. . . .

Le président. — Pouvez-vous nous donner des renseignements sur le compte personnel de Dreyfus; son attitude, ses allures, sa manière d'être laissaient-elles pressentir le crime à raison duquel il a été condamné?

Le capitaine Junck. — J'ai connu Dreyfus surtout à l'occasion du service, ne le fréquentant pas en dehors du bureau.

Quelquefois, en sortant du bureau, je l'ai accompagné, mais je n'avais pas de relations avec lui.

Je ne puis donc rien dire en ce qui concerne sa vie, en dehors du service, sauf peut-être quelques incidents auxquels j'ai assisté : je veux parler d'un incident qui s'est passé un jour au Concours hippique.

J'avais accompagné Dreyfus depuis le bureau, et, en arrivant au Concours hippique, nous avons croisé trois demi-mondaines qui nous saluèrent.

Dreyfus leur répondit en soulevant son chapeau; je lui fis tout naturellement cette remarque : « Eh bien! pour un père de famille, vous avez de jolies relations! »

Il me répondit que c'étaient des anciennes amies et me désignant celle qui était de notre côté, ajouta qu'elle se nommait la « Valtesse », qu'elle possédait un hôtel aux Champs-Elysées dans lequel elle donnait de très jolies fêtes où l'on rencontrait de très jolies femmes et où l'on jouait.

Mme Valtesse bondit à son petit bureau, trempa sa plume et traça sur une feuille marquée à son chiffre et portant sa fameuse devise *Ego,* ces lignes :

Paris, 15 avril 1899.

Monsieur le Rédacteur en chef.

Permettez-moi, en ce qui me concerne, de protester contre la déposition du capitaine Junck.

Je n'ai jamais donné à jouer chez moi et je n'ai jamais habité les Champs-Elysées.

D'autre part, les personnes qui me connaissent emploient toujours le mot Madame.

Recevez, etc...

VALTESSE DE LA BIGNE.

Mme Valtesse s'était évidemment proposée par ce bref, catégorique et digne démenti de couper court à tout commentaire malveillant, les adversaires de la revision ne devant pas manquer d'exploiter l'anecdote contre le relégué à l'île du Diable, bien capable à leurs yeux de se dégrader comme Philippe Hugon pour l'amour de Nana. C'est l'argument dont se servirait deux jours plus tard le journal de Rochefort.

Et la légende du père de famille assidu au foyer qu'en fait-on? Ainsi Dreyfus était bien réellement ce joyeux fêtard qu'ont dit quelques personnes renseignées et le joueur intrépide qu'un coup de baccara ne pouvait effrayer.

Mais le mobile de la trahison, le voilà!

Cela sentait le mélodrame naturaliste de l'Ambigu, Nana tripotée par Busnach. Forain n'y coupa point et Mme Valtesse l'échappa belle. En s'inscrivant en faux contre la déposition du capitaine Junck, elle n'oubliait qu'une chose, c'est que celui-ci rapportait, inexactement, des propos que lui avait tenus Dreyfus. Elle ne niait pas avoir connu celui-là, et semblait le croire incapable de parler d'elle comme son ex-camarade l'en accusait. C'était surtout à ce manque de tact qu'elle avait été sensible et ce fut de cette susceptibilité qu'on la plaisanta dans la *Vie Parisienne.*

Quand on disait qu'il y avait de tout dans l'affaire, on ne se trompait pas. Mlle Valtesse, Oscar Wilde lui-même ont fait leur apparition. A quand le petit duc ou la divine marquise?...

Pour faire suite au roman de M. de Vogüé qui, entre parenthèses, vient de finir les *Morts qui parlent,* nous avons les *Disparues qui écrivent,* et, nous en sommes certains, tous les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* seront de notre avis en préférant la prose, d'ailleurs très laconique, de Mme Valtesse de la Bigne aux indéfinissables tartines de l'académicien.

Toujours à propos de l'affaire. On se souvient que Dreyfus est accusé d'avoir salué un jour, au Concours hippique, la célèbre artiste, un peu oubliée aujourd'hui; et l'officier qui accompagnait Dreyfus, en parlant d'elle, dit irrespectueusement : la Valtesse. La Valtesse, indignée, de prendre la bonne plume des la Bigne et d'adres-

ser deux lignes au journal dans lequel l'enquête est publiée tout au long : « Les personnes qui me connaissent m'appellent toujours Madame ! » Comme ex-artiste, est-ce qu'il ne vous semble pas qu'elle aurait dû être flattée de cet article? Si j'ai bonne mémoire elle a chanté dans le temps furieusement jadis, dans les chœurs aux Bouffes-Parisiens; il est admis qu'en parlant d'une cantatrice on dit: la Patti..., la Cruvelli..., la Krauss. Moi, j'aurais été horriblement flatté...

C'était signé *Whip* — et cinglant comme un coup de fouet. Mme Valtesse ne connaissait pas l'insolent qui avait pris pour pseudonyme et pour masque un fouet, mais sans doute ne tarda-t-elle point à connaître l'identité grâce à Richard O'Monroy ou à celui qu'on appelait l' « intrépide vide-bouteilles » et qu'on eût mieux surnommé « l'Ami des femmes », car il l'était bien peu du vin et de l'alcool et ne se grisait que de la vue et du parfum des « dégrafées » ou des « tendresses » de marque. Cet original se nommait **Charles Desteuque.** M. Fernand Vandérem, qui admire tant le style de Théophile Silvestre, lequel admirait si peu le « patois » (2) de Flaubert, a glissé sa silhouette, l'an passé, parmi ses *Gens de qualité.* René Maizeroy traça de Desteuque en mars 1914 un bien curieux portrait.

J'ai quelque peu connu un bienfaiteur d'une espèce toute particulière et qui s'appelait Charles Desteuque, écrivait-il. Il ne buvait que de l'eau et quelque ironiste l'avait surnommé « l'intrépide vide-bouteilles ». Il recherchait les numéros inédits, les jolies filles qui sortent on ne sait d'où, que le hasard nous fait découvrir tantôt dans la cohue d'une fête foraine, tantôt près d'une bagnole de muguets, tantôt autour des chanteuses de rues, tantôt devant les kiosques des journaux, mais pour autrui plus que pour soi-même, pour le plaisir de les mettre au point, de les lancer, de leur procurer, suivant leurs goûts, l'amant fastueux, sentimental, fantaisiste, ingénu ou libertin. Il avait de grands yeux vides et ternes d'un bleu lointain, aux paupières grumeleuses et empotées, le teint blafard, la bouche flasque et comme des floches d'étoupe bleuâtre collées au menton, aux joues et aux lèvres. Il zézayait et manquait d'idées générales. Il riait peu et comme en se forçant. Il traînait depuis des années un conseil judiciaire. Son entresol de la rue de Laval d'où l'on entendait vaguement le tintamarre du Chat-Noir, se transformait le jeudi en une manière

(2) Voyez : *Un portrait charge inconnu de Gustave Flaubert* : *Mercure de France* du 15 sept. 1938.

de table d'hôte. Chaque convive était tenu d'apporter un plat de choix.

L'amphitryon fournissait le couvert, le champagne, le pot-au-feu et les femmes. Celles-ci étaient, comme le monde, de toutes sortes et de toutes marques. Des figurantes de revues, des élèves du Conservatoire, des gamines du corps de ballet, des théâtreuses qui attendent et qui quêtent un bout de rôle, des cocottes classées, des marquises dégringolées, des mannequins, des pierreuses du Moulin-Rouge, de la graine de pavé, des petites oies à demi blanches. Ah! les inoubliables dîners! On y venait, comme au tripot, guetter les sautes de chance. On en sortait parfois en bâillant avec au cœur une pointe de lassitude et de dégoût, parfois avec le désir et l'espoir du béguin éphémère amusant et émouvant, qui durera ce qu'il durera, qui vous met aux lèvres le baiser grisant d'une bouche tendre et fraîche. On y dépensait autant d'esprit que de bêtise. On y surprenait des bribes de dialogue qui vous faisaient penser aux légendes à l'emporte-pièce de Forain. On y assistait à des tableaux vivants qui eussent donné le coup de grâce à un roquentin apoplectique.

C'est une jolie page, vive, rapide, et ce n'est pas la seule qu'ait écrite feu le baron Toussaint, **René Maizeroy** en littérature, qui avait infiniment moins de talent comme romancier, quoiqu'il se connût en femmes et en hommes tant du monde que du demi, de Paris, de province ou de l'étranger, que comme chroniqueur. L'auteur de l'*Adorée*, de *Deux Amies*, de la *Peau* et de tant de romans que depuis longtemps on ne lit plus, « patchoulisés », fanfreluchés, chargés d'ornements barbares, contemporains de Marie Bashkirscheff, de Lydia Paschkoff, de la Tour Eiffel et de la Grande Roue, est allé rejoindre dans l'oubli l' « intrépide vide-bouteilles ». L'un et l'autre, on les réveillera d'entre les morts, à titre d'originaux, le jour qu'on s'avisera que la période qui s'étend du Boulangisme à l'Affaire, en passant par le Panama, exhale un particulier fumet de décadence.

AURIANT.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

Comment la guerre a été évitée. — J'ai exposé, il y a quinze jours, aux lecteurs du *Mercure de France* dans quelles conditions préliminaires s'est joué le sort de l'Europe. Ce sort est maintenant fixé : notre Continent échappe à la plus terrible des guerres, mais on a payé ce résultat du sacrifice

de quelques principes qu'on tenait jusqu'ici pour essentiels pour l'évolution de la politique internationale depuis la fin du conflit mondial. Dans sa querelle avec la République tchécoslovaque, l'Allemagne est arrivée à ses fins simplement en faisant l'étalage de sa puissance militaire et en menaçant d'avoir recours à la force. Du point de vue moral, c'est là un événement qui doit donner à réfléchir à tous ceux qui ont mis leur confiance dans le règlement pacifique des différends recommandés par la Société des nations et dans cette doctrine de la sécurité collective qui a été ruinée délibérément par l' « égoïsme sacré » des grandes et des petites puissances. L'Europe telle qu'elle a été reconstruite en conclusion de la grande guerre soutenue pour la défense du droit et de la liberté n'existe plus; une Europe nouvelle est née le 29 septembre 1938, à l'issue de la conférence tenue à Munich par les chefs de gouvernement des quatre principales puissances — l'Angleterre, la France, l'Allemagne et l'Italie — et cette Europe nouvelle doit son existence au sacrifice d'une petite nation au salut de la paix pour tous.

Le drame s'est joué en trois actes; la route a été parcourue en trois étapes : celle de l'entrevue Chamberlain-Hitler à Berchtesgaden, celle de la deuxième entrevue Chamberlain-Hitler à Godesberg, celle, enfin, de la réunion des « Quatre » à Munich. Même lorsque la France et l'Angleterre eurent obtenu l'adhésion résignée du gouvernement de Prague à des propositions impliquant la cession au Reich des régions des Sudètes à majorité allemande et lorsque, à ce prix, tout paraissait réglé en principe, la menace du coup de force allemand a persisté. Les événements se sont précipités à une allure qui a créé sur tout le Continent un véritable esprit de panique. A Prague, le cabinet Hodza, qui avait dû souscrire aux propositions de Londres et de Paris, a dû s'effacer devant un gouvernement d'union nationale présidé par le général Sirovy, inspecteur général de l'armée, et résolu à défendre le territoire de la République contre toute agression. Tandis que l'Allemagne continuait à concentrer ses troupes dans le voisinage de la frontière tchécoslovaque, la Pologne et la Hongrie, se ruant à la curée sous prétexte de défendre les minorités polonaise et hongroise de Tchécoslo-

vaquie, entraient cyniquement dans le jeu allemand, avec l'espoir d'obtenir une part dans le dépècement de la République démocratique. De son côté, M. Mussolini donnait de la voix pour encourager Varsovie et Budapest dans leurs revendications. C'était se faire de singulières illusions que de croire que le conflit qui s'annonçait pourrait être localisé, qu'il ne s'ensuivrait pas une guerre générale, les obligations d'assistance contractées par la France et la Russie soviétique devant jouer dans le cas d'une agression non provoquée contre la Tchécoslovaquie, et l'Angleterre se tenant au côté de la France.

C'est en présence de cette situation critique que M. Neville Chamberlain se résolut à prendre, d'accord avec le gouvernement français, de nouvelles initiatives en faveur d'un règlement amiable. Le premier ministre anglais s'était rendu en avion à Berchtesgaden pour y rencontrer le chancelier Hitler, et après trois heures de conversation il avait dû reprendre le chemin de Londres. Des délibérations du cabinet britannique d'abord, de celles des ministres anglais et français ensuite, M. Daladier et M. Bonnet ayant fait de nouveau le voyage de Londres, sortirent ces propositions franco-britanniques que le gouvernement de Prague fut obligé d'accepter. Comme il avait été prévu au cours de l'entretien de Berchtesgaden, M. Chamberlain fit son second voyage par la voie des airs en Allemagne pour rencontrer le chancelier Hitler, cette fois à Godesberg, sur le Rhin. On put croire que le règlement pacifique était cette fois acquis. Il n'en fut rien. Le premier ministre britannique fut mis en présence de nouvelles exigences allemandes, résumées dans un mémorandum, et tendant, cette fois, à l'occupation, au besoin par un coup de force, avant le 1er octobre, des régions des Sudètes devant en principe être cédées au Reich. Ce fut l'alarme dans l'Europe entière, car on pouvait se demander si, sous le couvert de la question des Sudètes, l'Allemagne n'avait pas le dessein, en tout état de cause, de déchaîner une guerre de revanche dans l'espoir d'effacer définitivement la défaite subie par elle en 1918. La France et l'Angleterre prirent d'élémentaires mesures de sécurité; la Belgique mit son armée sur « le pied de paix renforcé », afin d'être en

situation de défendre efficacement sa neutralité. L'Italie ne mobilisa point, mais M. Mussolini, dans une série de discours retentissants, fit connaître qu'elle serait aux côtés de l'Allemagne si l'affaire tchécoslovaque donnait lieu à un conflit généralisé. Pendant trois jours et trois nuits on vécut dans l'appréhension d'une catastrophe sans remède.

Il faut rendre cette justice à M. Neville Chamberlain qu'il a poursuivi ses efforts en faveur de la paix avec une admirable ténacité. Il a multiplié les appels au Führer allemand, et, de son côté, le président Roosevelt, suggérant pour la première fois l'idée d'une conférence internationale, adressa au chancelier Hitler deux messages émouvants. Il paraissait bien que, pour des raisons de prestige personnel et sous la pression des éléments les plus avancés du national-socialisme, le Führer ne voulait pas céder aux instantes démarches de l'Angleterre, de la France et de l'Amérique.

C'est à ce moment que prit corps l'idée, qui était dans l'air depuis quelques jours déjà, d'un recours, comme suprême ressource de la onzième heure, à une médiation de M. Mussolini. M. Chamberlain et M. Roosevelt s'adressèrent à ce dernier. Comme le Duce, qui jusque-là s'était effacé au second plan, avait besoin de jouer personnellement un rôle important et surtout d'épargner à l'Italie une lutte difficile et pleine de risques pour elle, il saisit avec beaucoup d'habileté, il faut le reconnaître, l'occasion qui s'offrait à lui. Il se mit en communication téléphonique avec le chancelier Hitler et obtint de celui-ci l'ajournement de toute action militaire allemande et la réunion immédiate des chefs de gouvernement des quatre principales puissances. Le Führer accorda ainsi à l'amitié italienne ce qu'il n'avait pas voulu consentir à l'Angleterre et à la France, et il invita M. Chamberlain, M. Daladier et M. Mussolini à se rencontrer avec lui le 29 septembre à Munich.

Dès lors l'affreuse menace d'une guerre européenne était virtuellement écartée et un règlement pacifique était assuré. L'accord fut réalisé à Munich dans la nuit du 29 au 30 septembre. Il stipulait que l'évacuation par les Tchécoslovaques des régions cédées au Reich commencerait le 1er octobre et devrait être achevée le 10, leur occupation par les troupes

allemandes devant se faire ensuite progressivement pour quatre zones successives. Il prévoyait que les autres régions à prépondérance allemande seraient déterminées par une commission internationale et que celles finalement attribuées au Reich devraient être occupées par celui-ci le 10 octobre au plus tard. La même commission internationale, composée de représentants de l'Allemagne, de la Grande-Bretagne, de la France, de l'Italie et de la Tchécoslovaquie détermine les territoires où sera organisé un plébiscite, territoires qui seront occupés par des contingents internationaux jusqu'à ce qu'ait eu lieu — au plus tard à la fin du mois de novembre — la consultation populaire organisée dans les mêmes conditions où le fut le plébiscite de la Sarre. La Commission internationale est chargée de fixer les nouvelles frontières, étant entendu que les populations intéressées auront un droit d'option qu'elles devront exercer dans un délai de six mois. L'accord comportait, de plus, des dispositions obligeant le gouvernement tchécoslovaque à libérer dans un délai de quatre semaines les prisonniers allemands condamnés pour délits politiques et les Allemands des Sudètes incorporés dans l'armée et la police tchécoslovaques. D'autre part, les annexes à l'accord traitaient de la garantie internationale à donner à l'Etat tchécoslovaque contre toute agression non provoquée, la France et l'Angleterre accordant leur garantie dès à présent, tandis que l'Allemagne et l'Italie ne donneront la leur que lorsque la question des minorités polonaise et hongroise de Tchécoslovaquie aura été réglée, sous réserve que si elle ne l'était pas au bout de trois mois, les chefs de gouvernement des quatre principales puissances se réuniraient à nouveau pour résoudre ce problème.

D'une manière générale, on peut considérer que l'accord de Munich s'inspire à la fois du plan franco-britannique accepté le 20 septembre par le gouvernement tchécoslovaque et du mémorandum allemand remis par le Führer à M. Neville Chamberlain lors de l'entrevue de Godelsberg. Il est également certain que les travaux préparatoires effectués par le ministère des Affaire étrangères français et le mémoire apporté par M. Mussolini à Munich ont servi de base de discussion et ont contribué à faciliter le règlement final.

Il n'y avait donc plus qu'à obtenir l'assentiment du gouvernement de Prague, qui ne tarda pas à être acquis, puisque aussi bien il ne restait à la Tchécoslovaquie qu'à s'incliner devant ce qui ne pouvait plus être empêché. Le drame était joué et, si pénible que fût son dénouement du point de vue moral et politique, l'Europe pouvait respirer plus librement. Ce qui importe maintenant, c'est de savoir quelles seront les conséquences de la conférence de Munich sur le plan européen. La méthode nouvelle qui consiste à réunir les chefs de gouvernement des quatre principales puissances chaque fois qu'on devra faire face à une situation critique marque-t-elle le début de l'acheminement vers un Pacte à Quatre qui ferait que l'Angleterre, la France, l'Allemagne et l'Italie s'érigeraient en directoire européen? Ce serait alors l'effacement définitif de la Société des nations — dont la dernière assemblée s'est déjà réunie au milieu de l'indifférence quasi générale — et la fin irrémédiable de toute politique de sécurité collective. Nous sommes arrivés, de toute manière, à un grand tournant de l'histoire contemporaine. L'équilibre créé en Europe centrale par la victoire en 1918 des Alliés de la Grande Guerre est détruit; il faut donc rechercher les conditions d'un équilibre nouveau, car il ne saurait y avoir de paix durable sans véritable équilibre politique. La déclaration commune Chamberlain-Hitler, publiée en conclusion des entretiens de Munich — déclaration commune qui traduit le désir d'éviter tout recours à la guerre et la volonté d'assurer la paix de l'Europe par la procédure des consultations — indique clairement la voie dans laquelle on veut s'engager et qui doit mener à une collaboration permanente sur le plan européen du bloc démocratique franco-britannique et du bloc autoritaire italo-allemand. L'exposé fait par M. Chamberlain à la Chambre des Communes et la déclaration faite par M. Daladier au Parlement français ont confirmé cette orientation nouvelle dont on attend à tort ou à raison une longue période de paix pour l'Europe. Est-ce trop demander à la raison et au cœur des hommes que l'on n'oublie point que cette paix, si elle peut être réalisée et maintenue, c'est au courage dans l'adversité et à l'émouvant esprit de sacrifice du peuple tchécoslovaque qu'on la devra?

ROLAND DE MARÈS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.

Ethnographie, Folklore

J.-J. Bachofen : *Du règne de la mère au patriarcat*, pages choisies par Adrien Turel; Alcan. 30 »

Histoire

Roland Alix : *Une nation vivante*. Préface d'Edouard Herriot; Sorlot. 25 »

F. Funck-Brentano : *L'Ancien Régime*. Avec des illustrations. Flammarion. 7,50

Jean Pons : *La Révolution française et l'avènement de la bourgeoisie*; 164, rue La Fayette, Paris. » »

Littérature

Antoine Adam : *Le secret de l'Aventure vénitienne. La vérité sur Sand et Musset*; Perrin. 18 »

Pierre Frédérix : *Souvenirs du tir aux hommes*; Nouv. Revue franç. 20 »

C. A. Hackett : *Le lyrisme de Rimbaud*; Nizet et Bastard. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914

J.-O. Hannula : *La guerre d'indépendance de Finlande* 1918. Préface du général Weygand. Avec 1 carte, 12 croquis et 38 gravures; Payot. 30 »

Philosophie

Umberto Campagnolo : *Nations et Droit*; Alcan. 50 »

Jules Kornis : *L'homme d'Etat*, analyse de l'esprit politique; Alcan. 60 »

Poésie

Blanche Barboni-Carbuccia : *Fleurs d'arrière-saison*; Revue moderne des arts et de la vie. 8 »

Jean Dagher : *Profils et paysages. Le baiser de Méduse*. Lettre-préface de Jules Claretie; Nouv. édit. Messein. 12 »

Fred Forde : *Les Scintillantes*; Messein. 10 »

David Green : *Inquiétudes*; Messein. 20 »

Riad Malouf : *Aquarelles*; Messein. » »

Pierre van der Meulen : *Sens de la terre*; Le Divan. » »

Max Vindor : *Bouquet de fleurs*, poèmes éclectiques; Messein. 6 »

Politique

Claude Farrère : *Le grand drame de l'Asie*; Flammarion. 15 »

Ernst Erich Noth : *L'homme contre le partisan*, traduit de l'allemand par A. E. Sernin; Grasset. 18 »

Questions coloniales

Paul du Véou : *La passion de la Cilicie* 1919-1922. Préface du général Brémond. Avec 11 cartes; Geuthner. 24 »

Questions juridiques

Maurice Coriem : *Prado le prince bandit. L'assassinat de Marie Aguétant*; Edit. de France. 18 »

Questions médicales

Docteur F. Brunet : *Œuvres médicales d'Alexandre de Trailles,* le dernier auteur classique des grands médecins grecs de l'antiquité. Tome IV : *Les douze livres de médecine* (suite et fin); Geuthner. 60 »

Questions religieuses

Jean Leflon : *Etienne Alexandre Bernier, Evêque d'Orléans,* 1762-1806; Plon, 2 vol. 80 »

Roman

Henri Bachelin : *Le Sabreur,* Mercure de France. 15 »

Ami Chantre : *La fenêtre refermée,* Mercure de France. 15 »

Charles-Henry Hirsch : *L'instinct profond,* Mercure de France. 15 »

Marie Mauron : *Le quartier Mortisson;* Denoël. » »

Jean Merrien : *La mort jeune;* Nouv. Revue franç. 21 »

François de Roux : *Brune;* Nouv. Revue franç. 20 »

Anne-Marie Selinko : *J'étais une jeune fille laide,* traduit de l'allemand; Nouv. Revue franç. » »

Mae West : *La pécheresse endurcie,* traduit de l'anglais par Maurice Rémon; Nouv. Revue franç. 13,50

Sociologie

Léonce Vieljeux : *Le maire;* Stock. 10 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Petites constatations toutes simples. — Une lettre de M. de Weck. — Blondeau et Blondeau. — Une priorité disputée. — Autour d'une statue. — Les deux chanceliers. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Petites constatations toutes simples. — Le soir du 26 septembre, nous avons vu la foule de Paris sur les grands boulevards. Le camouflage des lumières était commencé et nous rappelait 1914. On attendait les éditions spéciales des journaux pour connaître le discours de Nuremberg, qui, pensait-on, allait apporter la guerre ou la paix. Les journaux vinrent. On se les disputa. Ils contenaient le fameux discours, brutal et menaçant. La guerre semblait imminente. La foule parisienne restait calme et tranquille, pleine d'une parfaite dignité, prête à affronter le Destin, à faire face au pire. Nous avons admiré cette foule.

Quelques jours après, elle acclamait M. Daladier à son retour de Munich, et nous ne dirons pas qu'elle avait tort : le chef du gouvernement français a vécu de rudes moments et il a fait ce qu'il pouvait, pour le mieux. La foule acclamait la paix, et qui pourrait l'en blâmer? On s'était vu à une minute de la catastrophe qui aurait été pour des millions d'êtres la mort, pour les survivants la ruine et pour la vieille civilisation européenne un écroulement formidable. Il était bien naturel que la masse exultât. Pourtant,

cette paix, au prix où elle a été acquise, ne veut pas un enthousiasme prolongé, car celui-ci ne nous ferait pas honneur et il serait dangereux pour la paix elle-même. A nos portes, il y a quelqu'un qui nous écoute et qui, sans tirer un seul coup de fusil, sait remporter des victoires mémorables, — lorsqu'il n'a affaire qu'à des faibles.

La paix, tâchons d'en profiter, si nous en sommes encore capables. La paix, la *vraie* paix, il s'agit maintenant de la gagner : ce sera dur. Espérons que ce ne sera pas tragique. Mais n'allons pas, comme l'a proposé un malheureux inconscient, graver au front de nos places publiques cette date du 30 septembre où la France et l'Angleterre, au mépris de leur plus glorieuse tradition, ont dû, pour sauver la paix, reconnaître un règne que des naïfs trop civilisés avaient cru aboli, — le règne de la force barbare!

Nous avons perdu bien des choses. Gardons au moins la conscience et la pudeur. — L. M.

§

Une lettre de M. René de Weck.

Bucarest, le 20 septembre 1938.

Mon cher Directeur,

Je trouve, en rentrant de vacances, le *Mercure* du 1er août, contenant (aux *Echos*, page 761) une lettre de M. Pierre David, professeur à l'Université de Cracovie.

A propos de mes *Souvenirs* sur Louis Le Cardonnel, votre correspondant affirme que la *Nuit sur les Ecritures* « existait déjà au moins deux ans » avant ce soir de l'été 1909 où je crus assister à sa naissance dans l'esprit du poète.

Inutile de dire que je ne songe pas à récuser le témoignage si précis de M. Pierre David. A mon tour, cependant, je désire compléter le mien : on verra que, si je me suis trompé, l'erreur était fort excusable.

Si, le 25 juin 1907, le distingué professeur entendit Le Cardonnel lui « chanter » son poème, j'eus, deux ans plus tard, l'impression que, saisi par une soudaine inspiration, le « Pèlerin lyrique » venait de « trouver » les premiers vers de ce chef-d'œuvre. Il n'en psalmodia en ma présence que la première strophe. Ce soir-là, je le vis de mes yeux la transcrire sur un feuillet blanc. Comme je l'ai raconté, c'est le lendemain seulement qu'il me lut la pièce tout entière. Elle contient, par ailleurs, des images, des allusions qui m'ont toujours paru, qui me paraissent encore se rapporter au pays dans lequel nous vivions alors, aux circonstances de temps et de lieu, aux libations même que nous

avions faites. J'ai déjà signalé quelques-unes de ces « correspondances » : la nuit sans lune, la colline disparue dans les ténèbres, le fourmillement des étoiles. J'en pourrais citer d'autres. Le lendemain, en attendant le texte complet, je me persuadai qu'il se raccordait exactement aux propos tenus la veille par le poète.

Osé-je risquer une explication? Le Cardonnel n'avait sans doute pas emporté à Bellegarde le manuscrit de la *Nuit sur les Ecritures*. Il se peut que de subtiles analogies (le paysage, l'atmosphère du moment) aient suscité en lui des pensées semblables à celles qui avaient favorisé l'éclosion du poème. Les strophes endormies dans sa mémoire se seraient alors réveillées, il aurait éprouvé le besoin de les récrire. Peut-être même se figura-t-il qu'elles sortaient de lui pour la première fois. La version qu'il me fit connaître différait sensiblement, si j'ai bonne mémoire, de celle qui figure dans les *Carmina Sacra*, publiés en 1912. Si M. Pierre David avait noté celle qu'il entendit en 1907, on pourrait tenter d'établir jusqu'à quel point la pièce fut remaniée en 1909 dans les conditions que j'ai dites. Une chose, en tout cas, est certaine : Louis Le Cardonnel, sévère à lui-même, obéissait fidèlement au précepte de l'*Art poétique*.

Croyez, mon cher Directeur, etc.

RENÉ DE WECK.

§

Blondeau et Blondeau. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Votre collaborateur M. Auriant, dans son article sur Villiers, paru dans votre numéro du 16 septembre, a fait une erreur fâcheuse (page 742).

Amédée Blondeau n'a rien de commun avec *Henri* Blondeau, l'auteur dramatique, *qui n'a jamais écrit de critique littéraire.*

Henri Blondeau était un brave homme, point sot, spirituel; il n'avait pas de « groin », ni rien d'un cochon; dans ses revues, les scènes et le dialogue n'ont rien de libidineux, ni de pornographique.

Pauvre Blondeau (*Henri*)! il ne mérite pas un pareil coup de massue. Vous devriez prier M. Auriant de rectifier lui-même sa méprise. — P.-V. STOCK.

Nous avons communiqué la lettre qui précède à notre collaborateur M. Auriant, qui nous a répondu :

Léon Rossignol, dans le petit bouquin où, en 1865, il passa en revue *Nos petits journalistes*, écrivait de Blondeau (Amédée) :

« Plus que tout autre, Blondeau doit figurer dans notre panorama des petits journalistes, étant haut comme la botte d'un cent-garde, — un centimètre de moins que Victor Koning. Après deux années de service dans la presse départementale où ses articles lui valurent l'amitié de Victor Hugo et surtout d'Auguste Vacquerie, dont il est l'admirateur enthousiaste, Amédée Blondeau vint à Paris, et ne tarda pas à se mêler au mouvement de la petite presse où sa verve et sa bonne camaraderie furent aussitôt remarquées. Il a publié en 1862 une brochure intitulée : *le Fau-*

teuil de M. Scribe. — Qui diable va s'asseoir dedans? qui passa inaperçue. Depuis, il a collaboré un peu partout : au *Diogène*, au *Messager des Théâtres*, à la *Discussion*, au *Sifflet*, au *Figaro-Programme*, au *Nain Jaune*, au *Hanneton*, etc. »

Ce fut précisément dans la dernière citée de ces feuilles, qui était un hebdomadaire satirique, que Blondeau (Amédée) se permit de bourdonner irrévérencieusement autour de la *Revue des Lettres et des Arts*, et de Villiers de l'Isle-Adam. S'il m'est arrivé de le confondre avec le Blondeau (Henri) de M. Stock, c'est que cet honorable fabricant d'articles de Paris, officier de l'Instruction publique, chevalier de l'Ordre royal américain d'Isabelle la Catholique, de l'Ordre du Christ du Portugal, auteur, en association avec d'autres négociants en denrées dramatiques, dont Monréal (Hector), également officier d'Académie, chevalier de l'Ordre royal américain d'Isabelle la Catholique et de l'Ordre du Christ de Portugal, d'une bonne centaine de revues, plus « spirituelles » les unes que les autres, pour la plupart éditées par les maisons Tresse, Tresse et Stock, puis Stock, fit, le 24 décembre, 1868, représenter sur la scène des Délass'Com. les *Hannetons de l'année*. Si ce n'était donc pas lui qui trouvait à redire au style de Villiers, c'était son frère (par la bêtise bien parisienne), les vers (de mirliton) d'Henri valant la prose d'Amédée, M. Stock en conviendra quand il aura savouré ce couplet seriné par « le Vaudeville en deuil », sur l'air de *Méli-Mélo*, au théâtre Saint-Pierre, le 24 décembre 1867 :

Mes amis, si je suis en deuil
C'est qu'un grand chagrin me dévore;
Oui, j'ai vu, cette année encore,
Un des miens descendre au cercueil.
Vous comprendrez bien ma tristesse,
Car Thiboust, hélas! expirant,
Ah! j'ai senti que la jeunesse
Perdait là son meilleur enfant.
Combien son style était coquet,
Sa gaîté tenait du délire,
Et de faire pleurer ou rire,
Seul il connaissait le secret..., etc., etc

C'est cueilli dans *Tapez-moi là-d'ssus* et il y a quelque plaisir à taper là-d'ssus, que ce soit sur Amédée, Henri ou Hector, — polichinelles sans importance. — AURIANT.

§

Une priorité disputée. — Le maréchal Franchet d'Espérey a toujours estimé qu'on n'avait pas donné à la victoire des armées alliées d'Orient, dont il fut le chef, l'importance méritée. Aussi vient-il, dans l'espoir de redresser cette injustice, de publier dans la *Revue des Deux-Mondes* ses carnets de guerre sur la période comprise entre le 18 juin et le 30 septembre 1918, celle de la préparation et de la réalisation de cette étonnante victoire.

Ces notes brèves, brusques, aiguës, d'un soldat inhabile à farder la vérité, sont riches d'intérêt pour les historiens. Il eût fallu, sans doute, une autre mise en œuvre pour atteindre un plus vaste public, mais ce grand homme d'action s'est toujours mieux entendu à organiser la victoire que sa publicité.

N'est-il pas surprenant, toutefois, que, s'efforçant de mettre en relief le rôle considérable des armées d'Orient dans la victoire

finale, le maréchal n'ait rien dit de l'idée première d'une intervention dans les Balkans?

M. Lloyd George, dans ses *Mémoires*, l'a revendiquée pour lui, en faisant allusion à l'adhésion de MM. Poincaré et Briand, conseillés par les généraux Galliéni et Franchet d'Espérey.

Cela lui a valu une réplique circonstanciée d'un ancien officier de l'état-major du général de Castelnau, le général René Tournès. D'après celui-ci, l'ancien commandant de la IIe armée aurait eu l'idée de l'attaque de l'Autriche à revers dès *la fin d'octobre 1914*, et fait étudier par son état-major un projet d'opérations dans les Balkans, *à la fin de novembre 1914*.

Or, la priorité du projet d'intervention dans les Balkans semble bien appartenir au général Franchet d'Espérey, ou du moins à son état-major. On lit en effet dans le tome cinquième de l'ouvrage de M. Poincaré : *Au service de la France*, *l'Invasion*, à la date du *5 octobre 1914*, page 358, alinéa premier :

> Le général Franchet d'Espérey est un petit homme robuste, ardent et sanguin, bruni dès son enfance par le soleil d'Afrique, aguerri par des opérations successives dans le sud-oranais, le Tonkin, la Chine, le Maroc. Il se plaint un peu de ne pouvoir, en ce moment, aller de l'avant; mais le général Joffre ne lui en donne pas la liberté, tant à cause du manque de munitions que par crainte de laisser notre aile gauche trop exposée. Franchet d'Espérey qui connaît très bien les Balkans où il a été en mission, croit que, si notre front se stabilise en France, il faudrait songer, d'accord avec les Serbes, à prendre les ennemis à revers dans l'est de l'Europe.

Le maréchal Franchet, interrogé sur ce point d'histoire, restitue loyalement l'idée première de l'intervention en Orient au général de Lardencelle, alors colonel à son état-major. Mais c'est sous son inspiration qu'un projet fut établi au *début de novembre 1914*. Ce projet, en raison de la parfaite connaissance que l'ancien commandant de la Ve armée avait du théâtre éventuel de l'action, tenait compte du faible rendement de la voie ferrée, uniquement réservée au transport des vivres et des munitions, les troupes devant faire étapes à pied. Huit divisions françaises lui paraissaient nécessaires, et il n'est pas indifférent de remarquer que ce nombre est celui qui fut précisément atteint pour assurer une offensive victorieuse en 1918.

Joffre trouva ces besoins excessifs. Le colonel de Lardencelle établit un nouveau mémoire, qui fut remis, au début de 1915, par M. Bénazet, sénateur de l'Indre, alors officier à l'état-major de la Ve armée, à M. Deschanel. L'ancien président de la Chambre, tout-à-fait conquis, se rendit au quartier-général de la Ve armée — et *incognito* en raison des méfiances du G. Q. G. à l'égard des parlementaires, — pour en discuter avec le général Franchet d'Espérey.

A la suite de cette entrevue, le mémoire sur l'expédition d'Orient, qui se terminait par une comparaison avec la situation militaire de 1796, et par une exhortation à recommencer des manœuvres hardies à l'échelle que permettait la vapeur et l'électricité, fut remis à M. Poincaré. Viviani, président du Conseil, et Briand en prirent connaissance. Ils furent gagnés aux idées qu'il préconisait.

Joffre, entrepris par eux, finit par céder après de longues hésitations. Si l'adoption du plan échoua, ce fut par l'opposition de Delcassé, ministre de la Marine (soutenu par Clemenceau : une fois n'est pas coutume), qui craignait de ne pouvoir assurer le transport et le ravitaillement des troupes avec les navires dont il disposait.

La priorité du projet d'intervention des Alliés en Orient parait donc revenir au maréchal Franchet d'Espérey, à qui elle n'inspire, d'ailleurs, nul orgueil excessif, tout à la guerre, il le sait, étant, selon la formule napoléonienne, question d'exécution. — ROBERT LAULAN.

§

Autour d'une statue. — L'inauguration d'une statue de Shakespeare, le 14 octobre 1888, à Paris, boulevard Haussmann, avait incité un enquêteur à recueillir des opinions pour ou contre l'auteur d'*Hamlet*.

Voyez-vous, disait Emile Augier, il faut toujours en revenir à Labiche. Or, un soir, Labiche dinait dans une maison amie. Tout à coup, une dame lui demanda :
— Que pensez-vous de Shakespeare?
— Ce que je pense de Shakespeare?... Est-ce pour un mariage?
Tout est là.
Tout le monde a sur Shakespeare la même opinion : à savoir que c'est un génie.

Gounod improvisait :

Shakespeare, c'est toute la passion humaine jusqu'au moment où elle va chercher son expression dans l'extase de l'harmonie, au moment où les ailes d'Ariel vont disparaître dans la gloire de l'hymne.

Mlle Dudlay, l'actrice, rappelait qu'Alexandre Dumas définissait ainsi Shakespeare :

« Le poète qui a le plus créé après Dieu. »

Mounet-Sully répondait du point de vue de l'interprète :

On a tant écrit, tant parlé, tant commenté, *Hamlet* surtout, qu'on est parvenu à en troubler l'admirable clarté. Aussi, le premier souci de l'acteur chargé de ce rôle doit-il être d'oublier tous les travaux accomplis avant lui, et de lire naïvement l'œuvre comme s'il la lisait pour la première fois et comme si elle était signée d'un nom inconnu.

Et Paul Bourget :

...Shakespeare est, avec Balzac, l'écrivain que je préfère à tous les

autres pour son étonnant mélange de vie dramatique et d'analyse aiguë, de poésie et de vérité, de naturel et de philosophie...

Autant de réponses préférables à l'exclamation de Leconte de Lisle :

...Sais-je seulement si le poète de Stratford-sur-Avon a existé?...

G. P.

§

Les deux chanceliers. — Pour prouver que lord Derby, qui n'a laissé aucun ouvrage littéraire, est l'auteur des grands drames de Shakespeare, M. Abel Lefranc invoque volontiers le témoignage de Bismarck. Celui-ci aurait dit qu'il fallait « être fou à lier » pour attribuer à un acteur des connaissances politiques comme on en trouve dans *Jules César*, *Coriolan*, etc.

Il arrive aux hommes supérieurs eux-mêmes de dire des bêtises; et il est possible que, dans son orgueil de hobereau prussien et de ministre fondateur d'Empire, Bismarck ait proféré celle-là sur l'autodidacte qui avait pour père un simple marchand et n'était pas élève d'une grande école. Mais si le chancelier de fer pouvait revenir dans ce monde, que dirait-il de son successeur Hitler? Il avait fallu deux guerres à Bismarck pour faire l'Allemagne, et encore il n'en fut jamais tout à fait le maître. Sans guerre, il a suffi au Führer d'un nombre respectable de coups de gueule pour faire la Grande Allemagne, et pour la mettre dans sa poche avec ses 65 millions d'habitants, et, par-dessus, l'Autriche, puis le meilleur de la Tchécoslovaquie, — en attendant la suite, qui sans doute ne tardera guère.

Voilà qui est encore plus fort que d'avoir fait, dans *Jules César*, le fameux discours d'Antoine au peuple romain. Il est probable que l'histoire de Shakespeare garçon boucher est une blague; mais il est avéré que Hitler a débuté chez un peintre en bâtiment. Qu'en dirait Bismarck? Jugerait-il qu'il faut être *fou à lier* pour croire qu'un tel homme a des « connaissances politiques »? M. Abel Lefranc, qui fait faire aux morts de si beaux chefs-d'œuvre, pourrait peut-être consulter le Prince et nous rapporter sa réponse. — L. M.

§

Le Sottisier universel.

En réalité, le jeune officier a reçu une balle dans le bras du mari de sa maîtresse, son supérieur, le capitaine. — *Le Journal*, 24 février.

Cuzol et Rérolle ont battu Céron dans un 400 mètres sur piste... Ce qui devait arriver arriva. Cuzol et Rérolle rattrapèrent à 700 mètres de l'arrivée. — *Paris-Soir*, 20 janvier.

C'est oublier que la législature actuelle s'est ouverte sous le signe d'un « Rassemblement populaire » bien différent du « Cartel » de 1924 et de l'indécise union des Gauches de 1936. — *L'Œuvre*, 26 mars.

Les Fortuny's durent boire des verres de liqueur où flottaient des paillettes d'or, puis des flûtes de vin blanc, enfin des sandwiches au poisson avec du raifort en poudre. — *Paris-Soir*, 5 janvier.

Une jeune chatte, gris clair tigré, avec bracelet métal autour du cou, a été trouvée à Monselet. — *Le Parc* (Nantes), 24 avril.

Nous avons pu recueillir de source officielle que la chute de neige, annoncée le 11 février, sera plus particulièrement abondante dans les salons de l'Hôtel de France, où se déroulera avec un succès sans précédent le grand bal de l'automobile. — *Le Mémorial de la Creuse*, 19 février.

La vente commencera au hangar par la vente après décès d'animaux de basse-cour vivants : poules, lapins, pigeons. — *L'Eclaireur de Nice*, 7 février.

NOUVEAUX MÉFAITS : Un vapeur français a été bombardé. — Charles Maurras a été élu Académicien. — Le procès de Berne. — *La Gazette de Lauzanne*, 10 juin.

COQUILLES

Une passante paraissant âgée de 7 ans, vêtue de noir, taille 1 m. 60, cheveux grisonnants, a été tuée sur le coup. — *L'Œuvre*, 9 mai.

Le retour à l'heure normale aura lieu dans la nuit du 1er au 8 octobre. — *Le Petit Havre*, 26 mars.

MASTIC

Romilly-sur-Seine. — M. C. J. a été trouvé pendu dans la nuit du 3 au 4. Nos félicitations aux organisateurs et, en particulier, au secrétaire, M. Millet Maurice. — *L'Eclaireur de l'Est*, 6 juillet.

§

Publications du « Mercure de France ».

LA FENÊTRE REFERMÉE, roman, par Ami Chantre. Un volume in-16 double-couronne, 15 francs.

LE SABREUR, roman, par Henri Bachelin. Un volume in-16 double-couronne, 15 francs.

L'INSTINCT PROFOND, roman, par Charles-Henry Hirsch. Un volume in-16 double-couronne, 15 francs. Il a été tiré 7 exemplaires sur vergé de Hollande à 80 francs.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1938.